



August Strindberg

LA DANSE DE MORT

Pièce en deux parties

**Traduction française de Maurice Rémon
1900–1901**

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE	5
I.....	6
II	81
III	102
IV	119
DEUXIÈME PARTIE	145
I.....	146
II	185
III	209
À propos de cette édition électronique	242

« La Danse de mort contient des révélations psychologiques, mais sans ce qu'on appelle de la misogynie. »

« Il (le héros) est énergique dans la forme, supérieur dans la résignation, et grand dans le pardon. »

(STRINDBERG à un de ses traducteurs.)

PERSONNAGES

EDGAR, capitaine d'artillerie de forteresse.

ALICE, sa femme, ancienne actrice.

KURT, directeur du lazaret.

ALLAN, fils de Kurt.

JUDITH, fille d'Edgar.

LE LIEUTENANT.

Personnages muets : LA VIEILLE, LE POSTE DE GARDE.

PREMIÈRE PARTIE

Décor : L'intérieur d'une tour de forteresse ronde, en pierre grise. Au fond, deux grandes portes vitrées à travers lesquelles on aperçoit le rivage de la mer, avec des batteries, et le large. De chaque côté de la porte, une fenêtre garnie de fleurs, avec des cages d'oiseaux. À droite, un piano ; au premier plan, une table à ouvrage avec deux fauteuils. À gauche, vers le milieu de la scène, une table à écrire qui porte un appareil télégraphique ; au premier plan, une étagère chargée de cadres de photographies ; à côté une chaise longue. Le long du mur, un buffet. Une suspension au plafond. Au mur, près du piano, sont accrochées deux couronnes de laurier ornées de rubans, de chaque côté d'un grand portrait de femme en costume de théâtre. Près de la porte, un grand porte-manteau mobile, garni de vêtements d'uniforme, sabres, etc. À côté, un chiffonnier. À gauche de la porte est accroché un grand baromètre à mercure.

I

Une tiède soirée d'automne. Les portes de la forteresse sont ouvertes et l'on voit dehors un artilleur qui monte la garde sur la batterie de la côte. Il porte un casque à chenille (l'ancien casque bavarois). De temps à autre on voit briller son sabre dans la lueur du soleil couchant. La mer est sombre et calme.

Le capitaine est assis dans un fauteuil, à gauche de la table à ouvrage, et tient entre ses doigts un cigare éteint. Il est vêtu d'un uniforme usagé, en bottes, avec éperons. Il a l'air fatigué et abattu.

Alice est assise dans un fauteuil à droite et ne fait rien, l'air las, semblant attendre quelque chose.

LE CAPITAINE.

Tu ne veux pas me jouer quelque chose ?

ALICE, *avec indifférence, mais sans mauvaise humeur.*

Qu'est-ce que tu veux que je te joue ?

LE CAPITAINE.

Ce que tu voudras.

ALICE.

Tu n'aimes pas mon répertoire.

LE CAPITAINE.

Et toi, tu n'aimes pas le mien.

ALICE, *détournant la conversation.*

Tu désires que les portes restent ouvertes ?

LE CAPITAINE.

Comme tu voudras.

ALICE.

Alors laissons-les... (*Un silence.*) Pourquoi ne fumes-tu pas ?

LE CAPITAINE.

Je commence à ne plus très bien supporter le tabac fort.

ALICE, *presque amicalement.*

Eh bien, fumes-en du plus doux. Tu prétends que c'est ton dernier plaisir.

LE CAPITAINE.

Un plaisir ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

ALICE.

Ne me le demande pas. Je ne le sais pas plus que toi... Tu ne veux pas prendre ton whisky ?

LE CAPITAINE.

J'attendrai encore un peu... Qu'est-ce que nous avons pour dîner ce soir ?

ALICE.

Comment veux-tu que je le sache ? Demande à Christel.

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas bientôt la saison du maquereau ? Nous voici en automne.

ALICE.

Oui, c'est l'automne.

LE CAPITAINE.

À l'intérieur comme à l'extérieur. Mais, en dehors du fait que l'automne amène le froid, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, un maquereau grillé, avec un rond de citron et un verre de Bourgogne blanc, ne serait pas chose méprisable.

ALICE.

Tu deviens éloquent.

LE CAPITAINE.

Avons-nous encore du Bourgogne à la cave ?

ALICE.

Depuis cinq ans nous n'avons pas eu de cave, que je sache...

LE CAPITAINE.

Tu n'es jamais au courant. En attendant, il faut nous pourvoir pour nos noces d'argent...

ALICE.

Tu as vraiment l'intention de les célébrer ?

LE CAPITAINE.

Mais... naturellement.

ALICE.

Il serait plus naturel de cacher notre misère, notre misère de vingt-cinq ans...

LE CAPITAINE.

Ma chère Alice, ç'a été la misère, mais nous avons eu parfois de bons moments. Et il faut profiter du peu du temps qui nous reste, car après, ce sera fini.

ALICE.

Ce sera fini ? Puisse-t-il en être ainsi !

LE CAPITAINE.

Ce sera fini. Il restera juste la charge d'une brouette, de quoi étendre sur une plate-bande.

ALICE.

Et tant de bruit pour une plate-bande !

LE CAPITAINE.

Oui, c'est comme ça : je n'en suis pas responsable.

ALICE.

Tant de bruit ! (*Un silence*) As-tu reçu le courrier ?

LE CAPITAINE.

Oui.

ALICE.

Il y avait la note du boucher ?

LE CAPITAINE.

Oui.

ALICE.

À combien se monte-t-elle ?

LE CAPITAINE *sort un papier de sa poche, met un lorgnon sur son nez, mais l'ôte aussitôt.*

Lis toi-même : je n'y vois plus...

ALICE.

Qu'est-ce que tu as aux yeux ?

LE CAPITAINE.

Je ne sais pas.

ALICE.

C'est l'âge.

LE CAPITAINE.

Oh ! pas de bêtises. Moi ?

ALICE.

Oui, je ne parle pas de moi.

LE CAPITAINE.

Hem !

ALICE, *examinant la note.*

Tu peux payer ?

LE CAPITAINE.

Oui, mais pas maintenant.

ALICE.

Alors, plus tard... Dans un an, quand on te fendra l'oreille, avec une petite retraite, et qu'il ne sera plus temps, quand la maladie reviendra...

LE CAPITAINE.

La maladie ? Je n'ai jamais été malade, pas même une fois. Je vivrai encore vingt ans.

ALICE.

Le médecin n'est pas de cet avis.

LE CAPITAINE.

Le médecin ?

ALICE.

Oui. Qui donc, si ce n'est lui, peut avoir une opinion fondée sur la maladie ?

LE CAPITAINE.

Je n'ai pas de maladie et n'en ai jamais eu. Je n'en aurai d'ailleurs pas, car je mourrai brusquement, comme un vieux soldat que je suis.

ALICE.

À propos de médecin, tu sais que le docteur reçoit ce soir ?

LE CAPITAINE, *agacé*.

Oui, et puis ? Nous ne sommes pas invités parce que nous ne sommes pas en relations avec le docteur et sa femme, et nous ne les fréquentons pas parce que nous ne voulons pas, parce que je les méprise tous les deux. C'est de la canaille.

ALICE.

Tu dis cela de tout le monde.

LE CAPITAINE.

Parce que tous les hommes sont des canailles.

ALICE.

Excepté toi.

LE CAPITAINE.

Oui, dans toutes les circonstances de la vie je me suis conduit convenablement. Voilà pourquoi je ne suis pas une canaille. (*Un silence.*)

ALICE.

Veux-tu jouer aux cartes ?

LE CAPITAINE.

Si tu veux.

ALICE, *tire de la table à ouvrage un jeu de cartes et commence à les battre.*

Penser que le docteur a la musique du régiment pour une réception privée !

LE CAPITAINE, *avec colère.*

Parce qu'en ville il rampe devant le colonel. Vois-tu, ramper... si l'on pouvait !

ALICE, *donnant les cartes.*

J'ai été liée avec Gerda, mais elle s'est montrée fausse avec moi...

LE CAPITAINE.

Ils sont tous faux... Quel est l'atout ?

ALICE.

Prends ton lorgnon.

LE CAPITAINE.

Ça ne sert à rien... Mais oui.

ALICE.

L'atout est pique.

LE CAPITAINE, *mécontent.*

Pique ?

ALICE, *jouant.*

En tout cas, pour les nouvelles femmes d'officiers, nous sommes cotés d'avance.

LE CAPITAINE *joue et fait la levée.*

Qu'importe ? Nous ne recevons jamais, ça ne se remarque pas. Je sais être seul... Je l'ai toujours été.

ALICE.

Moi aussi. Mais les enfants grandissent sans camarades.

LE CAPITAINE.

Ils peuvent s'en faire en ville... Je prends. Tu as encore un atout ?

ALICE.

J'en ai un. La levée est à moi.

LE CAPITAINE.

Six et huit font quinze.

ALICE.

Quatorze, quatorze.

LE CAPITAINE.

Six et huit quatorze. Je crois que je ne sais plus compter. Et deux, font seize. (*Il bâille.*) À toi de donner.

ALICE.

Tu es fatigué ?

LE CAPITAINE.

Pas du tout.

ALICE, *prêtant l'oreille.*

On entend la musique jusqu'ici. (*Un silence.*) Crois-tu que Kurt soit invité ?

LE CAPITAINE.

Il est arrivé ce matin, donc il est venu chercher son frac, s'il n'est pas venu pour nous faire une visite.

ALICE.

Directeur du lazaret ? On va donc installer un lazaret ici ?

LE CAPITAINE.

Oui.

ALICE.

D'ailleurs c'est mon cousin et j'ai, jadis, porté le même nom que lui...

LE CAPITAINE.

Ce n'était pas un honneur.

ALICE.

Écoute. (*Sèchement.*) Laisse ma famille tranquille et je ne m'occuperai pas de la tienne.

LE CAPITAINE.

Est-ce que nous allons recommencer ?

ALICE.

Le directeur du lazaret est-il médecin ?

LE CAPITAINE.

Non. C'est une sorte de civil, un administrateur ou un teneur de livres, et Kurt n'a jamais rien été.

ALICE.

C'était un nigaud...

LE CAPITAINE.

Qui m'a coûté cher... Et quand il a quitté sa femme et ses enfants, il s'est déshonoré.

ALICE.

Ne sois pas si sévère, Edgar.

LE CAPITAINE.

C'est pourtant bien le mot... Que n'a-t-il pas fait depuis, en Amérique ! Non, je ne peux pas dire qu'il me manque. Mais c'était un gentil garçon et j'aimais bien discuter avec lui.

ALICE.

Il était si accommodant...

LE CAPITAINE, *avec hauteur.*

Accommodant ou non, c'était en tout cas un homme avec qui l'on pouvait causer. Ici, dans cette île, il n'y a pas une âme qui comprenne ce que je dis... C'est une collection d'imbéciles...

ALICE.

Il est tout de même étrange que Kurt vienne précisément à l'époque de nos noces d'argent...

LE CAPITAINE.

Pourquoi est-ce étrange ? Ah oui, c'est lui qui nous a mis en rapports l'un et l'autre ; comme on dit, il t'a mariée.

ALICE.

Est-ce que ce n'est pas exact ?

LE CAPITAINE.

Certainement si... C'était d'ailleurs une idée... Je te laisse le soin de l'apprécier.

ALICE.

Une étourderie...

LE CAPITAINE.

Que nous avons eue à expier, et non pas lui.

ALICE.

Oui, songe donc : si j'étais encore au théâtre ! Toutes mes amies sont maintenant des étoiles.

LE CAPITAINE, *se levant.*

Je vais prendre un grog. (*Il va au buffet et se fait un grog, qu'il boit debout.*) il faudrait avoir ici une traverse en bois pour poser ses pieds, alors on pourrait se figurer être à « l'américain bar » de Copenhague.

ALICE.

Nous ferons faire une traverse rien que pour qu'elle nous rappelle Copenhague. C'est pourtant là que nous avons eu nos meilleures heures.

LE CAPITAINE, *buvant d'un trait.*

Oui. Tu te rappelles le navarin aux pommes de Nimbs ?
(*Il fait claquer sa langue.*)

ALICE.

Non, mais je me rappelle les concerts de Tivoli.

LE CAPITAINE.

Tu as le goût si fin.

ALICE.

Cela devrait te faire plaisir d'avoir une femme de goût.

LE CAPITAINE.

J'en suis ravi...

ALICE.

De temps à autre, quand tu fais le vantard auprès d'elle...

LE CAPITAINE, *buvant.*

On doit danser chez le docteur... j'entends la mesure à trois temps de la clarinette-basse... bom... bom... bom...

ALICE.

J'entends toute la mélodie des valse de l'Alcazar... Ah, ce n'est pas hier que je dansais des valse...

LE CAPITAINE.

Saurais-tu encore ?

ALICE.

Encore ?

LE CAPITAINE.

Oui. Tu en as bien fini avec la danse, tout comme moi.

ALICE.

J'ai tout de même dix ans de moins que toi.

LE CAPITAINE.

Alors, nous sommes du même âge, puisque la femme doit avoir dix ans de moins que son mari.

ALICE.

Tu n'as pas honte ? Tu es vieux, toi, oui, mais moi, je suis dans mes plus belles années.

LE CAPITAINE.

Oh oui, bien entendu, tu peux encore être charmante... avec les autres, quand tu t'y appliques.

ALICE.

Si nous allumions la lampe ?

LE CAPITAINE.

Volontiers.

ALICE.

Alors sonne.

LE CAPITAINE *va lentement à son bureau et sonne ; Jenny paraît à droite.*

Voulez-vous avoir l'obligeance d'allumer la lampe, Jenny ?

ALICE, *rudement.*

Allume la suspension.

JENNY.

Bien madame. (*Elle allume la lampe ; le capitaine la considère.*)

ALICE, *sèchement.*

As-tu bien essuyé le verre ?

JENNY.

Oui, un peu.

ALICE.

En voilà une réponse !

LE CAPITAINE.

Écoute...

ALICE, à Jenny.

Sors d'ici. J'allumerai la lampe moi-même. Ça vaudra mieux.

JENNY.

C'est ce que je trouve. (*Elle se dirige vers la porte.*)

ALICE, se levant.

Va-t'en.

JENNY, avec hésitation.

Je me demande ce que Madame dirait, si je m'en allais. (*Alice ne répond pas. Jenny sort. Le capitaine va allumer la lampe.*)

ALICE, inquiète.

Crois-tu qu'elle va nous quitter ?

LE CAPITAINE.

Ça ne m'étonnerait pas, mais alors, nous serions frais...

ALICE.

C'est ta faute, tu les gâtes toutes.

LE CAPITAINE.

Oh non ! Elles sont toujours gentilles avec moi, tu entends.

ALICE.

Parce que tu t'aplatis devant elles. D'ailleurs tu t'aplatis devant tous tes subordonnés : avec tes airs de despote, tu as une nature d'esclave.

LE CAPITAINE.

Vraiment !

ALICE.

Oui, tu t'aplatis devant tes hommes et tes sous-officiers, mais tu ne peux jamais t'entendre avec tes égaux ni avec tes supérieurs.

LE CAPITAINE.

Ouf !

ALICE.

C'est comme ça que font tous les tyrans. Crois-tu qu'elle s'en aille ?

LE CAPITAINE.

Oui, si tu ne vas pas lui dire un mot aimable.

ALICE.

Moi ?

LE CAPITAINE.

Si j'y allais, tu prétendrais que je fais la cour à cette fille.

ALICE.

Si elle s'en va, j'aurai à faire toute la besogne, comme la dernière fois, et je m'abîmerai les mains.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas ce qu'il y aurait de pire. Mais si Jenny part, Christel nous quittera aussi, et nous ne trouverons pas une domestique dans l'île. Le pilote du bateau à vapeur effarouche toutes les nouvelles qui veulent se mettre en service... Et quand il oublie de le faire, mes agents de police s'en chargent. (*Un silence.*)

ALICE.

Oui, tes agents, que je suis obligée de nourrir dans ma cuisine, et que tu n'oses pas chasser...

LE CAPITAINE.

Non, car au prochain rengagement ils ficheraient le camp,... et cela nous obligerait à fermer la boutique aux canons.

ALICE.

Cela nous ruine.

LE CAPITAINE.

Voilà pourquoi le corps des officiers a songé à aller trouver Sa Majesté le Roi et à réclamer une subvention alimentaire...

ALICE.

Pour qui ?

LE CAPITAINE.

Pour les agents.

ALICE, *riant*.

Tu es toqué !

LE CAPITAINE.

Oui, moque-toi un peu de moi. Ça peut servir.

ALICE.

Je ne saurai bientôt plus rire.

LE CAPITAINE, *allumant son cigare*.

On ne devrait jamais désapprendre le rire... On s'ennuie tellement.

ALICE.

Ce n'est pas gai... Veux-tu jouer encore ?

LE CAPITAINE.

Non, ça me fatigue... (*Un silence.*)

ALICE.

Tu ne sais pas : cela me fâche tout de même de penser que mon cousin, le nouveau directeur du lazaret, va d'abord chez des gens qui ne sont pas nos amis.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu qu'on y fasse ?

ALICE.

Mais as-tu vu dans le journal, sur la « liste des arrivants », qu'il s'est inscrit comme rentier ? Il a dû faire fortune.

LE CAPITAINE.

Rentier ? Tiens ! Un parent riche ! C'est bien le premier dans la famille.

ALICE.

Dans ta famille, oui. Mais dans la mienne, il y en a eu beaucoup.

LE CAPITAINE.

S'il a de l'argent, il est sans doute arrogant, mais je le tiendrai à l'œil, et il ne regardera pas dans mon jeu. (*L'appareil télégraphique sonne.*)

ALICE.

Qui est-ce ?

LE CAPITAINE, *sans bouger.*

Silence, un moment, je te prie.

ALICE.

Mais va donc à l'appareil !

LE CAPITAINE.

J'entends, j'entends ce qu'ils disent. Ce sont les enfants. (*Il va à l'appareil et répond ; puis l'appareil fait entendre son tic-tac, et le capitaine répond ensuite.*)

ALICE.

Eh bien ?

LE CAPITAINE.

Attends un instant... (*Il fait le signal final.*) Ce sont les enfants qui sont retenus à la ville. Judith est encore souffrante et ne peut aller à son école.

ALICE.

Encore ! Et que disent-ils, en dehors de cela ?

LE CAPITAINE.

De l'argent, naturellement.

ALICE.

Mais pourquoi Judith est elle si pressée ? Si elle passait son examen l'année prochaine, ce serait bien assez tôt.

LE CAPITAINE.

Dis-le-lui. Tu verras ce que tu obtiendras.

ALICE.

C'est toi qui devrais le dire.

LE CAPITAINE.

Combien de fois ne l'ai-je pas dit ! Mais tu sais bien que les enfants ne font que ce qu'ils veulent.

ALICE.

Dans cette maison, tout au moins. (*Le capitaine baille.*) Tu bâilles en présence de ta femme ?

LE CAPITAINE.

Que veux-tu que j'y fasse ? Tu ne remarques donc pas que nous disons tous les jours la même chose ? Quand, tu as dit ta bonne vieille réplique : « Dans cette maison, tout au moins », j'aurais dû riposter par la mienne, non moins vieille : « Ce n'est pas ma maison à moi seul ». Mais, comme j'ai déjà fait cette réponse cinq cents fois, je me suis contenté de bâiller. Mon bâillement peut donc signifier que je suis trop paresseux pour répondre, ou bien : « Tu as raison, mon ange », ou bien : « En voilà assez. »

ALICE.

Tu es tout à fait aimable, ce soir.

LE CAPITAINE.

Est-ce qu'il n'est pas bientôt temps de dîner ?

ALICE.

Sais-tu que le docteur a commandé son souper en ville, au grand hôtel ?

LE CAPITAINE.

Non ? Alors ils auront des gelinottes. (*Il fait claquer sa langue.*) Sais-tu que la gelinotte est le plus fin des gibiers ? Mais c'est une barbarie de la faire cuire au champagne.

ALICE.

Fi donc ! parler mangeaille.

LE CAPITAINE.

De vins alors ? Je voudrais savoir ce que ces barbares vont boire avec leurs gelinottes.

ALICE.

Veux-tu que je te joue quelque chose ?

LE CAPITAINE, *s'asseyant à son bureau.*

La suprême ressource. Oui, quand tu commences tes marches funèbres et tes chants plaintifs... cela me fait l'effet d'une musique à tendances. Et je crois toujours entendre « Écoutez comme je suis malheureuse ! Miaou miaou ! Écoutez quel affreux mari j'ai. Brum, brum, brum ! Ah, s'il pouvait mourir bientôt ! » Tambours et fanfares d'allégresse ; pour conclure, les valse de l'Alcazar ! Le galop du champagne. À propos de champagne : il y en a encore certainement deux bouteilles. Si nous les faisons monter... comme si nous avions du monde ?

ALICE.

Non pas, car elles sont à moi : c'est moi qui les ai reçues.

LE CAPITAINE.

Tu as toujours été économe !

ALICE.

Et toi, toujours avare, à l'égard de ta femme, du moins.

LE CAPITAINE.

Alors je ne sais pas ce que je pourrais inventer. Veux-tu que je te danse un pas ?

ALICE.

Non, merci. Tu as passé l'âge.

LE CAPITAINE.

Tu devrais avoir une amie ici.

ALICE.

Merci. Tu devrais avoir un ami ici.

LE CAPITAINE.

Grand merci. C'est un essai qui a été fait, et au mécontentement général. Mais l'expérience intéressante, c'était celle-ci : aussitôt qu'une visite arrivait à la maison, nous étions heureux, au début tout au moins.

ALICE.

Mais plus tard !

LE CAPITAINE.

Oh, ne parle pas de ça ! (*On frappe à la porte de gauche.*)

ALICE.

Qui peut venir si tard ?

LE CAPITAINE.

Jenny n'a pas l'habitude de frapper.

ALICE.

Va ouvrir, mais ne fais pas entrer ; on se croirait dans un atelier.

LE CAPITAINE.

Et tu n'aimes pas les ateliers. (*On frappe de nouveau.*)

ALICE.

Ouvre donc.

LE CAPITAINE *va à la porte de gauche, ouvre et prend une carte de visite qu'on lui tend.*

C'est Christel. – Est ce que Jenny est partie ? (*La réponse n'arrive pas aux spectateurs. À Alice.*) Jenny est partie.

ALICE.

Alors me voilà redevenue femme de chambre !

LE CAPITAINE.

Et moi valet de chambre.

ALICE.

Est-ce que tu ne pourrais pas prendre un de tes hommes pour aider à la cuisine ?

LE CAPITAINE.

Ces beaux temps sont passés.

ALICE.

Mais ce n'était tout de même pas Jenny qui faisait passer sa carte ?

LE CAPITAINE, *regarde la carte avec son lorgnon, puis la tend à Alice.*

Lis, toi, je ne peux pas.

ALICE, *regardant la carte.*

C'est Kurt ! c'est Kurt ! Sors vite et reçois-le.

LE CAPITAINE, *sortant par la gauche.*

Kurt ! Oh, ça c'est gentil. (*Alice arrange ses cheveux et semble s'éveiller à la vie.*)

LE CAPITAINE, *rentrant par la gauche avec Kurt.*

Tiens, le voici, le traître ! Salut, vieux frère ! Dans mes bras !

ALICE, *allant à Kurt.*

Sois le bienvenu chez moi, Kurt.

KURT.

Merci. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

LE CAPITAINE.

Combien ? Quinze ans... et nous avons vieilli.

ALICE.

Oh ! Kurt est resté le même, il me semble.

LE CAPITAINE.

Assieds-toi, assieds-toi. Mais avant tout, ton programme : es-tu invité ce soir ?

KURT.

Je suis invité chez le docteur, mais je n'ai pas promis d'y aller.

ALICE.

Alors, tu restes dans ta famille.

KURT.

C'est ce qui paraît le plus naturel, mais le docteur est mon supérieur et j'aurai des ennuis ensuite.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que tu nous racontes là ! Je n'ai jamais tremblé devant mes supérieurs...

KURT.

Qu'on tremble ou non, les ennuis n'en arrivent pas moins.

LE CAPITAINE.

Ici, dans l'île, je suis maître et seigneur. Tiens-toi derrière moi et personne n'osera t'attaquer.

ALICE.

Cela suffit, Edgar. (*Elle prend la main de Kurt.*) Sans t'inquiéter des seigneurs ou des supérieurs, tu restes avec nous. On trouvera cela à la fois correct et convenable.

KURT.

Eh bien soit ! d'autant plus que je suis ici le bienvenu, il me semble.

LE CAPITAINE.

Et pourquoi ne le serais-tu pas ? Il n'y a rien eu entre nous qui n'ait été arrangé. (*Kurt cherche à dissimuler un certain agacement.*) Que pourrait-il y avoir ? Tu as été un peu négligent, mais tu étais jeune, et je l'ai oublié. Je ne suis pas rancunier. (*Alice paraît peinée. Tous trois s'asseoient près de la table à ouvrage.*)

ALICE.

Eh bien, tu as beaucoup circulé dans le monde, tu as été très loin ?

KURT.

Oui, et maintenant je me réfugie près de vous, au port.

LE CAPITAINE.

Près de nous que tu as mariés, il y a vingt-cinq ans.

KURT.

Ce n'est pas tout à fait exact, mais peu importe. Il est agréable de voir que vous êtes restés unis vingt-cinq ans...

LE CAPITAINE.

Oui, nous nous sommes traînés mutuellement ; parfois cela n'allait que comme-ci comme-ça, mais, comme on dit, cela a tenu. Et Alice n'a pas eu à se plaindre ; nous avons eu de tout en abondance, et l'argent a coulé à flots. Tu ne sais peut-être pas que je suis un écrivain fameux, que j'ai écrit des livres d'instruction...

KURT.

Mais si, je me souviens..., quand nous nous sommes séparés, tu venais de publier des « Leçons de tir » qui marchaient bien. En fait-on toujours usage dans les écoles militaires ?

LE CAPITAINE.

Certainement, et elles ont toujours le numéro un, quoiqu'on ait essayé de les remplacer par d'autres infé-

rieures... que d'ailleurs on étudie maintenant et qui n'ont aucune valeur. (*Un silence pénible.*)

KURT.

Vous avez été à l'étranger, à ce que j'ai entendu dire ?

ALICE.

Oui, nous avons été à Copenhague, cinq fois, figure-toi.

LE CAPITAINE.

Oui. Vois-tu, quand j'ai pris Alice au théâtre...

ALICE.

M'as-tu prise ?

LE CAPITAINE.

Oui, je t'ai prise, comme on doit prendre une femme...

ALICE.

Comme tu es devenu brave !

LE CAPITAINE.

Quand j'ai dû admettre, plus tard, que j'avais interrompu sa brillante carrière... hem... il m'a fallu, en compensation, promettre de conduire ma femme à Copenhague, et j'ai tenu parole... loyalement. Cinq fois nous y avons été, cinq ! (*Il compte sur les cinq doigts de sa main gauche.*) As-tu été à Copenhague ?

KURT, *souriant.*

Non, j'ai surtout séjourné en Amérique.

LE CAPITAINE.

L'Amérique... ce doit être un affreux pays de vagabonds ?

KURT, *avec humeur.*

Ce n'est pas Copenhague...

ALICE.

As-tu... eu des nouvelles... de tes enfants ?

KURT.

Non.

ALICE.

Pardonne-moi, mon cher, mais c'était un peu inconsidéré, de les abandonner ainsi...

KURT.

Je ne les ai pas abandonnés, mais le tribunal les a confiés à leur mère.

LE CAPITAINE.

Ne parlons pas de ça en ce moment. Je trouve qu'il a été bon pour toi de sortir de cette situation.

KURT, *à Alice.*

Et tes enfants, à toi, comment vont-ils ?

ALICE.

Merci. Ils sont à l'école, en ville, et auront bientôt achevé leurs études.

LE CAPITAINE.

Oui, ce sont des enfants bien doués, et le garçon a un cerveau brillant, oui, brillant. Il se destine à l'école d'État-major.

ALICE.

Si on l'y admet.

LE CAPITAINE.

Lui ? Il a l'étoffe d'un ministre de la guerre.

KURT.

Pour passer à autre chose... on va organiser ici un service de quarantaine... peste, choléra et autres maladies... et le docteur va devenir mon chef, comme vous savez... Quel homme est-ce, ce docteur ?

LE CAPITAINE.

Quel homme ? Ce n'est pas un homme... c'est un coquin inintelligent.

KURT, *à Alice.*

C'est tout à fait désagréable pour moi.

ALICE.

Ce n'est pas si terrible que le dit Edgar, mais je ne peux pas cacher qu'il ne m'est pas sympathique...

LE CAPITAINE.

C'est un coquin... et les autres ne le sont pas moins, le directeur de la douane, celui des postes, la demoiselle du téléphone, le pharmacien, le pilote... comment dit-on... ma-

jor... un ramassis de coquins, et voilà pourquoi je ne les fréquente pas.

KURT.

Tu es brouillé avec tous ces gens-là ?

LE CAPITAINE.

Avec tous.

ALICE.

Oui, il est exact qu'on ne peut pas fréquenter ces gens-là.

LE CAPITAINE.

C'est comme si tous les tyrans du pays avaient été envoyés dans cette île pour y être internés.

ALICE, *avec ironie.*

Absolument !

LE CAPITAINE, *avec bonne humeur.*

Hem ! Est-ce une allusion à moi-même ? Je ne suis pas un tyran, en tout cas, pas dans mon intérieur.

ALICE.

Tu t'en prives !

LE CAPITAINE, *à Kurt.*

Ne crois pas ce qu'elle dit. Je suis un excellent mari et ma vieille Alice est la meilleure femme de la terre.

ALICE.

Veux-tu boire quelque chose, Kurt ?

KURT.

Merci, pas pour le moment.

LE CAPITAINE.

Est-ce que tu ?...

KURT.

Je me suis simplement un peu modéré.

LE CAPITAINE.

À l'américaine ?

KURT.

Oui.

LE CAPITAINE.

Moi, je ne suis pas pour la modération, autrement ça n'en vaut pas la peine. Un homme doit savoir vider son verre.

KURT.

Pour se faire bien voir des voisins, ici, dans l'île ! Ma situation me met en rapports avec tout le monde... et il ne sera pas facile de louvoyer ; on a beau ne pas vouloir se laisser entraîner dans les intrigues, on y tombe tout de même.

ALICE.

Va trouver tous ces gens-là, tu nous reviendras toujours, car c'est ici que tu as des amis sincères.

KURT.

Est-ce que cela ne donne pas le frisson, de vivre, comme vous, au milieu de gens hostiles ?

ALICE.

Cela n'a rien d'agréable.

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas du tout de quoi frissonner. Toute ma vie je n'ai eu que des ennemis, et ils m'ont servi au lieu de me nuire. Et quand je mourrai, je pourrai dire : « Je ne dois rien à personne, et je n'ai jamais reçu un bienfait de personne. Tout ce que je possède, j'ai dû le conquérir de haute lutte. »

ALICE.

Oui, dans toute sa carrière, Edgar n'a pas été précisément sur un lit de roses...

LE CAPITAINE.

Un lit d'épines et de pierres, oui, de silex... mais l'énergie personnelle ! Connais-tu cela ?

KURT, *avec simplicité.*

Oui, j'ai appris il y a dix ans à reconnaître son insuffisance.

LE CAPITAINE.

Alors, tu n'es qu'un benêt.

ALICE, *au capitaine.*

Edgar !

LE CAPITAINE.

Oui, il n'est qu'un benêt, s'il n'a pas d'énergie. Il est bien vrai que quand la machine est usée, il n'y a plus que le contenu d'une brouette à verser sur une plate-bande ; mais tant que la machine est solide, il faut aller de l'avant, et faire des pieds et des mains tant qu'on tient debout. Voilà ma philosophie.

KURT, *souriant.*

C'est amusant de t'entendre.

LE CAPITAINE.

Mais tu ne crois pas que j'aie raison ?

KURT.

Non, ce n'est pas ma manière.

LE CAPITAINE.

Bon, mais c'est tout de même comme ça. (*Pendant cette dernière scène le vent a commencé à souffler, et on entend à ce moment battre une porte au dehors.*)

LE CAPITAINE, *se levant.*

Le vent s'élève. Je sentais cela venir. (*Il va fermer la porte et cogne sur le baromètre.*)

ALICE, *à Kurt.*

Tu restes dîner avec nous ?

KURT.

Oui, merci.

ALICE.

Mais ce sera très modeste : notre domestique vient de nous quitter.

KURT.

Ce sera très suffisant.

ALICE.

Quel homme simple tu es, mon cher Kurt.

LE CAPITAINE, *près du baromètre.*

Si vous voyiez comme le baromètre descend ! Je le sentais.

ALICE, *bas à Kurt.*

Il est nerveux.

LE CAPITAINE.

Nous n'allons pas bientôt dîner ?

ALICE, *se levant.*

J'allais justement m'en occuper. Asseyez-vous et philosophez. (*À part, à Kurt.*) Mais ne le contredis pas, sinon il perdra sa bonne humeur. Et ne lui demande pas pourquoi il n'est pas passé major. (*Kurt fait un signe d'assentiment ; Alice va à la porte de droite.*)

LE CAPITAINE, *s'asseyant à côté de Kurt, près de la table ouvrage.*

Tâche que nous ayons quelque chose de bon, ma vieille.

ALICE.

Donne-moi de l'argent et tu auras un bon dîner.

LE CAPITAINE.

Toujours de l'argent ! (*Alice sort.*)

LE CAPITAINE, *à Kurt.*

De l'argent, de l'argent, de l'argent ! Toute la journée je circule avec mon porte-monnaie, au point que j'ai finalement l'impression d'être devenu porte-monnaie. Tu connais ça ?

KURT.

Oh oui ! Avec cette différence que je croyais être devenu porte-feuille.

LE CAPITAINE.

Hahaha ! Oui, tu as goûté de ce tabac-là. Ces femmes ! Hahaha ! Et tu étais tombé sur un numéro !

KURT, *patiemment.*

Ne réveille pas ces souvenirs !

LE CAPITAINE.

C'était un vrai bijou. Moi, en tout cas, – et malgré tout – j'ai une excellente femme. Elle est fameuse, malgré tout.

KURT, *souriant doucement.*

Malgré tout !

LE CAPITAINE.

Ne ris pas.

KURT, *même jeu.*

Malgré tout !

LE CAPITAINE.

Oui, ç'a été une épouse fidèle, une excellente mère, hors ligne... mais (*Il jette un regard sur la porte de droite.*) elle a un caractère diabolique. Vois-tu, il y a des moments où je te maudis de me l'avoir jetée dans les bras.

KURT, *avec bonne humeur.*

Mais je n'ai rien fait de pareil. Écoute, mon cher...

LE CAPITAINE.

Ta, ta, ta ! Tu dis des bêtises et tu oublies des choses dont on aime mieux ne pas se souvenir. Ne prends pas mal ce que je te dis. Je suis habitué à commander, vois-tu, mais tu me connais et tu ne te fâcheras pas.

KURT.

Certainement non. Mais ce n'est pas moi qui t'ai procuré une femme, au contraire.

LE CAPITAINE, *sans se laisser troubler dans sa faconde.*

Est-ce que tu ne trouves pas, en tout cas, que la vie est merveilleuse ?

KURT.

Ah ! ça, vraiment oui.

LE CAPITAINE.

Vieillir, ce n'est pas agréable, mais c'est intéressant. Sans doute, je ne suis pas encore vieux, mais l'âge commence à se faire sentir. Tous les amis meurent les uns après les autres, et on se sent bien seul.

KURT.

Heureux qui a une femme pour vieillir avec elle.

LE CAPITAINE.

Heureux ? Oui, c'est un bonheur, car les enfants aussi vous quittent. Tu n'aurais pas dû te séparer des tiens.

KURT.

Non, aussi ne l'ai-je pas fait. On me les a enlevés...

LE CAPITAINE.

Il ne faut pas te fâcher si je te dis cela...

KURT.

Mais cela ne s'est pas passé comme tu le dis...

LE CAPITAINE.

Ce qui s'est passé, en tout cas, est oublié ; mais tu es seul.

KURT.

On s'habitue à tout, mon cher.

LE CAPITAINE.

Peut-on... peut-on aussi s'habituer... à vivre complètement seul ?

KURT.

Tu me vois.

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu fait pendant ces quinze ans ?

KURT.

Quelle question ? Ces quinze ans...

LE CAPITAINE.

Tu as dû faire fortune, et tu dois être riche.

KURT.

Je ne suis pas riche...

LE CAPITAINE.

Je n'ai pas l'intention de t'emprunter...

KURT.

Si cela était, je suis tout prêt...

LE CAPITAINE.

Merci bien, mais j'ai mon compte-courant à la banque. Vois-tu (*Il jette un regard à la porte de droite.*) il ne faut pas qu'il manque rien ici : et le jour où je n'aurais plus d'argent, elle s'en irait de son côté.

KURT.

Oh non !

LE CAPITAINE.

Non ? Je sais bien que si, moi. Croirais-tu qu'elle guette toujours les moments où je suis sans argent, uniquement pour avoir le plaisir de pouvoir me convaincre que je ne pourvois pas aux besoins de ma famille.

KURT.

Mais tu as de gros revenus, m'as-tu dit, si je me souviens bien ?

LE CAPITAINE.

Bien sûr, j'ai de gros revenus, mais cela ne suffit pas.

KURT.

Alors ils ne sont pas gros, au sens où on l'entend d'ordinaire...

LE CAPITAINE.

La vie est extraordinaire, et nous aussi. (*Bruit du télégraphe.*)

KURT.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CAPITAINE.

Une indication d'heure, simplement.

KURT.

Vous n'avez pas le téléphone ?

LE CAPITAINE.

Si, dans la cuisine, mais nous employons le télégraphe parce que la jeune fille du téléphone raconte tout ce que nous disons.

KURT.

Ici, sur ce bord de mer, les relations, de société doivent être terribles.

LE CAPITAINE.

Oui, c'est tout simplement affreux. La vie tout entière, est épouvantable. Et, puisque tu crois à la survie penses-tu qu'après on aura la paix ?

KURT.

Il y aura sans doute aussi là-bas des luttes et des orages.

LE CAPITAINE.

Là-bas aussi,... s'il y a un là-bas. Alors, plutôt l'anéantissement.

KURT.

Sais-tu si l'anéantissement s'accomplira sans douleur ?

LE CAPITAINE.

Je mourrai tout d'un coup, sans douleur.

KURT.

Vraiment, tu sais cela ?

LE CAPITAINE.

Oui, je le sais.

KURT.

Tu ne parais pas très satisfait de ton existence ?

LE CAPITAINE, *soupirant.*

Satisfait ? Le jour où je pourrai mourir, je serai satisfait.

KURT, *se levant.*

Tu n'en sais rien... Mais, dis-moi : que se passe-t-il dans cette maison ? Que vous arrive-t-il ? Cela sent les tentures empoisonnées, et l'on éprouve un malaise dès que l'on entre. Je préférerais suivre mon chemin, si je n'avais promis à Alice de rester. Il y a un cadavre sous ce plancher, et il flotte ici tant de haine, qu'il est difficile d'y respirer. (*Le capitaine s'affaisse et regarde fixement devant lui.*) Qu'as-tu, Edgar ? (*Le capitaine ne fait pas un mouvement. Kurt lui frappe sur l'épaule.*) Edgar !

LE CAPITAINE, *reprenant ses sens.*

Tu disais quelque chose ? (*Il jette les yeux autour de lui.*) Je croyais que c'était... Alice... Ah, oui, c'est toi... Écoute... (*Il retombe dans son hébétément.*)

KURT.

C'est épouvantable ! (*Il va à la porte de droite et l'ouvre.*) Alice !

ALICE, rentrant, elle a mis un tablier.

Qu'y a-t-il ?

KURT.

Je ne sais pas, regarde-le.

ALICE, tranquillement.

Il a parfois des absences comme ça... Je vais jouer du piano, il se réveillera.

KURT.

Non, ne fais pas cela. Laisse-moi m'en aller. Est-ce qu'il entend ? Est-ce qu'il voit ?

ALICE.

En ce moment, il n'entend ni ne voit.

KURT.

Et tu dis cela avec ce calme ? Alice, que se passe-t-il ici ?

ALICE.

Demande-le-lui.

KURT.

À lui ? C'est pourtant ton mari.

ALICE.

Pour moi c'est un étranger ; il m'est aussi étranger qu'il y a vingt-cinq ans. Je ne sais rien de cet homme... rien, si ce n'est...

KURT.

Chut ! Il peut t'entendre.

ALICE.

En ce moment il n'entend rien. (*Au dehors, une sonnerie de trompette.*)

LE CAPITAINE, *tressaute et saisit son sabre et sa casquette d'uniforme.*

Pardon ! Il faut que je passe les postes en revue. (*Il sort par le fond.*)

KURT.

Est-ce qu'il est malade ?

ALICE.

Je ne sais pas.

KURT.

Est-ce qu'il n'a pas sa raison ?

ALICE.

Je ne sais pas.

KURT.

Il boit.

ALICE.

Il s'en vante, plus qu'il ne le fait.

KURT.

Assieds-toi et parle-moi, mais tranquillement et en toute sincérité.

ALICE, *s'asseyant.*

Que veux-tu que je dise ? Que je suis restée toute une vie dans cette tour, enfermée, surveillée par un homme que j'ai toujours haï, et que je hais si profondément que le jour où il mourrait, je pousserais un éclat de rire.

KURT.

Et pourquoi ne vous êtes-vous pas séparés ?

ALICE.

Quelle question ! Nous nous sommes séparés deux fois pendant nos fiançailles, et depuis nous avons, tous les jours que Dieu fait, essayé de nous séparer... Mais nous sommes rivés l'un à l'autre et nous ne pouvons pas nous délivrer. Une fois nous sommes restés séparés, dans cette maison, pendant cinq ans. Maintenant il n'y a plus que la mort qui puisse rompre notre lien, et voilà pourquoi nous l'attendons, comme le libérateur.

KURT.

Pourquoi vivez-vous si seuls ?

ALICE.

Parce qu'il m'isole. D'abord il a expulsé de la maison mes sœurs – c'est lui qui dit expulser – puis mes amies et les autres...

KURT.

Mais ses parents à lui ? C'est toi qui les as chassés ?

ALICE.

Oui, car peu s'en est fallu qu'ils ne m'aient enlevé la vie après m'avoir ravi la considération et l'honneur. Enfin j'en ai été réduite à entretenir des relations avec le monde et les hommes au moyen de ce télégraphe – car le téléphone était surveillé par l'employée ; – j'ai appris à télégraphier moi-même, mais il n'en sait rien. Ne lui parle pas de ça, il me tuerait.

KURT.

Abominable ! Abominable !... Mais pourquoi me rend-il responsable de votre mariage ? Laisse-moi te raconter comment cela s'est fait : Edgar était mon ami d'enfance. Dès qu'il te vit par hasard, il s'éprit aussitôt de toi. Il vint me trouver et me demanda de lui servir d'intermédiaire. Je répondis immédiatement : Non ! Et, ma bonne Alice, je connaissais ton humeur tyrannique et cruelle... Aussi le mis-je en garde... et comme il ne renonça pas à son idée, je l'envoyai trouver ton frère pour qu'il obtienne son entremise.

ALICE.

Je crois ce que tu me dis, mais il s'est, depuis des années, tellement monté la tête là-dessus, que tu n'arriveras jamais à le faire changer d'avis.

KURT.

Alors laisse-le m'accuser, si cela peut atténuer son tourment.

ALICE.

Ah ! non, c'est trop...

KURT.

J'y suis habitué... Mais ce qui me fâche, c'est son accusation injuste : prétendre que j'aie abandonné mes enfants !...

ALICE.

Il est comme ça : il dit ce qu'il pense, et ensuite il y croit. Mais il paraît avoir un faible pour toi, surtout parce que tu ne le contredis pas... Tâche de ne pas te lasser de nous. Tu es arrivé, je crois à un moment heureux pour nous, je considère que tu nous es envoyé, par la providence... Kurt, il ne faut pas que tu te lasses de nous, car nous sommes certainement les êtres les plus malheureux qui existent sur la terre. (*Elle pleure.*)

KURT.

J'ai vu un autre ménage de plus près, et il était affreux, mais celui-ci est peut-être encore pire.

ALICE.

Tu trouves ?

KURT.

Oui.

ALICE.

À qui la faute ?

KURT.

Alice, de l'instant où tu auras cessé de te demander à qui la faute, tu éprouveras un soulagement. Efforce-toi de considérer ta situation comme un fait, comme une épreuve qu'il faut supporter.

ALICE.

Je ne peux pas ! C'est trop. (*Elle se lève.*) Il n'y a rien à faire.

KURT.

Pauvre créature ! Sais-tu pourquoi vous vous haïssez ?

ALICE.

Non, c'est la haine la plus absurde, sans raison, sans but, mais aussi sans fin. Et figure-toi pour quelle raison surtout il redoute la mort : il a peur que je ne me remarie.

KURT.

Alors, il t'aime.

ALICE.

Probablement, mais cela ne l'empêche pas de me haïr.

KURT, *pour lui-même.*

C'est ce qu'on appelle un amour haineux, et cela vient de l'abîme... Aime-t-il que tu lui joues du piano ?

ALICE.

Oui, mais uniquement d'affreux morceaux... par exemple cette épouvantable « Entrée des Boyards ». Quand il l'entend, il est comme un possédé et il veut danser.

KURT.

Est-ce qu'il danse ?

ALICE.

Oui, il est parfois assez fou pour cela.

KURT.

Une chose encore... excuse-moi de t'interroger. Où sont les enfants ?

ALICE.

Tu ne sais peut-être pas que j'en ai perdu deux ?

KURT.

Tu as eu encore cette douleur-là à supporter...

ALICE.

Que n'ai-je pas eu à supporter !

KURT.

Mais les deux autres ?

ALICE.

En ville. Je n'ai pas pu les garder à la maison : il les élève contre moi.

KURT.

Et toi, contre lui ?

ALICE.

Oui, naturellement. Nous en étions venus à la formation de partis, au racolage des voix, à la corruption... et pour ne pas pourrir complètement nos enfants, nous nous sommes séparés d'eux. Ce qui aurait dû être un lien entre nous, a été une séparation, ce qui est la bénédiction d'une maison a été la malédiction de la nôtre... oui, je crois par moments que nous appartenons à une race maudite.

KURT.

Depuis la chute, oui, il en est bien ainsi.

ALICE *avec un regard mauvais, d'une voix tranchante.*

Quelle chute ?

KURT.

Celle du premier homme.

ALICE.

Ah, bien. Je croyais que tu voulais dire autre chose. (*Un silence contraint, elle joint les mains.*) Kurt ! Tu es mon parent, mon ami d'enfance. Je n'ai pas toujours été avec toi ce que j'aurais dû être. Mais maintenant je suis punie, et tu es vengé.

KURT.

Pas vengé. On ne se venge pas ici. Silence.

ALICE.

Te souviens-tu d'un dimanche, quand tu venais de te fiancer ? Je vous avais invités à dîner.

KURT.

Silence !

ALICE.

Il faut que je parle. Aie pitié de moi... Quand vous êtes arrivés à la maison, nous étions partis, et vous avez dû vous en retourner.

KURT.

Vous étiez vous-mêmes invités ailleurs, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ALICE.

Kurt, quand je t'ai invité à dîner, tout à l'heure, je croyais qu'il y avait quelque chose dans le garde-manger. (*Elle se cache le visage dans ses mains.*) Et il n'y a rien, rien, pas un morceau de pain.

KURT, *avec des larmes.*

Ma pauvre, pauvre Alice !

ALICE.

Mais quand il va rentrer et qu'il voudra avoir à manger, et qu'il n'y aura rien... il va se fâcher. Tu ne l'as jamais vu fâché !... Ô Dieu, quelle humiliation !

KURT.

Veux-tu me permettre d'aller arranger cela ?

ALICE.

Impossible de rien trouver ici, dans cette île.

KURT.

Pas pour moi, mais pour toi et pour lui,... laisse-moi imaginer quelque chose... n'importe quoi. Il faut lui annoncer la nouvelle en souriant quand il rentrera... je lui proposerai de boire... et cela me donnera le temps d'inventer quelque chose... Mets-le de bonne humeur, joue-lui n'importe quoi... Mets-toi au piano et tiens-toi prête.

ALICE.

Regarde mes mains et juge si on peut jouer avec ces mains-là ! Il faut que je récurve les casseroles, que je lave les verres, allume le fourneau et fasse le ménage.

KURT.

Mais vous avez pourtant deux domestiques ?

ALICE.

Oui, en principe, parce qu'il est officier... mais les domestiques s'en vont à chaque instant, si bien que parfois nous n'en avons pas du tout... le plus souvent. Comment vais-je m'en tirer pour le souper ? Oh, si le feu pouvait prendre à la maison !

KURT.

Calme-toi, Alice, calme-toi.

ALICE.

Si la mer pouvait monter jusqu'ici et nous emporter !

KURT.

Non, non, non ! je ne peux pas entendre ça.

ALICE.

Que va-t-il dire ? Que va-t-il dire ? Ne t'en va pas, Kurt, ne me quitte pas.

KURT.

Non, ma pauvre amie, je ne m'en irai pas.

ALICE.

Oui, mais quand tu seras parti...

KURT.

Est-ce qu'il t'a frappée ?

ALICE.

Moi ? Oh non, car il sait qu'alors je m'en irais : il faut bien garder quelque fierté. (*On entend au dehors : « Halte. Qui est-là ? – Ami. »*)

KURT, *se levant.*

Est-ce lui ?

ALICE, effrayée.

Oui, c'est lui. (*Un silence.*)

KURT.

Qu'allons-nous faire, au nom du ciel ?

ALICE.

Je ne sais pas, je ne sais pas.

LE CAPITAINE, *arrivant par le fond, gaîment.*

Là, me voilà libre... Eh bien, elle a eu le temps de se plaindre. N'est-ce pas qu'elle est malheureuse ?

KURT.

Quel temps fait-il dehors ?

LE CAPITAINE.

C'est une demi-tempête... (*Plaisantant, il ouvre un peu la porte.*) Le seigneur Barbe-Bleue, est dans la tour avec la jeune femme ; dehors la sentinelle va et vient, sabre au clair, et surveille la jolie dame... sur quoi arrivent les frères, mais la garde est toujours là, voyez ! En cadence ! C'est une bonne garde. Voyez : mélitamtamta, melitalialei ! Si nous dansions la danse du sabre ? Il faut que Kurt voie ça.

KURT.

Non, au lieu de cela joue donc « L'entrée des Boyards »¹.

LE CAPITAINE.

Tu la connais ? Alice, viens, viens, en tablier de cuisine, et joue. Viens donc, te dis-je. (*Alice va au piano à contre-cœur, il la pince au bras.*) Tu viens de me calomnier.

ALICE.

Moi ? (*Kurt se détourne. Alice joue l'Entrée des Boyards. Le capitaine exécute, derrière son bureau, une sorte de danse hongroise, et fait cliqueter ses éperons. Puis il s'affaisse par terre,*

¹ Du Norvégien Halvorsen.

sans que Kurt et Alice le remarquent ; cette dernière achève le morceau.)

ALICE, *sans se retourner.*

Reprenons-nous ? (*Silence. Elle se retourne et voit le capitaine gisant sans connaissance, caché au spectateur par le bureau.*) Seigneur Dieu ! (*Elle reste debout, les bras croisés sur la poitrine et pousse un soupir, comme pleine de reconnaissance et de soulagement.*)

KURT *se retourne et se précipite vers le capitaine.*

Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

ALICE, *au comble de l'excitation.*

Il est mort ?

KURT.

Je ne sais pas. Aide-moi.

ALICE.

Je ne peux pas le toucher... est-il mort ?

KURT.

Non, il vit. (*Alice soupire. Kurt aide le capitaine qui se relève et s'assoit sur une chaise.*)

LE CAPITAINE.

Que s'est-il passé ? (*Silence.*) Que s'est-il passé ?

KURT.

Tu es tombé.

LE CAPITAINE.

Qu'est-il arrivé ?

KURT.

Tu es tombé par terre. Comment te sens-tu maintenant ?

LE CAPITAINE.

Moi ? Je n'ai absolument rien. Je n'ai eu conscience de rien. Pourquoi restez-vous là, bouche bée ?

KURT.

Tu es malade.

LE CAPITAINE.

Que me racontez-vous là ? Joue, Alice... Ah ! voilà que ça me reprend. (*Il se tient la tête.*)

ALICE.

Tu vois bien que tu es malade ?

LE CAPITAINE.

Ne crie pas. Ce n'est qu'un évanouissement.

KURT.

Il faut appeler un médecin... Je cours au téléphone.

LE CAPITAINE.

Je ne veux pas de médecin.

KURT.

Il faut en appeler un. Il le faut, au moins pour nous, autrement nous serions responsables.

LE CAPITAINE.

S'il vient, je le chasse... je l'abats comme un chien... Ah voilà que cela me reprend... (*Il se tient la tête.*)

KURT, *allant à la porte de droite.*

Je vais au téléphone. (*Il sort, Alice enlève son tablier.*)

LE CAPITAINE.

Veux-tu me donner un verre d'eau ?

ALICE.

Je ne puis faire autrement. (*Elle lui donne un verre d'eau.*)

LE CAPITAINE.

Comme c'est aimable à toi !

ALICE.

Es-tu malade ?

LE CAPITAINE.

Pardonne-moi de ne pas me sentir bien.

ALICE.

Tu veux donc te soigner ?

LE CAPITAINE.

Tu ne voudrais sans doute pas ?

ALICE.

Tu peux en être persuadé.

LE CAPITAINE.

La voici venue, l'heure que tu as si longtemps attendue.

ALICE.

Oui, celle qui, à ce que, tu croyais, ne devait jamais venir.

LE CAPITAINE.

Il ne faut pas m'en vouloir.

KURT, *rentrant par la droite.*

C'est désolant...

ALICE.

Qu'a-t-il répondu ?

KURT.

On a sonné et... c'est tout.

ALICE, *au capitaine.*

Voilà le résultat de ton orgueil insensé.

LE CAPITAINE.

Je crois que cela va plus mal... Tâchez d'obtenir qu'un médecin vienne de la ville.

ALICE, *allant au télégraphe.*

Par télégraphe alors.

LE CAPITAINE, *se levant à demi, ébahi.*

Tu sais... télégraphier ?

ALICE, *télégraphiant.*

Oui, je sais.

LE CAPITAINE.

Ah !... très bien... Ce qu'elle est fausse ! (À Kurt.) Viens t'asseoir près de moi. (*Kurt s'assied à côté du capitaine.*) Tiens-moi par la main... Je suis assis, et je tombe par terre... imagine-t-on cela ? C'est extraordinaire.

KURT.

As-tu déjà eu des attaques de ce genre ?

LE CAPITAINE.

Jamais.

KURT.

En attendant la réponse de la ville, je vais aller parler au docteur. Il t'a déjà soigné ?

LE CAPITAINE.

Oui, il m'a soigné.

KURT.

Alors il connaît ton tempérament. (Il se dirige vers la gauche.)

ALICE.

Nous allons avoir la réponse dans un instant. C'est gentil à toi, Kurt, mais reviens vite.

KURT.

Aussi vite que je pourrai. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE.

Il est gentil, Kurt, et si changé !

ALICE.

Oui, et à son avantage. Cependant je le plains d'avoir eu à pénétrer dans notre misère, et précisément en ce moment.

LE CAPITAINE.

... Pour nous féliciter !... Je voudrais savoir où il en est exactement. As-tu remarqué qu'il ne voulait pas parler de sa famille ?

ALICE.

Oui, je l'ai remarqué... mais je crois qu'aussi personne ne le lui a demandé.

LE CAPITAINE.

Songe donc... sa vie ! Et la nôtre ! Je voudrais bien savoir si la vie de tout le monde ressemble à cela ?

ALICE.

Peut-être, bien que les autres n'en parlent pas autant que nous.

LE CAPITAINE.

J'ai pensé parfois que le malheur attire le malheur, et que les gens heureux effarouchent le malheur. Voilà pourquoi nous ne verrons jamais autre chose que de la misère.

ALICE.

As-tu connu une famille heureuse ?

LE CAPITAINE.

Laisse-moi réfléchir... Non... pourtant... celle d'Enmark ?

ALICE.

Allons donc ! La femme a été opérée l'année dernière.

LE CAPITAINE.

C'est vrai... oui... alors je ne sais pas... pourtant, celle de Kraft ?

ALICE.

Oui, la famille tout entière vivait une idylle : elle était dans l'aisance, jouissait de la considération, avait des enfants raisonnables, les a bien mariés, et cela dura ainsi pendant quinze ans. Alors arriva l'histoire de cette cousine qui commit un crime, d'où la prison et ce qui s'en suit... et c'en fut fait de leur tranquillité. Le nom de la famille fut déshonoré dans tous les journaux... le procès Kraft empêcha cette famille, autrefois si fêtée, de se montrer ; il fallut retirer les enfants de leurs écoles... Ah Dieu !

LE CAPITAINE.

Je voudrais bien savoir quelle maladie je puis avoir.

ALICE.

Qu'est-ce que tu crois ?

LE CAPITAINE.

C'est le cœur... ou le cerveau. C'est comme si mon âme voulait s'envoler et se dissoudre en un nuage de fumée.

ALICE.

As-tu de l'appétit ?

LE CAPITAINE.

Oui. Où en est ce souper ?

ALICE, marchant avec agitation dans la pièce.

Je vais demander à Jenny.

LE CAPITAINE.

Mais elle est partie.

ALICE.

Oui, oui, oui.

LE CAPITAINE.

Sonne Christel ; je voudrais de l'eau fraîche.

ALICE sonne.

Comment... (*Elle resonance.*) Elle n'entend pas.

LE CAPITAINE.

Va voir si elle ne serait pas partie elle aussi.

ALICE va ouvrir la porte de gauche.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Sa malle est toute prête, dans le corridor.

LE CAPITAINE.

Alors elle est partie.

ALICE.

Oh ! c'est un enfer. (*Elle éclate en sanglots, se jette à genoux et pose sa tête sur un siège.*)

LE CAPITAINE.

Et tout à la fois ! Et il a fallu que Kurt vienne et voie notre misère. S'il y a encore une humiliation à subir, qu'elle arrive maintenant, tout de suite.

ALICE.

Oh ! sais-tu ce que je prévois ? Kurt ne reviendra pas.

LE CAPITAINE.

Je l'en crois bien capable.

ALICE.

Oui, nous sommes maudits.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire ?

ALICE.

Tu ne vois donc pas quelle horreur nous inspirons à tout le monde ?

LE CAPITAINE.

Je m'en moque bien. (*Bruit du télégraphe.*) Voici la réponse. Silence... Je l'entends. Aucun docteur n'a le temps... Malédiction !... Tas de canailles !

ALICE.

Voilà ce que c'est d'avoir méprisé tes médecins... et négligé de régler leurs honoraires.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas exact...

ALICE.

Même quand tu le pouvais, tu ne voulais pas leur payer leurs honoraires, parce que tu n'as guère d'estime pour leur travail, de même que tu méprises mon travail et celui de tous les autres. Ils ne veulent pas venir... Et, au téléphone, on nous a coupé la communication, parce que tu prétendais qu'il ne marchait pas. Rien n'a de valeur que tes fusils et tes canons.

LE CAPITAINE.

Ne reste pas là à bavarder.

ALICE.

Tout s'écroule !

LE CAPITAINE.

En voilà des superstitions ! C'est digne d'une vieille femme.

ALICE.

Tu verras... Sais-tu que nous devons six mois de gages à Christel ?

LE CAPITAINE.

Elle nous a assez volés.

ALICE.

Sans compter que j'ai dû lui emprunter de l'argent.

LE CAPITAINE.

Je m'en rapporte à toi.

ALICE.

C'est là toute ta reconnaissance. Tu sais très bien que j'ai emprunté cet argent pour le voyage des enfants à la ville.

LE CAPITAINE.

Il est bien revenu, Kurt ! Un coquin, lui aussi, et un lâche. Il n'a pas osé dire qu'il avait assez de nous et qu'il se trouverait mieux au bal du docteur. Il s'attendait sans doute à faire un mauvais souper chez nous. Le misérable, toujours le même !

KURT, *rentrant par la gauche.*

Oui, mon cher Edgar... C'est bien ce que je disais. Le docteur connaît ton cœur à fond.

LE CAPITAINE.

Mon cœur ?

KURT.

Oui, tu as depuis longtemps un cœur dur...

LE CAPITAINE.

Un cœur de pierre ?

KURT.

Et...

LE CAPITAINE.

C'est dangereux ?

KURT.

Oui, c'est-à-dire...

LE CAPITAINE.

C'est dangereux !

KURT.

Oui.

LE CAPITAINE.

La mort ?

KURT.

Il faut que tu fasses très attention. D'abord : plus de cigares. (*Le capitaine jette son cigare.*) Et puis, plus de whisky... Ensuite, le lit.

LE CAPITAINE, *avec angoisse.*

Non, ça je ne veux pas. Pas de lit. Autrement tout est fini : on ne se relève plus jamais. Je m'étendrai cette nuit sur le divan. Qu'a-t-il dit encore ?

KURT.

Il s'est montré très aimable et il viendra immédiatement, si tu le fais appeler.

LE CAPITAINE.

Il s'est montré aimable, l'hypocrite ? Je ne veux pas le voir... Mais, puis-je manger ?

KURT.

Pas ce soir. Et pendant quelques jours, uniquement du lait.

LE CAPITAINE.

Du lait ? Je ne peux pas en avaler une goutte.

KURT.

Il faudra bien t'y habituer.

LE CAPITAINE.

Non, je suis trop vieux pour m'y habituer. (*Il se prend la tête.*) Oh ! voilà que les douleurs me reprennent. (*Il reste assis, immobile, les yeux fixes.*)

ALICE, *à Kurt.*

Qu'a dit le docteur ?

KURT.

Qu'il peut mourir.

ALICE.

Dieu soit loué !

KURT.

Voyons, Alice, voyons !... Maintenant va chercher un coussin et une couverture, je vais l'étendre sur le divan. Et je le veillerai, dans un fauteuil, toute la nuit.

ALICE.

Et moi ?

KURT.

Tu iras te reposer. Ta présence semble aggraver son état.

ALICE.

Ordonne, j'obéis, car tu n'as que de bonnes intentions pour nous deux. (*Elle sort par la gauche.*)

KURT.

Pour vous deux, remarque-le bien : je ne prendrai pas parti entre vous. (*Il prend une carafe et sort par la droite. On entend souffler le vent au dehors ; la porte du fond s'ouvre sous sa poussée et une vieille, d'aspect pauvre et rébarbatif, regarde du seuil.*)

LE CAPITAINE *s'éveille, se soulève et jette les yeux autour de lui.*

Voilà, ils m'ont abandonné, les misérables ! (*Il aperçoit la vieille et manifeste de l'inquiétude.*) Qui est là ? Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Je voulais simplement fermer la porte, mon bon monsieur.

LE CAPITAINE.

Pourquoi ça... pourquoi ?

LA VIEILLE.

Parce que le vent l'a ouverte au moment où je passais.

LE CAPITAINE.

Tu entrais pour voler.

LA VIEILLE.

Il n'y aurait pas grand'chose à prendre, à ce que dit Christel.

LE CAPITAINE.

Christel !

LA VIEILLE.

Bonne nuit, monsieur. Dormez bien. (*Elle ferme la porte et s'en va. Alice rentre par la gauche avec un coussin et une couverture.*)

LE CAPITAINE.

Qui était là, à la porte ? Y avait-il quelqu'un ?

ALICE.

Oui, la vieille Maja, de l'Asile, est passée.

LE CAPITAINE.

Tu en es sûre ?

ALICE.

Tu as donc peur ?

LE CAPITAINE.

Moi, peur ? Oh non.

ALICE.

Puisque tu ne veux pas te mettre au lit, étends-toi.

LE CAPITAINE *va s'étendre sur le divan.*

C'est ici que je veux me coucher. (*Il veut prendre la main d'Alice, mais elle la retire. Kurt rentre avec la carafe pleine.*)
Kurt, ne me quitte pas.

KURT.

Je resterai près de toi toute la nuit. Alice ira se coucher.

LE CAPITAINE.

Alors, bonne nuit, Alice.

ALICE, *à Kurt.*

Bonne nuit, Kurt.

KURT.

Bonne nuit. (*Il prend un siège et s'assoit près du divan.*)
Tu ne veux pas retirer tes bottes ?

LE CAPITAINE.

Non, un guerrier doit toujours être sous les armes.

KURT.

Tu t'attends donc à une bataille ?

LE CAPITAINE.

Peut-être ! (*Il se dresse sur son lit.*) Kurt, tu es le seul homme devant lequel je me sois mis à nu. Écoute : si je meurs cette nuit... pense à mes enfants.

KURT.

J'y penserai.

LE CAPITAINE.

Merci. Je compte sur toi.

KURT.

Peux-tu expliquer pourquoi tu comptes sur moi ?

LE CAPITAINE.

Nous n'avons pas été des amis, car je ne crois pas à l'amitié, et nos deux familles étaient ennemies-nées et se sont toujours fait la guerre...

KURT.

Et malgré cela tu comptes sur moi ?

LE CAPITAINE.

Oui, et je ne sais pas pourquoi. (*Un long silence.*) Crois-tu que je vais mourir ?

KURT.

Tu mourras comme nous tous. Il ne sera pas fait d'exception pour toi.

LE CAPITAINE.

Éprouves-tu de l'amertume ?

KURT.

Oui. As-tu peur de la mort ? La brouette et la plate-bande...

LE CAPITAINE.

Songe donc, si tout n'était pas fini à la mort ?

KURT.

Beaucoup ont cette conviction.

LE CAPITAINE.

Et après ?

KURT.

De pures surprises, je suppose.

LE CAPITAINE.

Mais on ne sait rien de précis.

KURT.

Non, c'est justement cela. Voilà pourquoi il faut être prêt à tout.

LE CAPITAINE.

Tu n'as pourtant pas l'enfantillage de croire à... l'enfer ?

KURT.

Tu n'y crois pas, et tu vis en plein enfer !

LE CAPITAINE.

Ce n'est qu'au figuré.

KURT.

Tu as dépeint le tien avec tant de vérité que cela exclut toute idée d'image, poétique ou autre. (*Un silence.*)

LE CAPITAINE.

Si tu savais quelles tortures j'endure !

KURT.

Des tortures physiques ?

LE CAPITAINE.

Non, pas physiques.

KURT.

Alors, elles sont morales. Il n'y a pas de troisième possibilité. (*Un silence.*)

LE CAPITAINE, *se dressant sur son lit.*

Je ne veux pas mourir.

KURT.

Tout à l'heure tu souhaitais l'anéantissement.

LE CAPITAINE.

Oui, s'il s'accomplit sans souffrances.

KURT.

Mais il n'en est pas ainsi.

LE CAPITAINE.

Est-ce donc cela l'anéantissement ?

KURT.

C'en est le commencement.

LE CAPITAINE.

Bonne nuit.

KURT.

Bonne nuit !

II

Même décor, mais la lampe est éteinte ; par les fenêtres et par les vitres de la porte on voit le jour d'un matin nuageux ; la mer est agitée. Le poste sur la batterie, comme au premier tableau. Le capitaine dort, étendu sur le divan. Kurt est assis près de lui ; il est pâle, fatigué par l'insomnie.

ALICE, *entrant par la gauche.*

Il dort ?

KURT.

Oui, depuis que le soleil est levé.

ALICE.

Comment s'est passée la nuit ?

KURT.

Il a dormi de temps à autre, mais il a beaucoup parlé.

ALICE.

De quoi ?

KURT.

Il a discuté religion comme un étudiant, mais avec la prétention d'avoir résolu l'énigme du monde. Finalement, vers l'aurore il a découvert l'immortalité de l'âme.

ALICE.

Et son honneur.

KURT.

Bien entendu ! C'est vraiment l'homme le plus orgueilleux que j'aie jamais rencontré. « J'existe, donc Dieu existe aussi. »

ALICE.

Tu t'en es aperçu ! Regarde ses bottes. Il aurait écrasé le monde sous leurs semelles, s'il avait osé. Avec elles il a marché sur les terres et les jardins des autres, avec elles il a marché sur les pieds d'autrui, et, à moi, sur la tête... Ours, te voilà abattu !

KURT.

Il serait comique, s'il n'était tragique, et il y a des traits de grandeur dans toutes ses petitesesses. N'as-tu vraiment rien de bon à dire de lui ?

ALICE, *s'asseyant.*

Si, quand il n'entend pas, car quand on dit un mot encourageant, il est fou d'orgueil.

KURT.

Il n'entend rien, je lui ai donné de la morphine.

ALICE.

Élevé dans une famille pauvre avec de nombreux frères et sœurs, Edgar a dû de bonne heure aider sa famille en donnant des leçons, car son père était un paresseux, pour ne rien dire de pire. Il est dur, assurément, pour un jeune homme,

d'avoir à renoncer à toutes les joies de la jeunesse, et de travailler comme un esclave pour une bande d'enfants qu'il n'a pas mis au monde. J'étais petite fille, quand je l'ai vu pour la première fois, tout jeune, sans pardessus, en hiver, par vingt-cinq degrés de froid... ses petites sœurs avaient des manteaux garnis de fourrure... il était bel homme, et je l'admirais, mais sa laideur m'inspirait une sorte d'effroi... N'est-ce pas qu'il est d'une laideur extraordinaire ?

KURT.

Oui, et sa laideur a parfois quelque chose de hideux. Chaque fois que nous étions mal ensemble, je l'ai particulièrement remarquée, et quand il était loin de moi, son image grandissait, prenait une forme et des proportions monstrueuses, et il me faisait, littéralement, l'effet d'un revenant.

ALICE.

Alors, pense à moi !... Les premiers temps de sa carrière d'officier ont été vraiment un martyre. Mais il reçut de temps à autre quelque secours de gens riches. Il n'a jamais voulu le reconnaître, et tout ce qu'il recevait, il le prenait comme un tribut qui lui était dû, sans jamais remercier.

KURT.

Nous avons l'intention de dire du bien de lui !

ALICE.

Parce qu'il est mort, oui... Aussi n'y pensé-je plus.

KURT.

L'as-tu trouvé méchant ?

ALICE.

Oui, et pourtant, il peut aussi bien être bon et sensible. Mais, comme ennemi, il est épouvantable.

KURT.

Pourquoi n'a-t-il pas été nommé major ?

ALICE.

Tu dois bien le comprendre. Ils n'ont pas voulu avoir au-dessus d'eux un homme qui, comme leur égal, était déjà un tyran. Mais il ne faut pas faire la moindre allusion au grade de major : il dit lui-même qu'il ne voulait pas passer major... A-t-il parlé des enfants ?

KURT.

Oui, il a demandé Judith.

ALICE.

Je m'en doutais. Oh, sais-tu qui est Judith ? Tout son portrait, et il l'a dressée contre moi. Songe un peu, ma propre fille... a levé la main sur moi.

KURT.

Non, cela, c'est trop !

ALICE.

Silence... il remue. S'il-nous avait entendus... Il est aussi perfide.

KURT.

Il se réveille pour de bon.

ALICE.

N'est-ce pas qu'il a l'air d'un génie malfaisant ? J'ai peur de lui. (*Un silence.*)

LE CAPITAINE *remue, se réveille, se soulève et jette un regard autour de lui.*

Il fait jour, enfin !

KURT.

Comment te sens-tu, maintenant !

LE CAPITAINE.

Mal.

KURT.

Veux-tu qu'on appelle un médecin ?

LE CAPITAINE.

Non... je veux voir Judith, ma fille.

KURT.

Tu ne crois pas qu'il serait à propos de mettre ordre à tes affaires, pour le cas où il arriverait quelque chose ?

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire ? Qu'est-ce qui pourrait arriver ?

KURT.

Ce qui peut arriver à tout le monde.

LE CAPITAINE.

Bah ! niaiserie. Je ne mourrai pas si facilement, vous pouvez m'en croire. Ne te réjouis pas à l'avance, Alice.

KURT.

Songe à tes enfants. Fais ton testament, pour que ta femme puisse, au moins, conserver le mobilier.

LE CAPITAINE.

Faut-il qu'elle hérite de moi de mon vivant ?

KURT.

Non, mais s'il arrive quelque chose, il ne faut pas qu'elle soit jetée à la rue. Celle qui a, pendant vingt-cinq ans, entretenu, épousseté et rangé ces meubles, doit avoir le droit de les conserver. Puis-je faire venir le notaire ?

LE CAPITAINE.

Non.

KURT.

Tu es un homme cruel, plus cruel que je n'aurais cru.

LE CAPITAINE *retombe sans connaissance sur son lit.*

Ah ! Voilà que mon mal me reprend.

ALICE, *sortant par la droite.*

Il y a quelqu'un à la cuisine, il faut que j'y aille.

KURT.

Vas-y : il n'y a pas grand'chose à faire ici. (*Alice sort.*)

LE CAPITAINE, *revenant à lui.*

Eh bien, Kurt, comment comptes-tu organiser ta quarantaine ici ?

KURT.

Nous avons le temps d'y songer.

LE CAPITAINE.

Non : c'est moi qui commande ici dans l'île, et tu dépends de moi : ne l'oublie pas.

KURT.

As-tu jamais vu un lazaret ?

LE CAPITAINE.

Si j'en ai vu ? Avant que tu ne sois né. Et je vais te donner un conseil : n'installe pas l'étuve à désinfection trop près du rivage.

KURT.

Je croyais précisément devoir chercher la proximité de l'eau.

LE CAPITAINE.

Voilà qui prouve comme tu comprends bien ton affaire ! L'eau est l'élément des bacilles, leur élément vital.

KURT.

Mais l'eau salée est nécessaire pour entraîner toutes les impuretés.

LE CAPITAINE.

Idiot !... Enfin, quand tu auras trouvé une habitation, feras-tu venir tes enfants ?

KURT.

Crois-tu qu'on me permettra de les garder avec moi ?

LE CAPITAINE.

Naturellement, si tu es homme à les reprendre. Cela ferait bonne impression sur les gens d'ici, si l'on te voyait fidèle à ton devoir sur le point...

KURT.

J'ai toujours rempli mon devoir ponctuellement.

LE CAPITAINE, *élevant la voix.*

Sur le point... qui est ton point faible.

KURT.

Est-ce que je ne t'ai pas dit...

LE CAPITAINE, *continuant.*

Car on n'abandonne pas ses enfants de cette manière-là...

KURT.

Continue donc.

LE CAPITAINE.

En ma qualité de parent, et de parent plus âgé, je me sens un certain droit de te dire la vérité, si pénible qu'elle puisse être... et tu ne dois pas le prendre mal.

KURT.

As-tu faim ?

LE CAPITAINE.

Oui, j'ai faim.

KURT.

Veux-tu manger quelque chose de léger ?

LE CAPITAINE.

Non, quelque chose de solide.

KURT.

Alors tu es perdu.

LE CAPITAINE.

Il ne suffit donc pas qu'on soit malade, il faut encore crever de faim ?

KURT.

C'est l'ordonnance du docteur.

LE CAPITAINE.

Et ne pas boire, et ne pas fumer ! Alors, ce n'est plus la peine, de vivre.

KURT.

La mort demande des sacrifices, sinon elle arrive immédiatement.

ALICE entre avec des bouquets de fleurs, des lettres et des télégrammes.

Tiens, voilà pour toi. (*Elle jette les fleurs sur le bureau.*)

LE CAPITAINE, *flatté.*

Pour moi ?... Puis-je voir ?

ALICE.

Oui, cela vient tout simplement des sous-officiers, des musiciens et des agents de police.

LE CAPITAINE.

Tu es jalouse !

ALICE.

Si c'étaient des couronnes de laurier, ce serait autre chose, mais tu n'en recevras jamais.

LE CAPITAINE.

Hein ! Voici un télégramme du colonel... lis-le, Kurt. Le colonel est en tout cas un gentleman, encore qu'il soit légèrement idiot... Ceci, c'est de... qu'est-ce que c'est ! C'est de Judith... Aie la bonté de lui télégraphier de venir par le premier bateau : ici... oui. On n'est en tout cas pas sans amis, et c'est bien de penser à un malade, qui est un homme de mérite, au-dessus de sa situation, et sans peur ni reproche.

ALICE.

Je ne comprends pas : sont-ce des félicitations parce que tu es malade ?

LE CAPITAINE.

Hyène !

ALICE, *à Kurt.*

Oui, nous avons un médecin, qui était tellement détesté que, quand il a quitté l'île, on a donné un banquet, après son départ, pas en son honneur.

LE CAPITAINE.

Mets les fleurs dans des vases... Je ne suis pas crédule, et les hommes sont un tas de canailles, mais ce simple hommage est sincère devant Dieu... il ne peut pas ne pas être sincère.

ALICE.

Imbécile !

KURT, *lisant un télégramme.*

Judith dit qu'elle ne peut venir, parce que le vapeur ne traverse pas, à cause de la tempête.

LE CAPITAINE.

Et c'est tout ?

KURT.

Non. Il y a encore un post-scriptum.

LE CAPITAINE.

Lis-le.

KURT.

Eh bien, elle prie son papa de ne pas tant boire.

LE CAPITAINE.

Oh ! Elle n'a pas honte !... Voilà les enfants ! C'est ma fille unique, ma bien-aimée, ma Judith, mon idole !

ALICE.

Un autre toi-même.

LE CAPITAINE.

Voilà la vie et ses meilleures joies ! Fi donc !

ALICE.

Tu récoltes ce que tu as semé. Tu l'as dressée contre sa mère, maintenant elle s'élève contre son père. Dis encore qu'il n'y a pas de Dieu !

LE CAPITAINE, *à Kurt.*

Que dit le colonel ?

KURT.

Il accorde le congé, sans plus.

LE CAPITAINE.

Le congé ? Je n'en ai pas demandé.

ALICE.

Non, mais moi je l'ai demandé.

LE CAPITAINE.

Je ne l'accepte pas.

ALICE.

Les dispositions sont déjà prises.

LE CAPITAINE.

Cela m'est bien égal.

ALICE.

Tu vois, Kurt, pour cet homme il n'y a pas de lois, pas de règlements, aucun ordre humain n'existe... il est au-dessus de tout et de tous ; l'univers a été créé pour son usage particulier, le soleil et la lune n'accomplissent leur révolution que pour porter sa louange aux étoiles. Voilà mon mari ! Ce capitaine insignifiant qui n'a même pas pu devenir major, dont tout le monde tourne la présomption en ridicule, tandis qu'il se figure être craint, ce drôle, qui a peur dans l'obscurité et qui croit au baromètre !... et pour finir : une brouette de fumier, qui ne sera même pas de première qualité.

LE CAPITAINE *s'évente complaisamment avec un bouquet, sans écouter Alice.*

As-tu invité Kurt à déjeuner ?

ALICE.

Non.

LE CAPITAINE.

Alors, fais-nous immédiatement deux chateaubriands soignés.

ALICE.

Deux ?

LE CAPITAINE.

J'en veux un aussi.

ALICE.

Mais nous sommes trois.

LE CAPITAINE.

Tu en veux un aussi ? Alors, prends-en trois.

ALICE.

Où veux-tu que je les prenne ? Hier tu as invité Kurt à souper et il n'y avait pas une miette de pain à la maison ; Kurt a dû veiller toute la nuit l'estomac vide, et il n'a pas eu de café ce matin, parce qu'il n'y en a pas et que notre crédit est épuisé.

LE CAPITAINE.

Elle m'en veut de ne pas être mort hier.

ALICE.

Non, de n'être pas mort il y a vingt-cinq ans, de n'être, pas mort avant ma naissance !

LE CAPITAINE, à Kurt.

Écoute-la. Voilà le résultat, quand tu arranges un mariage, mon cher Kurt. Elle n'a pas été créée au ciel, c'est certain. (*Kurt et Alice se regardent. Il se lève et va à la porte.*) D'ailleurs, dites ce que vous voudrez : je vais faire mon service. (*Il met son casque démodé, boucle son ceinturon avec son sabre et met son manteau.*) Si l'on me demande on me trouvera à la batterie. (*Kurt et Alice cherchent à le retenir, mais en vain.*) Allons ! (*Il sort vivement.*)

ALICE.

Oui, va ! Tu t'en vas toujours et tu tournes le dos quand tu as le dessous dans une querelle, et tu laisses ta femme couvrir la retraite, ivrogne, beau parleur, menteur ! Honte sur toi !

KURT.

C'est prodigieux !

ALICE.

Et tu ne sais pas encore tout !

KURT.

Il y a encore autre chose ?

ALICE.

Mais j'ai honte...

KURT.

Où va-t-il maintenant ? Et où prend-il la force ?

ALICE.

Oui, c'est là la question. Il va trouver les officiers en bas, les remercier pour les fleurs... puis il va manger et boire avec eux. Et puis il calomniera le corps d'officiers... si tu savais combien de fois on l'a menacé de le casser ! C'est uniquement la pitié qu'inspire sa famille qui l'a sauvé. Et il s'imagine que c'est la crainte de sa supériorité. Et les malheureuses femmes d'officiers qui ont dit un mot en notre faveur, il les hait et les calomnie.

KURT.

Je dois avouer que je suis venu ici pour trouver la paix au bord de la mer... et je ne savais rien de vos rapports...

ALICE.

Malheureux Kurt... comment auras-tu quelque chose à manger ?

KURT.

Oh ! j'irai chez le docteur, mais toi ? Permets-moi de régler cela pour vous.

ALICE.

Pourvu qu'il ne l'apprenne pas, car alors il me tuerait.

KURT, *regardant par la fenêtre.*

Regarde : il se tient là dehors, dans le vent, sur le rempart.

ALICE.

Quel dommage pour lui... qu'il soit ce qu'il est !

KURT.

C'est dommage pour vous deux, mais qu'y faire ?

ALICE.

Je ne sais pas... il est venu aussi un tas de notes, il ne s'en est pas aperçu.

KURT.

C'est souvent un bonheur de ne pas voir les choses.

ALICE, à la fenêtre.

Il a ouvert non manteau et laisse le vent lui fouetter la poitrine. Il veut mourir.

KURT.

Je ne crois pas. Car tout à l'heure, quand il sentait la vie lui échapper, il se cramponnait solidement à moi, se mettait à fouiller dans mes affaires, comme s'il voulait pénétrer en moi et vivre ma vie.

ALICE.

C'est bien sa nature de vampire : intervenir dans la destinée d'autrui, prendre intérêt à l'existence des autres, décider et ordonner pour les autres, puisque sa propre existence n'a aucun intérêt pour lui. Et fais bien attention, Kurt : ne le laisse jamais s'immiscer dans ta vie de famille, ne lui laisse pas connaître tes amis, car il te les enlèvera et en fera les siens... C'est un véritable enchanteur sous ce rapport... S'il rencontrait tes enfants, tu les verrais bientôt devenir ses intimes, il les dominerait, les élèverait à son idée, et, avant tout, contrairement à tes désirs.

KURT.

Alice, est-ce que ce n'est pas lui qui m'a pris mes enfants, jadis, quand je me suis séparé de ma femme ?

ALICE.

Maintenant que c'est passé... eh bien ! oui, c'est lui.

KURT.

Je l'ai soupçonné, mais je n'en étais pas sûr... Ainsi, c'était lui.

ALICE.

Quand, en toute confiance, tu t'es adressé à mon mari comme courtier de paix entre ta femme et toi, il s'est mis à flirter avec elle et lui a appris le procédé pour se faire confier la garde de ses enfants.

KURT.

Ah Dieu... Dieu du ciel !

ALICE.

Voilà un nouveau côté de son caractère. (*Un silence.*)

KURT.

Tu ne sais pas que, cette nuit... quand il se croyait sur le point de mourir... il m'a arraché la promesse de penser à ses enfants.

ALICE.

Tu ne vas pourtant pas te venger sur mes enfants ?

KURT.

Tout en tenant ma promesse... Oui, je penserai à vos enfants.

ALICE.

C'est vraiment la pire vengeance que tu puisses tirer de lui, car il n'y a rien dont il ait horreur comme de la générosité.

KURT.

Je peux donc me tenir pour vengé, sans me venger.

ALICE.

J'aime la vengeance considérée comme une forme de la justice et je brûle de voir comment la méchanceté recevra son châtement.

KURT.

Tu en es encore là ?

ALICE.

J'en serai toujours là, et le jour où je pardonnerai à un ennemi, ou bien où je l'aimerai, je serai une hypocrite.

KURT.

Alice, ce peut être un devoir de ne pas tout dire, de ne pas tout voir. C'est ce qu'on appelle l'indulgence, et nous en avons tous besoin.

ALICE.

Pas moi. Ma vie est nette et claire et j'ai toujours joué cartes sur table.

KURT.

C'est beaucoup dire.

ALICE.

Non, ce n'est pas assez dire. Car ce que j'ai souffert, sans l'avoir mérité, pour cet homme que je n'ai jamais aimé...

KURT.

Pourquoi t'es-tu mariée ?

ALICE.

Oui, pourquoi ? Parce qu'il m'a prise... parce qu'il m'a séduite. Je ne sais pas. Et puis je voulais m'élever, atteindre au sommet de l'échelle...

KURT.

Et tu as renoncé à ton art...

ALICE.

Qu'on méprisait. Mais, sais-tu, il m'a trompée. Il a fait miroiter à mes yeux une douce existence, un joli intérieur. Et je n'ai trouvé que des dettes... le seul or que j'ai vu, c'est sur son uniforme, et encore ce n'était pas de l'or véritable. Il m'a trompée.

KURT.

Attends. Quand un jeune homme s'éprend d'une femme, il regarde l'avenir avec espérance... si ses espérances ne se réalisent pas toujours, il faut le lui pardonner. J'ai la même tromperie sur la conscience, sans me considérer comme un trompeur... Qu'est-ce que tu regardes là, dehors, sur le rempart ?

ALICE.

Je regarde s'il est tombé ?

KURT.

Et il est tombé ?

ALICE.

Non... malheureusement non. Il trompe toujours mon attente.

KURT.

Alors je vais chez le docteur et chez le juge du district.

ALICE, s'asseyant près de la fenêtre.

Va, mon cher Kurt. Je m'assieds ici et je t'attends. Et j'ai appris à attendre.

III

Même décor : il fait grand jour. Sur la batterie, la sentinelle continue son va-et-vient. Alice est assise dans le fauteuil de droite ; elle a les cheveux gris.

KURT *entre par la gauche, après avoir frappé.*

Bonjour, Alice.

ALICE.

Bonjour, mon ami, assieds-toi.

KURT *s'assied dans le fauteuil de gauche.*

Le vapeur arrive.

ALICE.

Alors je sais ce qui m'attend, s'il y a pris passage.

KURT.

Il y est : j'ai vu briller son casque. Qu'a-t-il été faire en ville ?

ALICE.

Je peux le deviner. Comme il s'est mis en grande tenue, il a été voir le colonel, et comme il a pris ses gants numéro un, il a été faire des visites.

KURT.

As-tu remarqué, hier, son calme ? Depuis qu'il a renoncé à boire et qu'il est devenu tempérant, il est un autre homme : tranquille, réservé, pleins d'égards.

ALICE.

Je connais cela. S'il avait toujours été sobre, ç'aurait été un homme terrible pour l'humanité. Peut-être est-ce un bonheur pour elle qu'avec son whisky il se soit rendu ridicule et inoffensif.

KURT.

L'esprit contenu dans les flacons l'a châtié. Mais as-tu remarqué que, depuis que la mort lui a fait signe, il a pris une dignité qui l'élève ; et il est possible qu'avec la croyance à l'immortalité qui s'est nouvellement éveillée en lui, il se soit fait une autre idée de la vie.

ALICE.

Tu te trompes. Il n'a que le mal en tête. Et ne crois pas ce qu'il dit, car il ment supérieurement. Et il possède l'art de l'intrigue comme pas un...

KURT, *considérant Alice.*

Alice, qu'est-ce que je vois ? Tes cheveux, en deux nuits, sont devenus gris.

ALICE.

Non, mon ami, ils le sont depuis longtemps. C'est uniquement parce que j'ai cessé de me teindre les cheveux depuis que mon mari est mort. Vingt-cinq ans de forteresse... Sais-tu que ce bâtiment a été autrefois une prison ?

KURT.

Une prison. Les murs en ont bien l'air.

ALICE.

Et mon teint ! Jusqu'à mes enfants qui ont pris un teint de prisonniers.

KURT.

J'ai peine à imaginer comment des enfants peuvent jouer ici, dans ces murs !

ALICE.

Aussi jouait-on rarement. Et les deux qui sont morts, ont péri par manque de lumière.

KURT.

Que crois-tu qui nous attende maintenant ?

ALICE.

Le coup décisif contre nous deux. J'ai vu un éclair, bien connu de moi, briller dans ses yeux pendant que tu lisais le télégramme de Judith. Il l'aurait naturellement atteinte, mais, tu sais, elle est en dehors de la ligne de tir, et la haine est retombée sur toi.

KURT.

À ton avis, que compte-il faire contre moi ?

ALICE.

C'est difficile à dire, mais il a une faculté incroyable pour flairer les secrets d'autrui... et tu as vu comme il a passé toute la journée d'hier dans ton lazaret, comme il a pris un

profond intérêt à ton existence, comme il vivait pour tes enfants... l'ogre, vois-tu, je le connais. Sa vie à lui fuit, ou plutôt a fui...

KURT.

J'ai eu aussi l'impression qu'il est déjà de l'autre côté. Son visage est phosphorescent, comme s'il était déjà en décomposition... ses yeux flamboient, comme des feux-follets sur des tombes et sur des landes. Il va arriver. Dis-moi, as-tu pensé à la possibilité qu'il soit jaloux ?

ALICE.

Non, il est bien trop présomptueux pour cela. « Montre-moi l'homme dont je devrais être jaloux ». Voilà ses propres paroles.

KURT.

Tant mieux : ses défauts ont aussi leurs avantages. Ne devrais-je tout de même pas aller au devant lui ?

ALICE.

Sois impoli, autrement il te croira faux. Et quand il commencera à mentir, fais comme si tu le croyais : je sais si bien traduire ses mensonges ! Et, grâce à mon lexique, j'en tire toujours la vérité... Je soupçonne quelque chose de terrible... mais, Kurt, ne perds jamais le contrôle de toi-même. Ma seule supériorité dans nos longues luttes a été que j'ai toujours été sobre et que je gardais par conséquent ma présence d'esprit... Il succombait toujours à cause de son whisky... Ah, nous allons voir.

LE CAPITAINE *entre par la gauche, en grande tenue, casque, manteau, gants blancs. Calme, digne, mais pâle et les yeux creux.*

Il s'avance en trébuchant et s'assied, en gardant son casque et son manteau, à droite, loin d'Alice et de Kurt. Pendant le dialogue suivant il tient son sabre entre ses genoux.

Bonjour ! Excusez-moi de m'asseoir ainsi, mais je suis un peu fatigué.

ALICE *et* KURT.

Bonjour. Sois le bienvenu.

ALICE.

Comment vas-tu ?

LE CAPITAINE.

Parfaitement bien, un peu fatigué seulement.

ALICE.

Quoi de nouveau en ville ?

LE CAPITAINE.

Pas grand'chose, mais du bon. J'ai été chez le médecin, entre autres, et il m'a dit que je peux vivre encore vingt ans, si je me soigne.

ALICE, *à Kurt.*

Ça, c'est un mensonge. (*Au capitaine.*) Voilà une bonne nouvelle, mon cher.

LE CAPITAINE.

Oui, voilà ce qu'il a dit. (*Un silence pendant lequel le capitaine regarde Alice et Kurt comme s'il voulait les prier de parler.*)

ALICE, à Kurt.

Ne dis rien, laisse-le parler le premier, et il montrera son jeu.

LE CAPITAINE, à Alice.

Tu disais quelque chose ?

ALICE.

Non, je n'ai rien dit.

LE CAPITAINE, *lentement*.

Écoute, Kurt.

ALICE, à Kurt.

Tu vois, il va accoucher.

LE CAPITAINE.

Je... j'ai été en ville, comme tu sais. (*Kurt fait un signe d'assentiment.*) Oui, j'y ai fait des connaissances... entre autres, un jeune volontaire (*Après une hésitation.*) d'artillerie. (*Un silence, pendant lequel Kurt montre de l'inquiétude.*) Comme... nous manquons précisément de volontaires ici, je me suis entendu avec le colonel pour qu'il vienne ici... Cela devra te réjouir, toi tout particulièrement, quand je t'aurai dit que c'est... ton fils.

ALICE, à Kurt.

Le vampire, tu vois.

KURT.

Dans des circonstances ordinaires, cela réjouirait un père, mais, dans ma situation, cela m'est pénible.

LE CAPITAINE.

Je ne comprends pas pourquoi.

KURT.

Tu n'as pas besoin de comprendre. Il suffit que je ne veuille pas.

LE CAPITAINE.

Vraiment ? Tu crois... Alors sache que le jeune homme vient ici par ordre et qu'à dater de cette minute il est sous mon autorité.

KURT.

Alors je l'obligerai à chercher un autre régiment.

LE CAPITAINE.

Tu ne peux pas, car tu n'as aucun droit sur ton fils.

KURT.

Aucun droit ?

LE CAPITAINE.

Non, car le tribunal l'a confié à sa mère.

KURT.

Alors, je me mettrai en rapports avec sa mère.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas la peine.

KURT.

Pas la peine !

LE CAPITAINE.

Non : je m'en suis occupé. Là ! (*Kurt se lève, mais retombe.*)

ALICE, à Kurt.

Maintenant, il faut qu'il meure.

KURT.

Oui, c'est bien un ogre.

LE CAPITAINE.

Voilà la chose. (*Directement à Alice et à Kurt.*) Vous avez dit quelque chose ?

ALICE.

Non. Tu es donc dur d'oreille ?

LE CAPITAINE.

Oui, un peu... Mais si tu t'asseyais plus près, je te dirais quelque chose, entre quatre yeux.

ALICE.

Inutile... et il peut être préférable pour les deux parties d'avoir un témoin.

LE CAPITAINE.

Là tu as raison : il est toujours bon d'avoir des témoins... Mais avant tout : le testament est-il prêt ?

ALICE, *lui tendant un papier.*

Le notaire l'a rédigé lui-même.

LE CAPITAINE.

En ta faveur... bon. (Il lit le document puis le déchire soigneusement en petits morceaux qu'il jette par terre.) Là voilà l'affaire.

ALICE, *à Kurt.*

As-tu déjà vu un pareil homme ?

KURT.

Ce n'est pas un homme.

LE CAPITAINE.

Je voudrais dire encore quelque chose à Alice...

ALICE, *inquiète.*

Je t'en prie.

LE CAPITAINE, *toujours avec le même calme.*

Conformément au désir que tu as depuis longtemps exprimé de mettre fin à cette vie misérable, conséquence d'une union malheureuse, par suite de l'indifférence avec laquelle tu traites ton mari et tes enfants, et par suite de la négligence avec laquelle tu as tenu ton ménage, je viens, dans mon voyage en ville, de déposer devant le tribunal une demande en divorce.

ALICE.

Vraiment ? Et la raison ?

LE CAPITAINE, *toujours aussi calme.*

En dehors des raisons sus-mentionnées, j'en ai de personnelles. Comme il est établi que je pense vivre encore vingt ans, j'ai songé à changer cette union malheureuse pour une autre qui me convienne mieux, je veux dire, j'ai songé à unir mon sort à celui d'une femme qui, sans parler du dévouement à son mari, puisse apporter dans le ménage de la jeunesse et, permets-moi de le dire, quelque beauté.

ALICE, *ôtant sa bague et la jetant au capitaine.*

Tiens !

LE CAPITAINE *attrape la bague et la met dans son gousset.*

Elle jette son alliance ! Le témoin veut-il avoir la bonté d'en prendre note ?

ALICE *se lève, hors d'elle.*

Alors, tu as l'intention de me chasser et d'installer une autre femme chez moi ?

LE CAPITAINE.

Tiens !

ALICE.

Eh bien ! alors, nous allons parler clair... Kurt, mon cousin, cet homme s'est rendu coupable d'une tentative de meurtre sur sa femme.

KURT.

Une tentative de meurtre ?

ALICE.

Oui, il m'a jetée dans la mer.

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas eu de témoin.

ALICE.

Il ment. Judith l'a vu.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela ferait ?

ALICE.

Elle peut en témoigner.

LE CAPITAINE.

Non, elle ne peut pas, car elle déclare qu'elle n'a rien vu.

ALICE.

Tu lui as appris à mentir.

LE CAPITAINE.

Je n'en ai pas eu besoin, car elle avait déjà reçu tes leçons à ce sujet.

ALICE.

Tu as vu Judith ?

LE CAPITAINE.

Parfaitement !

ALICE.

Ô Dieu, Dieu !

LE CAPITAINE.

La forteresse s'est rendue. On accorde libre sortie à l'ennemi, avec un délai de dix minutes. (*Il pose sa montre sur la table.*) Dix minutes, montre sur table. (*Il se tient debout, la main sur le cœur.*)

ALICE, *allant vivement au capitaine, le prend par le bras.*

Qu'y a-t-il ?

LE CAPITAINE.

Je ne sais pas...

ALICE.

Veux-tu quelque chose ? Veux-tu boire ?

LE CAPITAINE.

Du whisky ? Non, je ne veux pas mourir. Toi... (*Il se redresse.*) Ne me touche pas. Dix minutes, sinon la garnison est massacrée. (*Il tire son sabre.*) Dix minutes. (*Il sort par le fond.*)

KURT.

Qu'est-ce que cet homme-là !

ALICE.

C'est un démon, ce n'est pas un homme !

KURT.

Que veut-il faire de mon fils ?

ALICE.

Il veut l'avoir en otage, pour te dominer, il veut t'isoler des notabilités de l'île... Sais-tu que la population de cette île l'appelle « Le petit enfer » ?

KURT.

Non, je ne le savais pas... Alice tu es la première femme qui ait éveillé ma compassion ; toutes les autres me semblaient avoir mérité leur sort.

ALICE.

Ne m'abandonne pas maintenant, ne me quitte pas, sinon il me frappera... Il m'a frappée pendant vingt-cinq ans... et devant les enfants... il m'a jetée dans la mer.

KURT.

Maintenant que je sais cela, je me dresse absolument contre lui. Je suis venu ici sans animosité, sans souvenir des humiliations qu'il m'a infligées, de ses calomnies. Je lui ai même pardonné quand tu m'as raconté que c'est lui qui m'a séparé de mes enfants... car il était malade, mourant... Mais maintenant qu'il veut me prendre mon fils, il faut qu'il meure... ou ce sera moi.

ALICE.

Bon. La forteresse ne se rend pas. Mais nous la faisons sauter avec lui, quand nous devrions y passer aussi. Je me charge de trouver la poudre.

KURT.

Je n'étais pas en colère quand je suis arrivé ici, et j'ai songé à fuir quand j'ai senti à quel point votre haine me con-

taminait, mais maintenant je sens un besoin irrésistible de haïr cet homme, comme j'ai haï le mal. Que faire ?

ALICE.

Il m'a appris la tactique. Battre le rappel contre l'ennemi et chercher des alliés.

KURT.

Qu'il ait réussi à découvrir ma femme ! Pourquoi ces deux êtres ne se sont-ils pas rencontrés il y a beau temps ! Ça aurait été une bataille à faire trembler le monde.

ALICE.

Mais maintenant ces deux belles âmes se sont retrouvées... et il faut les séparer. Je soupçonne où sont ses points vulnérables, car il y a longtemps que je le surveille...

KURT.

Quel est son meilleur ami ici, dans l'île ?

ALICE.

Le directeur du matériel.

KURT.

Est-ce un honnête homme ?

ALICE.

Oui. Et il sait ce que je... je le sais aussi... Il sait ce qui s'est passé entre le capitaine et l'adjudant d'artillerie.

KURT.

Ce qui s'est passé entre eux... que veux-tu dire ?

ALICE.

Des détournements.

KURT.

C'est épouvantable ! Non, je ne veux pas m'occuper de cela... je ne veux pas m'en mêler.

ALICE.

Hahaha ! mon pauvre ami, tu es incapable d'abattre un ennemi.

KURT.

J'en ai été capable autrefois... aujourd'hui, je ne peux plus.

ALICE.

Et pourquoi ?

KURT.

Parce que j'ai découvert... que la justice finit par triompher.

ALICE.

Compte là-dessus ! En attendant il t'a pris ton fils. Regarde mes cheveux gris... oui, tâte comme ils sont encore épais... Il a l'intention de se remarier, et je serai libre d'en faire autant ! – Je suis libre ! Et dans dix minutes il sera aux arrêts, là-dessous, là-dessous. (*Elle frappe le sol du pied.*) Là-dessous, et je danserai au-dessus de sa tête, je danserai « l'entrée des Boyards »... (*Elle fait quelques pas de danse les poings sur les hanches.*) ... Hahaha ! Et je jouerai du piano pour qu'il l'entende ! (*Elle frappe violemment sur le clavier.*)

Oh ! la tour ouvrira ses portes, et le poste, sabre au clair, ne me gardera plus, mais ce sera lui, mélitamtamta melitalialei... lui, lui, c'est lui qu'elle gardera !

KURT *l'a considérée d'un regard ivre.*

Alice, tu es donc un démon, toi aussi ?

ALICE *saute sur une chaise et décroche les couronnes de laurier.*

En m'en allant, je les emporterai avec moi... les lauriers du triomphe ! Et des rubans qui flotteront au vent ! Un peu de poussière, mais toujours verts ! Comme ma jeunesse ! Je ne suis pas vieille, Kurt.

KURT, *les yeux étincelants.*

Tu es un démon !

ALICE.

Du « petit enfer » ! Écoute, je vais faire toilette... (*Elle dénoue ses cheveux.*) Je m'habille en deux minutes... je vais trouver, en deux minutes, le directeur du matériel et puis... saute la forteresse !

KURT, *même jeu.*

Tu es un démon !

ALICE.

C'est ce que tu disais toujours quand nous étions enfants. Te rappelles-tu, quand nous étions enfants et que nous nous sommes fiancés ! Hahaha ! Naturellement, tu étais timide...

KURT, *avec gravité.*

Alice !

ALICE.

Oui, tu l'étais. Et cela te seyait ! Vois-tu, il y a des femmes hardies qui aiment les hommes timides... et il doit y avoir des hommes timides qui aiment les femmes hardies. Tu m'as bien un peu aimée dans ce temps-là, n'est-ce pas ?

KURT.

Je ne sais plus où je suis.

ALICE.

Chez une comédienne, qui a des manières libres, mais qui est d'ailleurs une femme très distinguée. Oui, oui... mais maintenant je suis libre, libre, libre... Tourne-toi, que je change de corsage... (*Elle déboutonne son corsage. Kurt se jette sur elle, la prend dans ses bras et l'enlève de terre, puis lui mord le cou à la faire crier. Ensuite il la jette sur le divan et sort rapidement par la gauche.*)

IV

Même décor, le soir. Par la fenêtre on voit toujours, au fond, la sentinelle sur la batterie. Les couronnes de laurier sont accrochées à un fauteuil. La suspension est allumée.

Le capitaine, pâle et les yeux creux, avec quelques cheveux gris, dans une tenue d'uniforme usagée, en bottes, est assis devant son bureau et fait une patience. Il a son lorgnon. (La musique de l'entr'acte continue, une fois le rideau levé, jusqu'à l'entrée d'un second personnage.) Le capitaine, tout en maniant ses cartes, tressaille de temps à autre, lève anxieusement les yeux et prête l'oreille. La patience ne semble pas réussir, il donne des signes d'énervement et brouille les cartes. Puis il va à la fenêtre de gauche, l'ouvre, et jette le jeu de cartes par la fenêtre. Celle-ci reste ouverte, mais bat de temps à autre. – Il va à l'armoire, est effrayé par le bruit que fait la fenêtre, si bien qu'il se retourne pour voir ce qui se passe. Il prend deux flacons de whisky, flacons sombres et carrés, les examine soigneusement, et les jette par la fenêtre. Il prend des boîtes de cigares, en ouvre une qu'il sent, et les jette par la fenêtre. – Ensuite, il ôte son lorgnon, l'essuie et essaye comment il voit avec, puis il le jette par la fenêtre. Il trébuche entre les meubles comme s'il y voyait mal et pose sur le chiffonnier un candélabre à six bougies. Il remarque soudain les couronnes de laurier, les prend et se dirige vers la fenêtre, mais revient. Il saisit la housse du piano et y enveloppe soigneusement les couronnes ; il prend des épingles sur le bureau et ferme avec elles le paquet, qu'il pose sur un siège.

Il va au piano, frappe les touches avec le poing, puis il le ferme et jette la clef par la fenêtre. Ensuite il allume les lampes du

piano, va à l'étagère, y prend le portrait de sa femme et le déchire en morceaux qu'il jette par terre. La fenêtre bat de nouveau et il est encore une fois effrayé. Après s'être rassuré, il prend les portraits de son fils et de sa fille, les baise vivement et les met dans une poche sur sa poitrine. Quant aux autres portraits, il les fait tomber à terre et du pied les met en tas.

Alors il s'assied, las, à son bureau, et se tient le cœur. Il allume la lampe du bureau et soupire, puis regarde fixement devant lui, comme s'il voyait des visages désagréables à regarder. Il se lève et va au chiffonnier, ouvre la tablette et prend un paquet de lettres attachées par un ruban de soie bleue ; il les jette dans le poêle, et ferme le chiffonnier.

À ce moment le télégraphe frappe une seule fois puis s'arrête. Le capitaine tressaute, dans une angoisse mortelle, et reste debout, écoutant, la main sur son cœur. Mais comme il n'entend plus rien au télégraphe, il prête l'oreille vers la porte de gauche. Il y va, l'ouvre et fait un pas dans la pièce voisine, puis rentre tenant sur le bras un chat dont il caresse le dos. – Enfin il sort par la droite. – C'est à ce moment que cesse la musique.

Alice entre par le fond, en toilette de ville, les cheveux noirs, avec un chapeau et des gants ; toilette élégante. Elle regarde avec étonnement les nombreuses lumières.

Kurt entre par la gauche, nerveux.

ALICE.

On se croirait la veille de Noël.

KURT.

Eh bien !

ALICE lui tend sa main à baiser.

Remercie-moi. (*Il lui baise la main sans empressement.*) Six témoins, dont quatre fermes comme des rocs. La déclaration est faite, et la réponse arrivera ici par le télégraphe... ici, en pleine forteresse.

KURT.

Ah !

ALICE.

Dis moi « merci » et non pas « ah ! »

KURT.

Pourquoi a-t-il allumé tant de lumières ?

ALICE.

Parce qu'il a peur dans l'obscurité, naturellement. Regarde cet appareil télégraphique, est-ce qu'il ne ressemble pas à un moulin à café : je mouds, je mouds, et les grains craquent... on dirait des dents qu'on arrache.

KURT.

Qu'a-t-il fait ici, dans cette pièce ?

ALICE.

Il semble qu'il veuille s'en aller. C'est en bas, là-dessous, que tu t'en iras.

KURT.

Alice, ne parle pas ainsi. Je trouve que c'est troublant : il a été mon ami dans notre jeunesse et il m'a mainte fois té-

moigné de la bienveillance dans mes moments difficiles.
C'est malheureux pour lui...

ALICE.

Et pas pour moi, qui ne suis pas coupable, moi qui ai dû
sacrifier ma carrière pour ce monstre ?

KURT.

Comment était-elle ta carrière ? Était-elle si brillante ?

ALICE, *furieuse.*

Que dis-tu ? Sais-tu qui je suis, qui j'étais ?

KURT.

Allons, allons !

ALICE.

Est-ce que toi aussi tu vas commencer, déjà ?

KURT.

Déjà ? (*Alice lui saute au cou et l'embrasse. Il la prend dans
ses bras et la mord à la faire crier.*)

ALICE.

Tu me mords.

KURT, *hors de lui.*

Oui, je veux te mordre la gorge et sucer ton sang,
comme un lynx. Tu as réveillé en moi l'animal sauvage que,
pendant des années, j'ai essayé de tuer à force de renonce-
ments et de tortures. Quand je suis venu ici, je croyais être
un peu meilleur que vous, mais maintenant je suis le plus mi-

sérable. Depuis que je t'ai vue dans toute ton effrayante nudité, depuis que ma passion m'a aveuglé, je sens toute la puissance du mal : le haïssable devient beau, le bon devient haïssable et faible... Viens, je vais t'étouffer dans un baiser. (*Il l'étreint dans ses bras.*)

ALICE, *lui montrant sa main gauche.*

Vois-tu la trace de la chaîne que tu as brisée ? J'étais serve, me voilà libre.

KURT.

Mais je t'enchaînerai.

ALICE.

Toi ?

KURT.

Moi.

ALICE.

J'ai cru un moment que tu étais...

KURT.

Pieux ?

ALICE.

Oui, tu parlais de la chute...

KURT.

En ai-je réellement parlé ?

ALICE.

Et je croyais que tu étais venu pour prêcher...

KURT.

Tu te figurais cela ? En une heure nous pouvons être en ville... là tu verras qui je suis.

ALICE.

Alors, allons ce soir au théâtre pour nous montrer. C'est lui qui aura la honte de ma fuite. Comprends-tu ?

KURT.

Je commence à comprendre. La prison ne suffit pas...

ALICE.

Non, ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il ait aussi la honte.

KURT.

Quel monde merveilleux. C'est toi qui commets l'acte honteux, et c'est sur lui que rejailit la honte !

ALICE.

Puisque le monde est si absurde.

KURT.

Il semble que ces murs de prison se soient imprégnés de tous les vices des criminels et on n'a qu'à respirer ici pour les contracter à son tour. Tu as songé au théâtre, et à un souper, je présume. Je songeais, moi, à mon fils.

ALICE, *le frappant sur la bouche avec son gant.*

Rustre. (*Kurt lève la main pour lui donner un soufflet. Elle se dérobe.*) Tout beau !

KURT.

Pardonne-moi.

ALICE.

À genoux ! (*Il se jette à genoux.*) À plat ventre. (*Il se prosterne, le front à terre.*) Baise-moi le pied. (*Il lui baise le pied.*) Et ne recommence plus jamais. Debout.

KURT, *se relevant.*

Où suis-je tombé ! Où suis-je ?

ALICE.

Tu le sais.

KURT, *jetant les yeux autour de lui avec épouvante.*

Je croirais presque...

LE CAPITAINE *entre par la droite, misérable, s'appuyant sur une canne.*

Puis-je te parler, Kurt, à toi seul ?

ALICE.

S'agit-il de sortie avec les honneurs de la guerre ?

LE CAPITAINE, *s'asseyant près de la table à ouvrage.*

Veux-tu avoir la bonté, Kurt, de t'asseoir un moment près de moi ? Et veux-tu, Alice, pour un moment... nous laisser en repos ?

ALICE.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Nouveaux signaux ! (*À Kurt.*) Assieds-toi, je t'en prie. (*Il s'assoit à contre-cœur.*) Et écoute les paroles de la Vieillesse et de la Sagesse... Si le télégramme arrivait... préviens-moi. (*Elle sort par la gauche.*)

LE CAPITAINE, *digne, après un silence.*

Peux-tu comprendre une destinée comme la mienne, comme la nôtre ?

KURT.

Non, pas plus que je ne peux comprendre la mienne.

LE CAPITAINE.

Quel peut donc être le sens de ce ramassis d'êtres ?

KURT.

Dans mes meilleurs moments, j'ai cru que précisément le sens en était que nous ne pouvons pas en découvrir la signification et que nous devons pourtant nous courber...

LE CAPITAINE.

Nous courber ! Sans un solide point d'appui en dehors de moi, je ne peux pas me courber.

KURT.

Très juste, mais toi, comme mathématicien, tu dois pourtant être capable de trouver le point inconnu, quand on t'en donne plusieurs connus...

LE CAPITAINE.

Je l'ai cherché et... je ne l'ai pas trouvé.

KURT.

C'est que ton calcul était faux ; recommence.

LE CAPITAINE.

Je recommencerai. Mais dis-moi : d'où te vient ta résignation ?

KURT.

Je n'en ai pas du tout. Ne me surestime pas.

LE CAPITAINE.

Comme tu l'as peut-être remarqué, voici comment j'ai compris l'art de la vie : éliminer... autrement dit : effacer et continuer. Je me suis, de bonne heure, fait un sac où je mettais les humiliations. Et quand il était plein, je le jetais à la mer. Je ne crois pas que personne ait subi autant d'humiliations que moi. Mais quand je les avais rayées et que j'allais de l'avant, elles n'existaient plus.

KURT.

J'ai remarqué comment tu as remanié ta vie et ton entourage.

LE CAPITAINE.

Sans cela comment aurais-je pu vivre ? Comment aurais-je pu y tenir ? (*Il se met la main sur le cœur.*)

KURT.

Comment te sens-tu ?

LE CAPITAINE.

Mal. (*Un silence.*) Mais un moment vient où la faculté de « remanier », comme tu dis, cesse. Et alors la vérité est là, dans toute sa nudité. C'est épouvantable. (*Il a parlé sur le ton larmoyant d'un vieillard, avec la mâchoire inférieure pendante.*) Vois-tu, mon cher ami, (*Se dominant, il reprend, de sa voix ordinaire.*) quand je suis allé en ville récemment et que j'ai parlé au médecin, (*Reprenant le ton larmoyant.*) il m'a dit que j'étais un homme fini... (*De sa voix ordinaire.*) et que je ne pouvais plus vivre longtemps.

KURT.

Il t'a dit cela ?

LE CAPITAINE, *des larmes dans la voix.*

Oui, voilà ce qu'il m'a dit.

KURT.

Ce n'était donc pas vrai ?

LE CAPITAINE.

Quoi ? Ah, oui... non, ce n'était pas vrai. (*Un silence.*)

KURT.

Est-ce que le reste non plus n'était pas vrai ?

LE CAPITAINE.

Qu'a dit mon frère ?

KURT.

Que mon fils est envoyé ici d'office, comme volontaire ?

LE CAPITAINE.

Je n'ai jamais entendu parler de ça.

KURT.

Vois-tu, ta faculté de supprimer tes propres atrocités est prodigieuse.

LE CAPITAINE.

Je ne comprends pas ce que dit mon frère.

KURT.

Alors, c'en est fait de toi.

LE CAPITAINE.

Oui, il ne me reste plus beaucoup à vivre.

KURT.

Écoute : peut-être ne t'es-tu pas non plus occupé de ton divorce ?

LE CAPITAINE.

Mon divorce ? Non, il n'en a pas été question.

KURT, *se levant.*

Veux-tu reconnaître que tu as menti ?

LE CAPITAINE.

Mon frère emploie de bien grands mots. Nous avons tous besoin d'indulgence.

KURT.

Tu le reconnais ?

LE CAPITAINE, *nettement, d'une voix claire.*

Oui, je le reconnais. Pardonne-moi, Kurt, pardonne-moi tout.

KURT.

Voilà une parole d'homme. Mais je n'ai rien à te pardonner. Et je ne suis pas l'homme que tu crois. Je ne le suis plus. Et surtout je ne suis pas celui qui serait digne de recevoir ta confession.

LE CAPITAINE.

La vie a été si extraordinaire ! si hostile, si mauvaise, depuis mon enfance... et les hommes ont été si méchants que, moi aussi, je le suis devenu. (*Kurt va et vient avec agitation, regarde l'appareil télégraphique.*) Qu'est-ce que tu regardes ?

KURT.

Peut-on couper un télégramme ?

LE CAPITAINE.

Non, pas facilement.

KURT, *avec une agitation croissante.*

Qui est l'adjudant Ostberg ?

LE CAPITAINE.

C'est un honnête homme, un peu commerçant, cela s'entend.

KURT.

Et quel homme est le directeur des douanes ?

LE CAPITAINE.

C'est, à vrai dire, mon ennemi, mais je n'ai rien à lui reprocher.

KURT, *regardant par la fenêtre à travers laquelle on voit se mouvoir une lanterne.*

Que font-ils, là dehors, sur la batterie, avec une lanterne ?

LE CAPITAINE.

Est-ce qu'il y a une lanterne ?

KURT.

Oui, et des gens qui s'agitent.

LE CAPITAINE.

C'est sans doute un « coup de main », comme nous appelons ça.

KURT.

C'est-à-dire ?

LE CAPITAINE.

Un agent, avec quelques hommes : c'est probablement un pauvre diable qu'on va conduire en prison.

KURT.

Oh ! (*Un silence.*)

LE CAPITAINE.

Maintenant que tu connais Alice, que penses-tu d'elle ?

KURT.

Je ne saurais dire... je ne me connais pas en hommes. Elle est pour moi aussi inexplicable que toi et que moi-même. Je commence en effet à arriver à l'âge où la sagesse reconnaît : « Je ne sais rien, je ne comprends rien ». Mais quand je vois commettre un acte, je désire en connaître le mobile... Pourquoi l'as-tu jetée à la mer ?

LE CAPITAINE.

Je ne sais pas. Il m'a semblé tout naturel, tandis qu'elle se tenait sur le pont, qu'elle dût aller au fond.

KURT.

Et tu ne t'en es jamais repenti ?

LE CAPITAINE.

Jamais.

KURT.

C'est étrange.

LE CAPITAINE.

Oui, évidemment, c'est surprenant, si surprenant que je ne puis croire que ce soit moi qui aie commis une action si basse.

KURT.

Et tu n'as pas pensé qu'elle se vengerait ?

LE CAPITAINE.

Elle l'a fait, copieusement. Et je trouve cela tout naturel.

KURT.

Comment as-tu pu en arriver si vite à une résignation aussi cynique ?

LE CAPITAINE.

Depuis que j'ai regardé la mort en face, la vie s'est montrée à moi sous un autre angle... Écoute, si tu devais te prononcer entre Alice et moi, à qui donnerais-tu raison ?

KURT.

Ni à l'un ni à l'autre, mais à tous deux j'accorderais une pitié infinie, un peu plus à toi peut-être.

LE CAPITAINE.

Donne-moi ta main, Kurt.

KURT lui tend une main et pose l'autre sur son épaule.

Vieil ami !

ALICE, *entrant de gauche, une ombrelle à la main.*

Non, quelle touchante intimité ! Oh, l'amitié ! Le télégramme n'est pas encore arrivé ?

KURT, *froidement.*

Non.

ALICE.

Ce retard me rend impatiente et quand je suis impatiente, je précipite les événements. Regarde, Kurt, je lui donne maintenant le dernier coup... et il tombe. D'abord je charge, – je connais la méthode du fusil, la fameuse méthode, aux cinq mille exemplaires invendus – et je vise : feu. (*Elle vise avec son ombrelle.*) Comment va ta nouvelle femme ? cette jeune et belle inconnue ? Tu n'en sais rien. Mais je sais, moi, comment va mon amant. (*Elle prend Kurt par le cou et lui donne un baiser : il la repousse.*) Il va bien, mais il est encore timide. Malheureux, toi que je n'ai jamais aimé, toi qui étais trop orgueilleux pour être jaloux, tu n'as pas vu comme je t'ai trompé, à ton nez. (*Le capitaine tire son sabre et se jette sur elle pour la frapper, mais il n'atteint que les meubles.*) Au secours, au secours ! (*Kurt reste immobile.*)

LE CAPITAINE *s'effondre, son sabre à la main.*

Judith, venge-moi.

ALICE.

Hurrah ! Il meurt. (*Kurt se retire au fond de la scène.*)

LE CAPITAINE, *se relevant.*

Pas encore ! (*Il remet son sabre au fourreau et va s'asseoir dans le fauteuil près de la table à ouvrage.*) Judith ! Judith !

ALICE, *allant à Kurt.*

Maintenant je pars... avec toi.

KURT *la repousse si violemment qu'elle tombe à genoux.*

Va-t'en à l'abîme d'où tu es sortie. Adieu, pour toujours.
(*Il s'éloigne.*)

LE CAPITAINE.

Ne m'abandonne pas, Kurt : elle me tuera.

ALICE.

Kurt, ne me quitte pas, ne nous quitte pas !

KURT.

Adieu ! (*Il sort*)

ALICE, *se retournant contre Kurt.*

Le misérable ! Et voilà ton ami !

LE CAPITAINE, *avec douceur.*

Pardonne-moi, Alice, et viens ici, viens vite.

ALICE, *au capitaine.*

Le plus grand misérable et le plus bel hypocrite que j'aie jamais rencontré de ma vie. Tu sais, tu es tout de même un homme.

LE CAPITAINE.

Alice, écoute-moi. Je n'ai plus longtemps à vivre.

ALICE.

Vraiment !

LE CAPITAINE.

Le médecin l'a dit.

ALICE.

Alors, le reste non plus n'était pas vrai ?

LE CAPITAINE.

Non.

ALICE, *hors d'elle.*

Oh ! qu'ai-je fait !

LE CAPITAINE.

Tout peut se réparer.

ALICE.

Non, c'est irréparable.

LE CAPITAINE.

Rien n'est irréparable, pourvu que l'on efface et que l'on reprenne sa route.

ALICE.

Mais le télégramme, le télégramme !

LE CAPITAINE.

Quel télégramme ?

ALICE, à genoux, près du capitaine.

Sommes-nous des réprouvés ? Était-ce donc notre destinée ? Je me suis... je nous ai fait sauter tous deux. Pourquoi m'as-tu considérée comme une folle ? Et pourquoi faut-il que cet homme soit venu et m'ait tentée... Nous sommes perdus ! Tout aurait été réparé, tout aurait été pardonné, grâce à ta grandeur d'âme.

LE CAPITAINE.

Qu'y a-t-il qui ne puisse être pardonné ? Qu'est-ce que je ne t'ai pas pardonné ?

ALICE.

Tu as raison... mais cette seule chose ne peut être réparée.

LE CAPITAINE.

Il m'est impossible de deviner, bien que je connaisse ta fertilité en fait de méchancetés...

ALICE.

Oh, si je pouvais me tirer de là ! Oh, si je m'en tirais, je te soignerais... Edgar, je t'aimerais.

LE CAPITAINE.

Écoute... Où en suis-je ?

ALICE.

Crois-moi, personne ne peut nous aider... non, pas un être humain ne le peut.

LE CAPITAINE.

Alors, qui donc le pourrait ?

ALICE, *regardant le capitaine dans les yeux.*

Je ne sais pas ! Songe un peu... que deviendront les enfants avec un nom déshonoré ?

LE CAPITAINE.

Tu as déshonoré notre nom ?

ALICE.

Pas moi, pas moi... Ils seront obligés de quitter leur école. Et quand ils entreront dans la vie, ils seront isolés comme nous, et aussi méchants que nous. Et puis, tu n'as pas vu Judith, à ce que je comprends maintenant !

LE CAPITAINE.

Non. Mais efface donc ! (*Le télégraphe se fait entendre. Alice bondit sur ses pieds.*)

ALICE, *criant.*

Le malheur est sur nous. (*Au capitaine.*) N'écoute pas.

LE CAPITAINE, *avec calme.*

Je n'écouterai pas, chère enfant, calme-toi.

ALICE, *se tient debout près de l'appareil et se lève sur la pointe des pieds pour voir par la fenêtre.*

N'écoute pas ! N'écoute pas !

LE CAPITAINE, *se bouchant les oreilles.*

Je me bouche les oreilles, Lisa, mon enfant.

ALICE, *à genoux, les mains au ciel.*

Dieu, viens à notre secours ! Voici la patrouille qui vient ! (*Pleurant.*) Dieu du ciel ! (*On la voit remuer les lèvres pour une prière muette. Le télégraphe fait encore entendre son tic tac et une longue bande de papier se déroule : puis tout se tait. Elle se relève, arrache la bande de papier et lit tout bas. Puis elle lève les yeux au ciel, va au capitaine et lui met un baiser sur le front.*) Le malheur est évité ! Ce n'est rien ! (*Elle s'assied et pleure violemment, la figure dans son mouchoir.*)

LE CAPITAINE.

Quels secrets as-tu donc ?

ALICE.

Ne me le demande pas. C'est passé maintenant.

LE CAPITAINE.

Comme tu voudras, mon enfant.

ALICE.

Tu n'aurais pas parlé ainsi il y a trois jours : comment cela se fait-il ?

LE CAPITAINE.

C'est vrai, mon amie. Quand je suis tombé, la première fois, je n'étais qu'une masse inerte au delà de la tombe. Ce que j'ai vu, je l'ai oublié, mais l'impression m'en est restée.

ALICE.

Qu'était-ce donc ?

LE CAPITAINE.

L'espérance... en quelque chose de mieux.

ALICE.

Quelque chose de mieux ?

LE CAPITAINE.

Oui. Que ceci fût la véritable vie, je ne l'ai, en somme, jamais cru... ceci, c'est la mort. Ou quelque chose de pire...

ALICE.

Et nous...

LE CAPITAINE.

Nous avons vraisemblablement pour tâche de nous torturer mutuellement... C'est ce qu'il semble.

ALICE.

Nous sommes-nous suffisamment torturés ?

LE CAPITAINE.

Oui, je le crois... nous avons fait assez de ravages. (*Il regarde autour de lui.*) Veux-tu que nous mettions de l'ordre ? Et que nous nettoyions ?

ALICE, *se relevant.*

Oui, si c'est possible.

LE CAPITAINE, *examinant la pièce.*

Ce ne sera pas l'affaire d'un jour... cela ne se pourrait pas.

ALICE.

Alors de deux... de beaucoup de jours.

LE CAPITAINE.

Espérons ! (*Un silence. Il se rassied.*) Ainsi tu ne t'es pas libérée encore cette fois. Mais tu ne m'as pas eu non plus. (*Alice paraît déconcertée.*) Oui, je savais que tu voulais me faire mettre en prison... Mais je passe l'éponge. Tu as déjà fait pire que cela. (*Alice reste sidérée.*) Et je suis innocent du détournement.

ALICE.

Et maintenant ton intention est que je devienne ta garde-malade ?

LE CAPITAINE.

Si tu veux ?

ALICE.

Que pourrais-je faire d'autre ?

LE CAPITAINE.

Je ne sais pas.

ALICE *s'assied, abattue, désespérée.*

Ce sont toujours les éternelles tortures. Il n'y a donc pas de fin ?

LE CAPITAINE.

Si, pourvu que nous nous prenions en patience. Peut-être est-ce quand vient la mort que commence la vie.

ALICE.

Si cela pouvait être ! (*Un silence.*)

LE CAPITAINE.

Tu crois que Kurt est un hypocrite ?

ALICE.

Certes oui, je le crois.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! moi, pas. Mais tous ceux qui nous approchent deviennent méchants et suivent leur chemin... Kurt était faible, et le mal est fort. (*Un silence.*) Regarde comme la vie est devenue banale. Autrefois on frappait, maintenant on ne fait que menacer... Je suis sûr que dans trois mois, nous célébrerons nos noces d'argent... avec Kurt pour témoin... Et le docteur et Gerda eux aussi y assisteront... Le directeur des douanes fera un discours et l'adjutant donnera le signal des hurrahs. Si je connais bien le colonel, il s'invitera lui-même. Oui, tu ris, mais souviens-toi des noces d'argent d'Adolphe... celui qui est dans les chasseurs. La mariée était obligée de porter sa bague à la main droite, parce que le mari, dans une tendre circonstance, lui avait tranché l'annulaire gauche avec un sabre. (*Alice tient son mouchoir devant sa bouche pour étouffer son rire.*) Tu pleures ? Non, je crois plutôt que tu ris. – Oui, mon enfant, tantôt nous rions, tantôt nous pleurons. Quand avons-nous raison ? Je lisais dernièrement dans un journal qu'un homme avait divorcé sept fois, par conséquent

s'était marié sept fois – finalement, à quatre-vingt-dix ans, il se sauva et se remaria... avec sa première femme. Voilà ce que c'est que l'amour ! La vie est-elle sérieuse, ou bien n'est-elle qu'une farce, je n'en sais trop rien. Si c'est une plaisanterie, elle peut être des plus pénibles, et le sérieux est, au fond, ce qu'il y a de plus agréable et de plus tranquille... Mais quand finalement on se conduit avec sérieux, alors arrive quelqu'un qui vous joue des tours... par exemple Kurt... Veux-tu célébrer nos noces d'argent ! (*Alice ne bronche pas.*) Allons, dis oui. On rira de nous. Mais qu'importe ! Nous rirons avec eux. Ou bien nous garderons notre sérieux, comme cela se trouvera.

ALICE.

Oui, soit.

LE CAPITAINE, *avec sérieux.*

Ainsi donc, nous célébrerons nos noces d'argent ! (*Il se lève.*) Passer l'éponge et continuer... Allons, continuons !

RIDEAU

Avant-hier je vous ai envoyé un manuscrit sans titre. Il devait s'intituler « Le Vampire », mais maintenant il doit s'ajouter comme partie intégrante à la « Danse de Mort ». Ou bien pensez-vous que tout l'ouvrage devrait s'appeler « Le Vampire » ?

STRINDBERG à l'un de ses traducteurs.

4 Janvier 1901.

DEUXIÈME PARTIE

Décor : Un salon ovale, blanc et or. Au mur du fond une porte vitrée, qui est ouverte, si bien que l'on voit une terrasse, avec une balustrade de pierre et des pots de faïence bleus et blancs, garnis de pétunias et de pélargoniums rouges. Cette terrasse est une promenade publique. On voit au fond la batterie fixe de côte, avec un poste d'artilleurs ; dans le lointain la pleine mer.

Dans le salon, à gauche, un canapé doré avec une table et des sièges. À droite, un piano à queue, une table à écrire et une cheminée. Au premier plan, un fauteuil à bascule américain. Près du bureau une lampe à pied en cuivre à laquelle est fixée une tablette. Aux murs des tableaux anciens.

I

Allan, assis à la table à écrire, fait des calculs. Judith entre par la porte du fond. Toilette d'été, jupe courte, natte sur le dos, son chapeau dans une main, une raquette de tennis dans l'autre. Elle s'arrête sur le seuil. Allan se lève, grave et respectueux.

JUDITH, *avec sérieux, mais amicalement.*

Pourquoi ne viens-tu pas au tennis ?

ALLAN, *timide, luttant contre son émotion.*

J'ai tant à faire...

JUDITH.

Tu n'as pas vu que j'ai appuyé ma bicyclette contre le chêne et non un peu plus loin ?

ALLAN.

Si, je l'ai vu.

JUDITH.

Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ?

ALLAN.

Que tu veux que je vienne jouer au tennis... mais... j'ai des problèmes à faire, et ton père... est un maître très sévère...

JUDITH.

Tu l'aimes ?

ALLAN.

Oui, je l'aime : il s'intéresse tant à tous ses élèves.

JUDITH.

Il s'intéresse à tout le monde et à tout. Veux-tu venir ?

ALLAN.

Tu sais bien que je voudrais, mais je ne peux pas.

JUDITH.

Je demanderai la permission à papa.

ALLAN.

Ne fais pas cela. Ça ferait des histoires.

JUDITH.

Est-ce que tu crois que je ne sais pas m'y prendre, avec lui ? Il veut ce que je veux.

ALLAN.

Oui, parce que tu es dure... parfaitement.

JUDITH.

Tu devrais l'être aussi.

ALLAN.

Je ne suis pas de la race des loups.

JUDITH.

Alors tu es l'agneau ?

ALLAN.

J'aime mieux cela.

JUDITH.

Dis, pourquoi ne veux-tu pas venir au tennis ?

ALLAN.

Tu le sais bien.

JUDITH.

Dis-le tout de même... le lieutenant ?

ALLAN.

Oui, tu ne tiens pas du tout à moi, mais tu ne t'amuses pas avec le lieutenant quand je ne suis pas là pour que tu puisses voir comme je souffre.

JUDITH.

Je suis si cruelle que ça ? Je ne m'en doutais pas.

ALLAN.

Tu le sais à présent.

JUDITH.

Alors je me corrigerai, car je ne veux pas être cruelle ; je ne veux pas que tu me trouves mauvaise.

ALLAN.

Tu dis cela uniquement pour pouvoir me dominer. Je suis déjà ton esclave, mais cela ne te suffit pas : il faut que l'esclave soit châtié et jeté aux bêtes. Tu tiens déjà l'autre dans tes griffes, que veux-tu de moi ? Laisse-moi suivre mon chemin, et suis le tien.

JUDITH.

Tu me chasses ? (*Allan ne répond pas.*) C'est bien, je m'en vais. Comme parents nous serons bien obligés de nous rencontrer de temps à autre, mais je ne t'importunerai pas. (*Allan se rassied à sa table et se remet à travailler. Au lieu de s'éloigner, elle descend en scène et s'approche peu à peu de la table à écrire d'Allan.*) Sois tranquille, je vais m'en aller illico, je voulais seulement voir comment est installé un directeur de lazaret... (*Elle regarde tout autour d'elle.*) Blanc et or... un piano à queue... de Bechstein !... Diable ! – Nous, nous habitons toujours la tour de la forteresse, depuis que papa est à la retraite... dans la tour où maman est restée vingt-cinq ans... et nous y habitons par faveur !... Vous êtes riches, vous...

ALLAN, *tranquillement.*

Nous ne sommes pas riches.

JUDITH.

Tu dis ça, mais tu es toujours si bien mis... d'ailleurs, n'importe quoi t'habille... Tu entends ce que je te dis ? (*Elle s'approche.*)

ALLAN, *résigné.*

J'entends.

JUDITH.

Comment peux-tu entendre, quand tu es assis là, à faire des calculs, ou je ne sais quoi.

ALLAN.

Je n'entends pas avec mes yeux.

JUDITH.

Ah ! tes yeux !... Les as-tu regardés dans une glace ?

ALLAN.

Suis ton chemin !

JUDITH.

Tu me méprises, toi.

ALLAN.

Je ne pense pas du tout à toi, ma chère.

JUDITH, *s'approchant.*

Archimède est assis et fait un problème, quand le soldat approche et l'abat ! (*Elle bouscule ses papiers avec sa raquette.*)

ALLAN.

Laisse mes papiers tranquilles.

JUDITH.

C'est ce qu'a dit Archimède lui aussi... Maintenant tu te figures naturellement des choses... Tu crois que je ne pourrais pas vivre sans toi...

ALLAN.

Pourquoi ne peux-tu pas me laisser en paix ?...

JUDITH.

Sois sage, et je t'aiderai pour ton examen...

ALLAN.

Toi ?

JUDITH.

Oui, je connais les examinateurs...

ALLAN, *d'un ton sévère.*

Et puis ?

JUDITH.

Tu ne sais donc pas qu'il faut se mettre bien avec ses maîtres ?

ALLAN.

Tu veux dire ton père et le lieutenant ?

JUDITH.

Et le colonel !

ALLAN.

Et tu crois qu'avec ton aide je me tirerais d'affaire ?

JUDITH.

Tu n'es qu'un mauvais traducteur.

ALLAN.

D'un mauvais original...

JUDITH.

Tu n'as pas honte !

ALLAN.

Si, j'ai honte... pour toi... et pour moi. J'ai honte de t'avoir écoutée. Pourquoi ne t'en vas-tu pas ?

JUDITH.

Parce que je sais que tu apprécies ma compagnie. Oui, tu t'arranges toujours pour passer sous ma fenêtre. Tu as toujours des courses à faire en ville par le même bateau que moi ; tu ne peux pas sortir en mer en canot à voile sans que je manœuvre le foc !

ALLAN, *timide*.

Une jeune fille ne dit pas de ces choses-là.

JUDITH.

Est-ce que tu me prends pour une enfant ?

ALLAN.

Tu es parfois une bonne petite fille, parfois une méchante femme. Tu me fais l'effet de m'avoir choisi pour être ton agneau.

JUDITH.

Tu n'es qu'un agneau, et voilà pourquoi je te défendrai.

ALLAN, *se levant.*

Le loup a toujours été un mauvais berger. Tu veux me dévorer, voilà tout le secret. Tu veux mettre tes yeux en gage pour pouvoir racheter ma tête.

JUDITH.

Oh, tu as donc regardé mes yeux ? Je ne t'aurais pas cru tant de hardiesse. (*Allan ramasse ses papiers pour sortir par la droite. Judith se met devant la porte.*)

ALLAN.

Laisse-moi passer, ou bien...

JUDITH.

Ou bien ?

ALLAN.

Si tu étais un garçon, ah ! Mais tu n'es qu'une fille.

JUDITH.

Et alors ?

ALLAN.

Si tu avais le moindre brin de fierté, tu serais partie, puisque tu peux te considérer comme chassée.

JUDITH.

Tu me paieras cela !

ALLAN.

Je m'en rapporte à toi.

JUDITH *remonte au fond, furieuse.*

Tu... me... paieras... cela ! (*Elle sort.*)

KURT, *entrant par la gauche.*

Où vas-tu, Allan ?

ALLAN.

Ah, c'est toi.

KURT.

Qui donc vient de sortir si impétueusement que les buissons en ont tremblé ?

ALLAN.

C'était Judith.

KURT.

Elle est un peu violente, mais c'est une brave fille.

ALLAN.

Quand une jeune fille est méchante et rude, on dit toujours que c'est une brave fille.

KURT.

Il ne faut pas être si sévère, Allan. Est-ce que tu n'es pas content de tes nouveaux parents ?

ALLAN.

J'aime bien l'oncle Edgar...

KURT.

Oui, il a beaucoup de bon. Et tes autres maîtres ? Le lieutenant, par exemple ?

ALLAN.

Il est si inégal ! Par moments il semble avoir de la rancune contre moi.

KURT.

Oh non ! Tu réfléchis trop sur les gens. N'analyse pas tant, mais fais ton devoir, sois correct, et laisse les autres suivre leur chemin.

ALLAN.

C'est ce que je fais, mais on ne me laisse pas en paix. On m'attire... c'est comme les sèches là-bas, sous le pont... elles ne mordent pas, mais elles font un tourbillon qui entraîne.

KURT, *affectueusement*.

Tu es enclin à la mélancolie, il me semble. Et ce que tu ne te plais pas ici avec moi ? Qu'est-ce qui te manque ?

ALLAN.

Je n'ai encore jamais été si heureux, mais il y a ici quelque chose qui m'étouffe.

KURT.

Ici, au bord de la mer ? Tu n'aimes donc pas la mer ?

ALLAN.

Si, le large. Mais sur la côte il y a du varech, des sèches, des méduses, des orties de mer, ou... je ne sais comment ça s'appelle.

KURT.

Il ne faut pas rester enfermé comme tu le fais. Sors, va jouer au tennis.

ALLAN.

Ça ne m'amuse pas.

KURT.

Tu es fâché avec Judith, à ce que je vois.

ALLAN.

Avec Judith ?

KURT.

Tu critiques tellement tout le monde... il ne faut pas, ou alors on est isolé.

ALLAN.

Non, je ne critique pas, mais... il me semble que je suis tout en bas d'une pile de bois, et que je dois attendre que ce soit mon tour d'être mis au feu... et cela me pèse, cela me pèse, tout ce qui est au-dessus de moi...

KURT.

Attends que ce soit ton tour... le tas diminue.

ALLAN.

Oui, mais si lentement, si lentement... Ah ! je reste là et je moisis en attendant.

KURT.

Ce n'est pas agréable d'être jeune... et pourtant on vous envie.

ALLAN.

Vraiment ? Veux-tu changer ?

KURT.

Non, merci.

ALLAN.

Sais-tu ce qu'il y a de pire ? C'est de rester là contraint de se taire quand les vieux disent des bêtises. Je sais que, sur un point, je m'y connais mieux qu'eux, et pourtant il faut que je me taise. Oh, excuse-moi, je ne te compte pas parmi les vieux.

KURT.

Et pourquoi pas ?

ALLAN.

Peut-être parce qu'en somme nous venons seulement de faire connaissance.

KURT.

Et parce qu'alors... tu t'es fait une autre idée de moi.

ALLAN.

Oui.

KURT.

Je soupçonne que, pendant les années où nous avons vécu séparés, tu n'as pas toujours entretenu à mon égard des sentiments très amicaux ?

ALLAN.

Non.

KURT.

Avais-tu jamais vu un portrait de moi ?

ALLAN.

Un seul et qui n'était pas très flatteur.

KURT.

Et vieux...

ALLAN.

Oui.

KURT.

Il y a dix ans mes cheveux sont devenus gris en une nuit... depuis ils ont repris leur couleur tout seuls. Mais parlons d'autre chose... Tiens, voici ta tante, ma cousine. Que penses-tu d'elle ?

ALLAN.

J'aimerais mieux ne pas le dire.

KURT.

Alors, je ne te le demande pas.

ALICE, *entrant en toilette d'été très claire avec une ombrelle.*

Bonjour, Kurt. (*Elle lui fait, d'un clin d'œil, signe de faire sortir Allan*)

KURT, *à Allan.*

Laisse-nous. (*Il sort par la droite. Alice s'assoit à gauche sur le canapé, Kurt près d'elle sur une chaise.*)

ALICE, *embarrassée.*

Il va venir bientôt, en sorte que tu n'as pas à être gêné.

KURT.

Et pourquoi le serais-je ?

ALICE.

Avec ton rigorisme...

KURT.

Contre moi-même, oui.

ALICE.

Sans doute... Je me suis abandonnée une fois, quand j'ai vu en toi le libérateur, mais tu as gardé ta présence d'esprit... aussi avons-nous le droit d'oublier ce qui n'a jamais été.

KURT.

N'y pense donc plus.

ALICE.

Cependant... je ne crois pas que lui ait oublié...

KURT.

Tu veux parler de la nuit où il a eu une syncope et où tu t'es réjouie, trop vite, à l'idée qu'il était mort ?

ALICE.

Oui... Depuis, il s'est remis, mais du jour où il a cessé de boire, il a appris à se taire et maintenant il est terrible. Il a en tête quelque chose que je ne saisis pas.

KURT.

Alice, ton mari est un doux imbécile et il ne me témoigne que de l'amitié.

ALICE.

Méfie-toi de ses témoignages d'amitié... je les connais.

KURT.

Voyons, voyons !

ALICE.

Alors, toi aussi il t'a aveuglé ? Tu ne vois donc pas le danger, tu n'aperçois pas les mailles du filet ?

KURT.

Non.

ALICE.

Alors tu es condamné à mort.

KURT.

Allons donc ?

ALICE.

Figure-toi bien cela ; je suis là, à voir le malheur s'approcher de toi en rampant, comme un chat... je te le montre, mais tu ne peux pas le voir.

KURT.

Allan, avec, son regard droit, ne peut pas non plus le voir. D'ailleurs il ne voit que Judith, et c'est toujours un gage pour nous assurer de bonnes relations.

ALICE.

Connais-tu Judith ?

KURT.

Une enfant coquette, avec une natte sur le dos et des jupes un peu courtes.

ALICE.

C'est tout à fait ça. Mais je l'ai vue ces jours-ci en jupe longue... et c'était une jeune femme... et même pas si jeune que ça, quand elle a les cheveux relevés.

KURT.

Elle est assez développée, je te l'accorde.

ALICE.

Et elle joue avec Allan.

KURT.

Tout va bien, tant qu'il ne s'agit que de jeu.

ALICE.

Soit, tout va bien. Maintenant Edgar va venir, il s'assoira dans le fauteuil à bascule... il aime ce garçon avec passion, au point qu'il serait capable de le voler.

KURT.

Qu'il le prenne donc.

ALICE.

Laisse-le s'asseoir là-bas et restons ici. Et quand il parlera – il est si bavard le matin, – quand il parlera de choses insignifiantes, je te traduirai le sens de ses paroles.

KURT.

Ah ! tu es trop fine, ma chère Alice, trop fine. Que pourrais-je avoir à craindre, tant que je dirige mon lazaret de manière irréprochable et que par ailleurs je me conduis bien ?

ALICE.

Tu crois à la justice, à l'honneur, et à tout cela ?

KURT.

Oui, et c'est l'expérience qui m'a appris à y croire. Jadis j'ai cru le contraire... et cela a failli me coûter cher.

ALICE.

Le voici qui vient...

KURT.

Je ne t'ai encore jamais vue si anxieuse.

ALICE.

Mon courage n'était qu'ignorance du danger.

KURT.

Du danger ?... Tu finiras par me faire peur.

ALICE.

Si seulement je pouvais !... Là. (*Le capitaine entre par le fond, en civil, redingote noire boutonnée, casquette d'uniforme, canne à béquille d'argent. Il salue d'un signe de tête et va s'asseoir dans le fauteuil à bascule.*)

ALICE, à Kurt.

Laisse-le parler le premier.

LE CAPITAINE.

C'est un siège superbe que tu as là, mon cher Kurt, tout à fait superbe.

KURT.

Je t'en fais cadeau, si tu veux l'accepter.

LE CAPITAINE.

Ce n'était pas mon intention...

KURT.

Mais c'est bien la mienne. Que de choses n'ai-je pas reçues de toi !

LE CAPITAINE, *avec faconde.*

Ah, ne dis pas de bêtises... Quand je suis assis ici, j'ai vue sur toute l'île, sur toutes les promenades, je vois tout le monde sur les vérandas, tous les bateaux qui voguent sur la mer et qui entrent ou qui sortent... Tu as vraiment trouvé le meilleur endroit de cette île... qui n'est à tout le moins pas celle des bienheureux. Et pourtant, Alice ! Oui, on l'appelle le « petit enfer », et ici Kurt s'est construit un paradis... Sans Ève, bien entendu, car s'il en venait une, c'en serait fait du paradis. Écoute : sais-tu que ceci a été jadis un rendez-vous de chasse royal ?

KURT.

Je l'ai entendu dire.

LE CAPITAINE.

Tu es logé royalement, toi, mais – j'ai honte de le dire, – c'est à moi que tu le dois.

ALICE, *à Kurt.*

Vois-tu ? Il va te voler.

KURT.

Je te dois beaucoup de reconnaissance.

LE CAPITAINE.

Ah, sottise ! Écoute : as-tu reçu les caisses de vin ?

KURT.

Oui.

LE CAPITAINE.

Et tu es content ?

KURT.

Très content. Tu peux le faire savoir à ton fournisseur de ma part.

LE CAPITAINE.

Il fournit toujours des marchandises de premier ordre.

ALICE, *à Kurt.*

À un prix de faveur, et c'est toi qui payes la différence.

LE CAPITAINE.

Que dis-tu, Alice ?

ALICE.

Moi ? Rien.

LE CAPITAINE.

Oui, quand on a installé ce lazaret, j'ai eu l'idée de tâcher d'en obtenir la direction et dans cette intention j'ai étudié l'organisation des quarantaines.

ALICE, *à Kurt.*

C'est un mensonge.

LE CAPITAINE, *hâbleur.*

Je ne partageais pas les idées arriérées auxquelles sacrifiait le gouvernement sur la désinfection. J'étais du côté des

Neptunistes... nous les appelions ainsi parce qu'ils préfèrent la méthode de désinfection par l'eau.

KURT.

Pardon ! Je me souviens de façon très précise que c'est moi qui à ce moment-là préconisais l'eau et toi le feu.

LE CAPITAINE.

Moi ? Quelle sottise !

ALICE, *très haut.*

Pourtant, je m'en souviens aussi très bien.

LE CAPITAINE.

Toi...

KURT.

Je m'en souviens d'autant mieux que...

LE CAPITAINE, *rompant les chiens.*

C'est possible, mais peu importe. (Élevant la voix.) En attendant nous en sommes arrivés à ce point que l'affaire a pris une nouvelle... (À Kurt, qui veut l'interrompre.) Silence !... tournure... et le lazaret est sur le point de faire un pas gigantesque en avant.

KURT.

À propos, sais-tu qui écrit dans le journal ces articles absurdes ?

LE CAPITAINE, *rougissant.*

Je ne sais pas, mais pourquoi dis-tu qu'ils sont absurdes ?

ALICE, *à Kurt.*

Attention, c'est lui qui les a écrits.

KURT, *à Alice.*

Lui ? (*Au capitaine.*) Inintelligibles, alors ?

LE CAPITAINE.

Tu ne peux pas en juger.

ALICE.

Est-ce que vous avez l'intention de vous quereller ?

KURT.

Oh ! non.

LE CAPITAINE.

Il est difficile ici, dans cette île, de vivre en paix mais nous devons donner le bon exemple.

KURT.

Peux-tu m'expliquer une chose : quand je suis arrivé ici, j'ai été aussitôt dans les meilleurs termes avec toutes les notabilités, et le substitut en particulier est devenu mon ami intime... aussi intime qu'on peut l'être à notre âge. Mais au bout d'un certain temps – c'était aussitôt après ta guérison – ils ont commencé l'un après l'autre à me témoigner de la froideur, et hier, sur la promenade, le substitut m'a évité. Je ne peux, pas dire à quel point cela m'a peiné. (*Le capitaine ne*

répond rien.) As-tu remarqué des sentiments hostiles contre toi aussi ?

LE CAPITAINE.

Non, au contraire.

ALICE, à Kurt.

Tu ne comprends donc pas qu'il t'a pris tes amis ?

KURT, *au capitaine.*

Je me suis demandé si ce n'est pas à cause de cette nouvelle émission d'actions à laquelle je n'ai pas voulu participer ?

LE CAPITAINE.

Non, non. Mais peux-tu me dire pourquoi tu n'as pas voulu souscrire ?

KURT.

Parce que j'ai déjà placé mes petites économies dans votre fabrique de soda et aussi parce qu'une nouvelle souscription aurait signifié que les anciennes actions sont mauvaises.

LE CAPITAINE, *distrainment.*

Tu as là une superbe lampe. D'où te vient-elle ?

KURT.

De la ville, naturellement.

ALICE, à Kurt.

Attention à ta lampe, toi.

KURT, *au capitaine.*

Ne va pas croire que je sois ingrat ou méfiant, Edgar.

LE CAPITAINE.

Oui, mais tu ne me prouves guère de confiance en voulant te retirer d'une affaire que tu as lancée avec moi.

KURT.

Mon cher, la prudence élémentaire exige pourtant que de temps à autre on songe à se préserver soi-même et les siens.

LE CAPITAINE.

Se préserver ? Est-ce qu'il y a un danger en vue ? Est-ce qu'on songe à te voler ?

KURT.

Pourquoi des mots si durs ?

LE CAPITAINE.

Tu n'as donc pas été content quand je t'ai aidé à placer ton capital à 6 p. 100 ?

KURT.

Si, je t'en ai même été reconnaissant.

LE CAPITAINE.

Tu n'es pas reconnaissant. Ce n'est pas dans ta nature, mais tu n'y peux rien.

ALICE, à Kurt.

Écoute-le !

KURT.

Ma nature est sans doute bien imparfaite, et dans ma lutte contre elle j'ai médiocrement réussi, mais je reconnais qu'il y a des devoirs...

LE CAPITAINE.

Alors, prouve-le. (*Il avance la main et prend un journal.*)
Que vois-je là ? Un avis. (*Lisant.*) Le médecin légiste est mort.

ALICE, à Kurt.

Le voilà qui spéculé déjà sur un cadavre.

LE CAPITAINE, *comme à lui-même.*

Cela va amener... certains changements.

KURT.

À quel point de vue ?

LE CAPITAINE, *se levant.*

Nous verrons.

ALICE, *au capitaine.*

Où vas-tu ?

LE CAPITAINE.

Je crois qu'il faut que j'aille en ville... (*Apercevant une enveloppe sur le bureau, il la prend, comme en pensant à autre*

chose, lit la suscription et la repose sur la table.) Excuse ma distraction.

KURT.

Cela ne fait rien.

LE CAPITAINE.

Voici la boîte de compas d'Allan. Où est-il ?

KURT.

Il est dehors, il joue avec les jeunes filles.

LE CAPITAINE.

Quel grand enfant ! Cela ne me plaît guère. Et il ne faut pas que Judith vienne rôder par ici... Il faut que tu aies l'œil sur ton garçon et moi je surveillerai mes jeunes filles. (*Il va au piano et en passant frappe quelques accords.*) Un son superbe, cet instrument. Un Steinbech, n'est-ce pas ?

KURT.

Un Bechstein.

LE CAPITAINE.

Ah ! tu ne t'embêtes pas, toi. Tu peux me remercier de t'avoir fait venir ici.

ALICE, à Kurt.

Il ment encore, car il a cherché à t'en empêcher...

LE CAPITAINE.

À tout à l'heure. Je prends le prochain bateau. (*Il s'en va tout en examinant les tableaux accrochés aux murs.*)

ALICE.

Eh bien ?

KURT.

Eh bien ?

ALICE.

Je ne comprends toujours pas son plan. Mais, dis-moi une chose : cette enveloppe qu'il a regardée,... de qui est cette lettre ?

KURT.

J'ai honte de le dire, c'était mon unique secret.

ALICE.

Et il l'a éventé. Vois-tu maintenant qu'il y a en lui du charmeur comme je te le disais ? Il y a quelque chose d'imprimé sur l'enveloppe ?

KURT.

Oui : « Comité électoral ».

ALICE.

Alors, il a deviné ton secret. Tu veux, à ce que je comprends, devenir représentant au Reichstag... et maintenant tu verras que ce sera lui qui se fera nommer à ta place.

KURT.

Est-ce qu'il y avait jamais pensé ?

ALICE.

Non, mais maintenant il y pense. J'ai lu ça sur sa figure pendant qu'il regardait l'enveloppe.

KURT.

Et c'est pour cela qu'il est parti en ville ?

ALICE.

Non, il s'y est décidé en voyant l'avis de décès.

KURT.

Qu'espère-t-il gagner à la mort du médecin légiste ?

ALICE.

Ah ! si tu pouvais me le dire !... Peut-être était-ce pour lui un ennemi qui entravait ses projets.

KURT.

S'il est aussi terrible que tu le prétends, on a raison de le craindre.

ALICE.

Tu n'as donc pas entendu comme il voulait te prendre, te lier les mains, en mettant en avant des devoirs de reconnaissance qui n'existent pas ? Par exemple, il ne t'a jamais procuré ta situation, il a au contraire essayé de t'empêcher de l'obtenir. C'est un larron, un insecte, un ver de bois, il te dévorera intérieurement jusqu'à ce que tu sois un beau jour vidé comme un pin vermoulu... Il te hait bien qu'il soit lié à toi par les souvenirs de votre amitié de jeunesse.

KURT.

Comme tu es perspicace, quand tu hais !

ALICE.

Et qu'on est bête quand on aime ! Aveugle et bête.

KURT.

Oh non ! Quel langage !

ALICE.

Sais-tu ce qu'on entend par un vampire ? C'est, dit-on, l'âme d'un mort qui cherche un corps pour pouvoir y vivre en parasite. Edgar est mort depuis le jour où il s'est abattu sur le sol. Il n'a plus aucun intérêt personnel, plus de personnalité, plus d'initiative. Mais a-t-il réussi à se saisir d'un être vivant, il s'abat sur lui, enfonce ses suçoirs dans sa chair et se met à croître et à prospérer. Actuellement il s'est posé sur toi.

KURT.

S'il m'approche de trop près, je m'en débarrasserai.

ALICE.

Essaie donc de te débarrasser d'une teigne ! Écoute, sais-tu pourquoi il ne veut pas qu'Allan et Judith jouent ensemble ?

KURT.

Il s'inquiète sans doute de leurs sentiments.

ALICE.

Absolument pas... Il veut marier Judith... au colonel.

KURT, *bouleversé.*

Ce vieux veuf ?

ALICE.

Oui.

KURT.

Épouvantable !... Et Judith ?

ALICE.

Si elle pouvait attraper le général, qui a quatre-vingts ans, elle le prendrait pour humilier le colonel, qui en a soixante. Humilier, vois-tu, voilà le but de sa vie. Piétiner et humilier, c'est le mot d'ordre de la famille.

KURT.

C'est ça Judith ? La jolie, la fière, la brillante Judith ?

ALICE.

Oui, nous connaissons cela !... Puis-je m'asseoir là pour écrire une lettre ?

KURT, *préparant ce qu'il faut sur le bureau.*

Je t'en prie.

ALICE *ôte ses gants et s'assoit à la table.*

Maintenant je vais m'essayer dans l'art de la guerre. J'ai échoué une fois, quand je croyais tuer mon dragon. Mais maintenant j'ai appris le métier.

KURT.

Sais-tu qu'il faut charger avant de tirer ?

ALICE.

Oui, et une forte charge. (*Kurt se retire vers la droite, Alice réfléchit, puis écrit. Allan entre précipitamment, sans voir Alice, et se jette sur le canapé, sanglotant dans un mouchoir de dentelle. Alice l'observe sérieusement pendant un moment, puis elle se lève et s'approche du canapé. – D'une voix douce : Allan ! (Il s'assied droit, l'air gêné, et cache le mouchoir derrière son dos. – D'une voix tendre, féminine, avec une émotion véritable.)* Il ne faut pas avoir peur de moi, Allan, tu n'as rien à craindre de ma part. Qu'as-tu ? Tu es malade ?

ALLAN.

Oui.

ALICE.

Qu'est-ce que tu as ?

ALLAN.

Je ne sais pas.

ALICE.

Des douleurs dans la tête ?

ALLAN.

Non, non !

ALICE.

Dans la poitrine ? tu souffres ?

ALLAN.

Oui.

ALICE.

Des souffrances, des souffrances, comme si le cœur allait fondre ! Et cela tire, tire...

ALLAN.

Comment sais-tu cela ?

ALICE.

Et on voudrait mourir... ah si l'on pouvait être mort ? Tout est si noir ! Et l'on ne pense qu'à une seule et même chose... un seul et même être... mais quand deux personnes pensent à un seul et même être, la douleur est lourde à porter pour l'une des deux. (*Allan, s'oubliant, tire le mouchoir.*) C'est le mal que personne ne peut guérir ; on ne peut pas manger, on ne peut pas boire, on ne veut que pleurer, et on pleure si amèrement ! de préférence dehors, dans la forêt, afin que personne ne vous voie, car les hommes rient de cette douleur, les méchants hommes... fi donc ! Que veux-tu d'elle ? Rien. Tu ne veux pas baiser sa bouche, car tu en mourrais, penses-tu ; il te semble que la mort approche de toi quand ta pensée vole vers elle. Et c'est la mort, enfant, la mort, qui donne la vie. Mais tu ne peux encore comprendre cela... Il sent la violette, c'est elle ! (*Elle s'approche d'Allan, et lui prend doucement le mouchoir.*) C'est elle, c'est elle partout, et elle seule ! Oh, oh, oh ! (*Allan ne voit plus d'autre ressource que de cacher son visage dans les bras d'Alice.*) Pauvre petit ! Pauvre petit ! Oh comme cela fait mal ! Comme cela fait mal ! (*Elle essuie les larmes d'Allan avec le mouchoir.*) Là, là, là ! Pleure, vide ton cœur de larmes, là, il en sera moins lourd.

Mais maintenant relève-toi, Allan, et sois un homme, sinon elle ne voudra plus te voir... la cruelle, qui n'est pas cruelle. Elle t'a torturé ? Avec le lieutenant ? Écoute, mon petit, il faut que tu deviennes l'ami du lieutenant, alors vous pourrez parler d'elle tous les deux. D'ordinaire cela soulage.

ALLAN.

Je ne veux pas voir le lieutenant.

ALICE.

Écoute, petit bout d'homme. Il ne s'écoulera pas longtemps avant que le lieutenant ne te cherche pour pouvoir parler d'elle, car... (*Allan lève les yeux avec une lueur d'espoir.*) Allons, faut-il que je sois gentille et que je te le dise ? (*Allan baisse la tête.*) Il est aussi malheureux que toi.

ALLAN, *avec joie.*

Non ?

ALICE.

Mais si, sûrement, et il a besoin de quelqu'un à qui il puisse ouvrir son cœur quand Judith le blesse. Tu as l'air de t'en réjouir à l'avance ?

ALLAN.

Elle ne veut donc pas du lieutenant ?

ALICE.

Elle ne veut pas de toi non plus, mon cher, car elle veut le colonel. (*Allan est de nouveau bouleversé.*) Est-ce que la pluie recommence ? Non, tu n'auras pas le mouchoir, car Judith tient à ses affaires et veut avoir sa douzaine complète.

(Allan a l'air interdit.) Mais oui, elle est comme ça, Judith... Maintenant reste là tranquille, pendant que j'écris ma lettre, et tu feras une course pour moi. *(Elle va à la table et se met à écrire.)*

LE LIEUTENANT *entre par le fond, il a l'air mélancolique, mais ne doit pas prêter à rire. Il ne voit pas Alice, mais va droit à Allan.*

Monsieur le volontaire. *(Allan se lève et prend la position réglementaire.)* Restez assis, je vous prie. *(Alice les considère. Le lieutenant s'approche d'Allan et s'assied à côté de lui. Il soupire, tire de sa poche un mouchoir, qui ressemble à l'autre, et s'essuie le front, Allan jette sur le mouchoir un regard avide. Le lieutenant lui lance un regard triste, Alice tousse. Le lieutenant se dresse et se met au « garde à vous. »)*

ALICE.

Restez assis, je vous en prie.

LE LIEUTENANT.

Excusez-moi, Madame.

ALICE.

Il n'y a pas de mal... Asseyez-vous, je vous en prie, et tenez compagnie au volontaire, il se sent un peu isolé, ici, dans cette île. *(Elle écrit.)*

LE LIEUTENANT, *causant à mi-voix avec Allan, gêné.*

Il fait une chaleur terrible.

ALLAN.

Oh oui.

LE LIEUTENANT.

Est-ce que le volontaire a fini le sixième livre.

ALLAN.

J'en suis précisément à la dernière proposition.

LE LIEUTENANT.

Elle est délicate, n'est-ce pas ? (*Un silence.*) Est-ce que le volontaire a... (*Il cherche ses mots.*) joué au tennis aujourd'hui ?

ALLAN.

Non, le soleil était trop chaud.

LE LIEUTENANT, *angoissé, sans aller jusqu'à l'effet comique.*

Oui, il fait aujourd'hui une chaleur terrible.

ALLAN, *dans un chuchotement.*

Oui, il fait très chaud. (*Un silence.*)

LE LIEUTENANT.

Est-ce que le volontaire est... sorti en mer aujourd'hui ?

ALLAN.

Non, je n'avais personne pour manœuvrer le foc.

LE LIEUTENANT.

Le volontaire aurait-il assez de confiance en moi pour me laisser manœuvrer le foc ?

ALLAN, *d'un ton toujours aussi respectueux.*

Ce serait un trop grand honneur pour moi, monsieur le lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Je vous en prie, je vous en prie... Le volontaire croit-il... que le vent serait bon aujourd'hui vers midi, car je ne suis pas libre avant ?

ALLAN, *d'un air fin.*

À midi le vent tombe, et puis... à cette heure-là mademoiselle Judith a une leçon.

LE LIEUTENANT, *troublé.*

Ah bien, ah bien ! Hem ! Le volontaire croit-il que...

ALICE.

Un de ces messieurs voudrait-il se charger de porter une lettre pour moi ? (*Allan et le lieutenant se regardent avec défiance.*)... à mademoiselle Judith. (*Allan et le lieutenant se dressent précipitamment et s'élancent vers Alice, mais avec une certaine dignité qui doit dissimuler leurs sentiments.*) Tous les deux ? Elle n'en sera que mieux remise, (*Elle tend la lettre au lieutenant.*) Écoutez, monsieur le lieutenant, voudriez-vous me donner ce mouchoir que vous avez là. Ma fille est très minutieuse pour son linge... elle a comme ça de petites mesquineries... Donnez-moi ce mouchoir... Je ne veux pas me moquer de vous, mais vous vous rendez, sans nécessité, un peu ridicule. Et le colonel n'aime pas à faire l'Othello. (*Elle prend le mouchoir.*) Allez maintenant, jeunes gens, et tâchez de dissimuler vos sentiments autant que vous le pourrez. (*Le lieutenant s'incline et sort, Allan le suit sur les talons.*)

ALICE, *appelant.*

Allan.

ALLAN *s'arrête sur la porte, manifestement à contre-cœur.*

Ma tante ?

ALICE.

Reste, si tu ne veux pas te faire plus de mal que tu n'en peux supporter.

ALLAN.

Oui, mais il y va.

ALICE.

Laisse-le se brûler les doigts, mais garde-toi d'en faire autant.

ALLAN.

Je ne veux pas prendre garde.

ALICE.

Alors tu pleureras plus tard et moi j'aurai la peine de te consoler.

ALLAN.

Je veux y aller.

ALICE.

Va donc ! Mais quand tu reviendras, jeune fou, j'aurai le droit de me moquer de toi. (*Allan sort vivement derrière le lieutenant. Alice se remet à écrire.*)

KURT, *entrant.*

Alice, j'ai reçu une lettre anonyme qui m'inquiète.

ALICE.

As-tu remarqué qu'Edgar, depuis qu'il a déposé l'uniforme, est devenu un autre homme ? Je n'aurais jamais cru qu'un vêtement pût faire tant de différence.

KURT.

Tu ne réponds pas à ma question.

ALICE.

Ce n'était pas une question, c'était une nouvelle. Que redoutes-tu ?

KURT.

Tout.

ALICE.

Il est allé en ville. Ses voyages à la ville amènent toujours quelque chose de redoutable.

KURT.

Mais je ne peux rien entreprendre, car je ne sais pas de quel côté viendra l'attaque.

ALICE, *pliant sa lettre.*

Nous verrons si j'ai deviné.

KURT.

Alors, tu m'aideras ?

ALICE.

Oui, mais dans la mesure où mon intérêt me le permet. Quand je dis « mon », j'entends celui de mes enfants.

KURT.

Je comprends cela. Entends-tu, quel silence règne dans la nature, sur la mer, partout ?

ALICE.

Mais derrière ce silence, j'entends des voix... un murmure, des cris.

KURT.

Silence... moi aussi j'entends quelque chose... non, ce ne sont que les mouettes.

ALICE.

J'entends autre chose, moi. Maintenant je vais porter cette lettre à la poste.

II

Même décor, Allan, assis à la table, travaille, Judith est debout sur le seuil, en chapeau de tennis, un guidon de bicyclette à la main.

JUDITH.

Puis-je t'emprunter ta clef anglaise ?

ALLAN, *sans, lever les yeux.*

Non, tu ne peux pas.

JUDITH.

Tu es bien désagréable, quand je viens te trouver.

ALLAN, *sans rudesse.*

Je ne le suis pas du tout, mais je demande qu'on me laisse la paix.

JUDITH, *avançant.*

Allan...

ALLAN.

Eh bien, quoi ?

JUDITH.

Il ne faut pas être fâché contre moi.

ALLAN.

Je ne le suis pas.

JUDITH.

Alors, donne-moi la main.

ALLAN, *radouci*.

Je ne veux pas te serrer la main, mais je ne suis pas fâché. Que veux-tu de moi ?

JUDITH.

Tu es si bête, si bête !

ALLAN.

Ah ! oui, il faut que je le sois.

JUDITH.

Tu crois que je suis uniquement méchante.

ALLAN.

Non, car je sais que tu es aussi gentille. Tu peux être gentille.

JUDITH.

Je n'y peux rien, moi, si... si toi et le lieutenant vous allez pleurer dans la forêt. Pourquoi pleurez-vous, dis ? (*Allan paraît gêné.*) Dis-le-moi. Je ne pleure jamais. Et pourquoi êtes-vous si bons amis maintenant ?... De quoi parlez-vous, quand vous vous promenez bras dessus bras dessous ? (*Allan ne peut pas répondre.*) Allan, tu verras bientôt qui je suis, et que je peux faire quelque chose pour celui auquel je

m'intéresse... et je veux te donner un conseil... bien que je ne veuille pas faire, de potins : sois prêt.

ALLAN.

À quoi ?

JUDITH.

À des ennuis.

ALLAN.

De quel côté ?

JUDITH.

Du côté d'où tu les attends le moins.

ALLAN.

Je suis assez habitué aux contrariétés et la vie ne m'a pas été très douce... Qu'est-ce qui me menace ?

JUDITH, *pleine d'intentions.*

Pauvre garçon ! Donne-moi ta main. (*Il la lui tend.*) Regarde-moi... Tu n'oses pas me regarder ? (*Allan sort vivement par la gauche pour cacher son émotion.*)

LE LIEUTENANT, *entrant par le fond.*

Pardon, je croyais que le volontaire...

JUDITH.

Écoutez, monsieur le lieutenant : voulez-vous être mon ami et mon confident ?

LE LIEUTENANT.

Si vous voulez me faire cet honneur, Mademoiselle...

JUDITH.

Oui. Un seul mot. Ne quittez pas Allan, quand le malheur arrivera.

LE LIEUTENANT.

Quel malheur ?

JUDITH.

Vous le verrez bientôt... peut-être, aujourd'hui même. Vous aimez Allan ?

LE LIEUTENANT.

Ce jeune homme est mon meilleur élève, et je l'estime aussi personnellement pour sa force de caractère. Oui, il y a des moments dans la vie où (*Appuyant sur les mots.*) il faut de la force pour supporter, pour endurer, en un mot, pour souffrir.

JUDITH.

Cela fait plus d'un mot. Ainsi, vous aimez Allan ?

LE LIEUTENANT.

Oui.

JUDITH.

Alors cherchez-le, et tenez lui compagnie.

LE LIEUTENANT.

C'était mon intention et rien d'autre. Ma visite n'avait que ce but.

JUDITH.

Je n'ai rien supposé d'autre, rien de ce que vous voulez dire. (*Elle montre la gauche.*) Allan est parti de ce côté.

LE LIEUTENANT *va, en hésitant, vers la gauche.*

Bien... je vais faire ce que vous désirez.

JUDITH.

Faites-le, je vous en prie.

ALICE, *entrant par le fond.*

Que fais-tu ici ?

JUDITH.

Je voulais emprunter une clef anglaise.

ALICE.

Veux-tu m'écouter un instant ?

JUDITH.

Certainement. (*Alice s'assied sur le canapé. Judith reste debout.*) Mais dis vite ce que tu as à me dire : je n'aime pas les longs préambules.

ALICE.

Les préambules ? Bien. Relève tes cheveux et mets une robe longue.

JUDITH.

Pourquoi ?

ALICE.

Parce que tu n'es plus une enfant. Et d'autre part, tu es trop jeune pour avoir à faire la coquette en te rajeunissant.

JUDITH.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ALICE.

Que tu es en âge de te marier. Et que ta façon de t'habiller attire l'attention.

JUDITH.

Alors je ferai ce que tu me dis.

ALICE.

Tu as bien compris ?

JUDITH.

Parfaitement.

ALICE.

Et nous sommes d'accord ?

JUDITH.

Absolument.

ALICE.

Sur tous les points ?

JUDITH.

Même sur les plus délicats.

ALICE.

Veux-tu, en même temps, cesser de... t'amuser avec Allan ?

JUDITH.

Alors, il faut que cela devienne sérieux ?

ALICE.

Oui.

JUDITH.

Eh bien, nous pouvons commencer immédiatement. (*Elle a déposé son guidon, elle laisse retomber sa robe de cycliste, relève sa natte autour de sa tête, prend une épingle à cheveux dans la coiffure de sa mère et fixe ses cheveux.*)

ALICE.

On ne fait pas sa toilette dans une maison étrangère.

JUDITH.

Suis-je bien ainsi ? Me voilà prête : vienne qui ose.

ALICE.

Maintenant au moins tu as l'air convenable. Laisse désormais Allan en paix.

JUDITH.

Je ne comprends pas ce que tu veux dire par là.

ALICE.

Tu ne vois donc pas qu'il souffre ?

JUDITH.

Si, je crois bien l'avoir remarqué, mais je ne sais pas pourquoi. Je ne souffre pas, moi.

ALICE.

C'est ce qui fait ta force. Mais un beau jour... oh ! cela t'arrivera. Va chez toi, maintenant, et n'oublie pas... que tu as une robe longue...

JUDITH.

Est-ce qu'il faut marcher autrement ?

ALICE.

Essaye.

JUDITH *essaie de marcher comme une dame.*

Oh ! j'ai un boulet au pied, je suis prisonnière, je ne peux plus courir.

ALICE.

Oui, mon enfant, maintenant commence le chemin, la longue route vers l'inconnu, que l'on prévoit d'avance, mais que, pour l'apparence, on doit ignorer. Des pas plus courts, et plus lents, beaucoup plus lents. Plus de souliers d'enfants, des brodequins, Judith. Tu ne te rappelles pas quand tu as cessé de porter des petits chaussons pour mettre des souliers ? Moi, je m'en souviens.

JUDITH.

Je ne pourrai jamais supporter cela.

ALICE.

Et pourtant il le faut ! Il le faut.

JUDITH va à sa mère et lui met légèrement un baiser sur la joue, puis sort avec dignité, comme une dame, en oubliant son guidon.

Adieu.

KURT, *entrant par la droite.*

Tu es déjà là ?

ALICE.

Mais oui.

KURT.

Est-ce qu'il est revenu ?

ALICE.

Oui.

KURT.

Comment est-il venu ?

ALICE.

En grande tenue. Donc il est allé chez le colonel. Deux décorations sur la poitrine.

KURT.

Deux ? Il devait pour sa retraite, recevoir l'ordre de l'épée, je le sais. Qu'est-ce que c'est que l'autre ?

ALICE.

Je ne m'y connais guère : c'est une croix blanche dans une rouge.

KURT.

Alors c'est un ordre portugais. Laisse-moi réfléchir... Écoute : est-ce que ses articles dans le journal ne traitaient pas de l'installation des lazarets dans les villes portugaises ?

ALICE.

Oui, autant que je me souviens.

KURT.

Et il n'a jamais été au Portugal ?

ALICE.

Jamais.

KURT.

Mais j'y suis allé, moi.

ALICE.

Pourquoi es-tu si communicatif : il écoute si bien et il a une si bonne mémoire.

KURT.

Tu ne crois pas que c'est Judith qui lui a valu cette distinction ?

ALICE.

Non, voyons ! Il y a des limites... (*Se levant.*) et tu les as franchies.

KURT.

Est-ce que nous ne sommes plus unis ?

ALICE.

Cela dépend de toi. Ne contrarie pas mes intérêts.

KURT.

S'ils se mettent en travers des miens, il faut bien que j'y touche, encore que d'une main prudente... Le voici.

ALICE.

C'est le moment.

KURT.

Le moment de quoi ?

ALICE.

Nous allons le voir.

KURT.

Puissions-nous en venir à l'attaque, car cet état de siège m'a énervé. Je n'ai plus un seul ami dans cette île.

ALICE.

Attends un peu. Assieds-toi ici, de côté, il va sans doute se mettre dans le fauteuil américain, et je te soufflerai.

LE CAPITAINE, *par le fond, en grande tenue, avec l'ordre de l'épée et le Christ de Portugal.*

Bonjour. C'est ici le lieu de rencontre.

ALICE.

Tu es fatigué. Assieds-toi. (*Le capitaine s'assoit, contre leur attente, sur le canapé à gauche.*) Mets-toi à ton aise.

LE CAPITAINE.

On est si bien ici. Tu es trop aimable.

ALICE, *à Kurt.*

Sois prudent, il nous soupçonne.

LE CAPITAINE, *grognon.*

Que dis-tu ?

ALICE, *à Kurt.*

Il a sûrement bu.

LE CAPITAINE, *rudement.*

Non, il n'a pas bu. (*Un silence.*) Eh bien ? De quoi vous êtes-vous entretenus ?

ALICE.

Et toi ?

LE CAPITAINE.

Tu vois mes décorations ?

ALICE.

Non.

LE CAPITAINE.

Je crois bien, tu es jalouse. Autrement on félicite d'ordinaire ceux qui ont reçu une distinction.

ALICE.

Nous avons l'honneur...

LE CAPITAINE.

Cela remplace, pour nous, les couronnes de laurier que reçoivent les comédiennes.

ALICE.

C'étaient les couronnes que j'avais, accrochées au mur, à la maison, dans la tour.

LE CAPITAINE.

Celles que tu as reçues de ton frère...

ALICE.

Oh, assez !

LE CAPITAINE.

... Et devant lesquelles j'ai dû m'incliner pendant vingt-cinq ans... et qu'il m'a fallu vingt-cinq ans pour démasquer.

ALICE.

Tu as rencontré mon frère ?

LE CAPITAINE.

Maintes fois. (*Alice est anéantie. Un silence.*) Eh bien, Kurt, tu ne dis rien ?

KURT.

J'attends.

LE CAPITAINE.

Écoute, tu connais la grande nouvelle ?

KURT.

Non.

LE CAPITAINE.

Il est désagréable pour moi d'avoir à te l'annoncer.

KURT.

Parle donc...

LE CAPITAINE.

La fabrique de Soda a fait faillite.

KURT.

C'est extrêmement désagréable... Et comment t'en tires-tu ?

LE CAPITAINE.

Très bien, car j'ai vendu à temps.

KURT.

Tu as bien fait.

LE CAPITAINE.

Et quelle est ta situation ?

KURT.

Mauvaise.

LE CAPITAINE.

C'est bien ta faute. Tu aurais dû vendre à temps, ou bien souscrire de nouvelles actions.

KURT.

Alors j'aurais perdu celles-là aussi.

LE CAPITAINE.

Du tout, car alors la société se serait maintenue.

KURT.

Pas la société, mais la direction. Et je voyais dans l'émission des nouvelles actions une collecte pour la direction.

LE CAPITAINE.

Cette façon de voir peut-elle te sauver ? C'est maintenant la question.

KURT.

Non, il faut que je sacrifie tout.

LE CAPITAINE.

Tout ?

KURT.

Même la maison, les meubles.

LE CAPITAINE.

C'est terrible.

KURT.

J'ai déjà connu pire. (*Un silence.*)

LE CAPITAINE.

Voilà ce qui arrive quand des novices veulent spéculer.

KURT.

Tu m'étonnes vraiment car tu sais, que si je n'avais pas souscrit, j'aurais été boycotté : « travail supplémentaire pour les populations côtières, les travailleurs de la mer, capital inépuisable, aussi inépuisable que l'Océan, philanthropie et bénéfice pour la nation »... Voilà ce que vous écriviez, ce que vous imprimiez, et maintenant tu appelles cela spéculer !

LE CAPITAINE, *impassible.*

Et que comptes-tu faire maintenant ?

KURT.

Il faudra bien que je fasse une vente aux enchères.

LE CAPITAINE.

Tu auras raison.

KURT.

Qu'en penses-tu ?

LE CAPITAINE.

Ce que je viens de te dire... Ici (*Avec lenteur.*) vont en effet avoir lieu certains changements...

KURT.

Ici, dans l'île ?

LE CAPITAINE.

Oui, ainsi, par exemple, ta demeure sera changée pour une autre, plus simple.

KURT.

Ah !

LE CAPITAINE.

Oui, on a l'intention d'installer le lazaret sur la côte extérieure de l'île, au bord de la mer.

KURT.

Mon idée primitive.

LE CAPITAINE, *sèchement.*

Je ne sais pas... je ne connais pas tes idées sur la question. D'ailleurs, ce sera une bonne chose que tu doives te séparer de tes meubles... le scandale passera ainsi inaperçu.

KURT.

Comment cela ?

LE CAPITAINE.

Le scandale ! (*Il se dresse.*) Car c'est un scandale de venir occuper un nouveau poste et de se lancer aussitôt dans toutes sortes d'affaires qui amènent des désagréments à la famille... surtout à la famille.

KURT.

C'est bien moi qui en éprouve les plus grands désagréments...

LE CAPITAINE.

Je vais te dire une chose, mon cher Kurt. Si, dans cette circonstance, je ne t'avais pas épaulé, tu perdais ta situation.

KURT.

Cela aussi !

LE CAPITAINE.

Tu as de la peine à être en règle. On s'est plaint de ton service.

KURT.

Une plainte justifiée ?

LE CAPITAINE.

Dame ! Tu es – avec des qualités d'ailleurs estimables, – bien négligent ; ne m'interromps pas. Tu es très négligent.

KURT.

Quelle chose étonnante !

LE CAPITAINE.

En attendant, le changement auquel j'ai fait allusion aura lieu bientôt. Je te conseillerais de faire ta vente sans tarder, ou de chercher à vendre sous main.

KURT.

Sous main ? Où trouverai-je ici un acheteur ?

LE CAPITAINE.

Tu n'as pourtant pas la prétention que je te reprenne tes meubles ? Ce serait une belle histoire ! (*Entre ses dents.*) hem ! surtout quand on pense à ce qui... s'est passé... naguère.

KURT.

Quoi donc ? Veux-tu dire : ce qui ne s'est pas passé ?

LE CAPITAINE, *rompant les chiens.*

Comme Alice est silencieuse. Qu'as-tu, ma vieille ? Tu n'as pas l'air en train.

ALICE.

Je reste tranquille, je réfléchis.

LE CAPITAINE.

Ah tonnerre ! Tu réfléchis ! Mais il faut réfléchir vite et bien, si l'on veut que ce soit utile. Eh bien, allons, réfléchis maintenant. Un, deux, trois ! Hahaha ! Tu ne peux pas... Alors je vais t'aider. Où est Judith ?

ALICE.

Quelque part.

LE CAPITAINE.

Où est Allan ? (*Pas de réponse.*) Où est le lieutenant ? (*Pas de réponse.*) Écoute-moi, Kurt : Qu'as-tu l'intention de faire d'Allan ?

KURT.

De faire...

LE CAPITAINE.

Oui, le garder dans l'artillerie, tu ne peux plus y penser.

KURT.

Peut-être pas.

LE CAPITAINE.

Il faut lui chercher un régiment d'infanterie, bon marché, là-haut, dans le Norrland, peut-être...

KURT.

En Norrland ?

LE CAPITAINE.

Oui, ou si tu voulais lui faire apprendre, un métier pratique, pour dire les choses franchement... à ta place, je le mettrais dans le commerce... pourquoi pas ? (*Kurt ne répond pas.*) À notre époque de lumière, dame ! Alice garde un silence si peu habituel ?... Oui, mes enfants, c'est la bascule de la vie... tantôt on est en haut, et on jette de fiers regards autour de soi, tantôt on est en bas, et puis on remonte... et ainsi de suite. Mais oui, voilà la chose, oui. (*À Alice.*) Tu disais quelque chose ? (*Elle secoue la tête.*) Nous pouvons nous at-

tendre d'ici quelques jours à une visite... une visite de marque.

ALICE.

Qui donc ?

LE CAPITAINE.

Vois-tu, cela t'intéresse. Maintenant tu peux ruminer et deviner qui vient, et tout en ruminant, tu peux relire cette lettre. (*Il lui tend une lettre ouverte.*)

ALICE.

Ma lettre ! Ouverte ! Renvoyée par la poste ?

LE CAPITAINE, *se levant.*

Oui. En ma qualité de chef de famille et comme ton tuteur légal je surveille les intérêts sacrés de la famille et, d'une main de fer, je brise toutes les tentatives faites pour dénouer, par une correspondance criminelle, les liens de la famille. Voilà. (*Alice est anéantie.*) Je ne suis pas mort, tu sais, mais ne te fâche pas, alors que précisément je veux nous relever tous d'une déchéance imméritée – imméritée pour moi, tout au moins.

ALICE.

Judith, Judith !

LE CAPITAINE.

Et Holopherne ? Est-ce cela que je dois être ? Bah ! (*Il sort par le fond.*)

KURT.

Quel homme est-ce donc ?

ALICE.

Je ne sais pas.

KURT.

Nous sommes battus.

ALICE.

Oui, il n'y a aucun doute.

KURT.

Il m'a roulé, mais si adroitement que je ne peux pas porter plainte.

ALICE.

Oh, c'est toi au contraire qui es son débiteur.

KURT.

Sait-il ce qu'il fait ?

ALICE.

Non, je ne le crois pas. Il suit sa nature et ses instincts, et il semble trouver un appui près de celui qui distribue le bonheur et le malheur.

KURT.

C'est sans doute le colonel qui vient ici.

ALICE.

Vraisemblablement. Aussi faut-il qu'Allan parte.

KURT.

Tu trouves cela bien ?

ALICE.

Oui.

KURT.

Alors nous ne suivons plus le même chemin.

ALICE, *prête à sortir.*

Pas tout à fait. Mais nous nous retrouverons.

KURT.

Probablement.

ALICE.

Et sais-tu où ?

KURT.

Ici.

ALICE.

Tu le supposes ?

KURT.

C'est facile. Il prend la maison et il achète les meubles.

ALICE.

C'est ce que je crois aussi. Mais ne m'abandonne pas.

KURT.

Pas pour si peu de chose.

ALICE.

Au revoir. (*Elle sort.*)

KURT.

Au revoir.

III

Même décor, mais le ciel est nuageux et il pleut. Alice et Kurt entrent par le fond, en manteaux de pluie, avec des parapluies.

ALICE.

Ainsi je te reçois ici ? Kurt, je ne peux pas avoir la cruauté de te souhaiter la bienvenue dans ta propre maison.

KURT.

Oh, pourquoi pas ! J'ai déjà subi trois saisies... au moins. Cela ne me fait plus rien !

ALICE.

Il t'a convoqué ?

KURT.

C'était une convocation en règle, mais je ne comprends pas pour quelle raison.

ALICE.

Il n'est pourtant pas ton supérieur ?

KURT.

Non, mais il s'est institué roi dans cette île. Et quand quelqu'un résiste, il prononce, le nom du colonel, sur quoi chacun s'incline. Écoute : est-ce que le colonel doit venir aujourd'hui ?

ALICE.

On l'attend, mais on ne sait rien de plus. Assieds-toi.

KURT, *s'asseyant.*

Rien n'a changé ici.

ALICE.

Ne pense pas à cela. Ne réveille pas la douleur.

KURT.

La douleur ? Je trouve seulement cela un peu étrange... étrange comme cet homme. Tu ne sais pas : quand, jeune homme, je l'ai connu, je l'ai fui d'abord... Mais il m'a poursuivi, m'a flatté, m'a offert ses services et m'a enchaîné. Je renouvelai mes tentatives d'évasion, mais en vain... Maintenant je suis son esclave.

ALICE.

Mais pourquoi ? Il a une dette envers toi, et c'est toi le débiteur !

KURT.

Depuis que je suis ruiné, il s'est offert à aider Allan à passer son examen...

ALICE.

Il te le fera payer cher... Ta candidature au Reichstag tient-elle toujours ?

KURT.

Oui, et, autant que je puis prévoir, il ne se dresse pas d'obstacles sur ma route. (*Un silence.*)

ALICE.

Est-ce qu'Allan part réellement aujourd'hui ?

KURT.

Oui... à moins que je puisse l'empêcher.

ALICE.

Ç'a été une courte joie.

KURT.

Courte, comme tout le reste, excepté la vie, qui est terriblement longue.

ALICE.

Oui, c'est vrai. Tu ne veux pas aller attendre dans la pièce voisine ? Car s'il ne t'est pas pénible, il me l'est, à moi, ce décor.

KURT.

Si tu le désires.

ALICE.

J'ai honte, j'ai honte au point que je voudrais mourir, mais je n'y peux rien.

KURT.

Alors, allons, comme tu voudras.

ALICE.

D'ailleurs voici quelqu'un. (*Ils entrent à gauche. Le capitaine et Allan entrent par le fond, tous deux en uniformes, avec manteau.*)

LE CAPITAINE.

Assieds-toi ici, mon garçon, j'ai à te parler. (*Il se met dans le fauteuil à bascule. Allan s'assied sur une chaise à gauche.*) Il pleut aujourd'hui, autrement j'étais très bien ici et je voyais la mer. (*Un silence.*) Eh bien ? Tu ne veux pas partir ? Non ?

ALLAN.

Je regrette de quitter mon père.

LE CAPITAINE.

Oui, ton père... Il est très malheureux. (*Un silence.*) Et il est rare que les parents comprennent le véritable bien de leurs enfants. C'est-à-dire... il y a des exceptions. Hein ! Écoute, Allan. Es-tu en relations avec ta mère ?

ALLAN.

Oui, elle m'écrit quelquefois.

LE CAPITAINE.

Tu sais qu'elle est ta tutrice ?

ALLAN.

Oui.

LE CAPITAINE.

Écoute bien, sais-tu que ta mère m'a donné plein pouvoir de prendre des décisions à sa place ?

ALLAN.

Je ne le savais pas.

LE CAPITAINE.

En tout cas, maintenant tu le sais. Et pour cette raison il n'y a pas à discuter sur ta carrière. Tu vas donc en Norrland.

ALLAN.

Mais je n'ai aucune ressource.

LE CAPITAINE.

J'ai fait le nécessaire.

ALLAN.

En ce cas, je n'ai qu'à remercier mon oncle.

LE CAPITAINE.

Tu es reconnaissant, toi... tout le monde ne l'est pas. Hem ! (*Élevant la voix.*) Le colonel... Tu connais le colonel ?

ALLAN, *avec gêne.*

Non, je ne le connais pas.

LE CAPITAINE.

Le colonel (*Il appuie sur le mot.*) est tout particulièrement mon ami (*Avec hâte*) comme tu le sais peut-être. Le colonel a voulu s'intéresser à ma famille, y compris celle de ma femme. Le colonel a pu, par son intervention, t'assurer les ressources nécessaires à l'achèvement de ton éducation. Maintenant tu connais mes obligations – et celles de ton père – envers le colonel. Me suis-je expliqué clairement ? (*Allan s'incline.*) À présent va faire ta malle. Tu recevras l'argent sur

le quai d'embarquement. Et maintenant adieu, mon garçon.
(Il lui tend un doigt.) Adieu. *(Il se lève et sort par la droite. Allan, seul, reste, troublé, à regarder autour de lui.)*

JUDITH *entre par le fond, en mante, avec un parapluie, d'ailleurs habillée avec soin, en robe longue, les cheveux relevés.*

C'est toi, Allan ?

ALLAN *se retourne et examine attentivement Judith.*

C'est bien Judith ?

JUDITH.

Tu ne me reconnais pas ? Mais où as-tu été si longtemps ?... Qu'est-ce que tu regardes ? Ma robe longue... et ma coiffure ?... Tu ne les avais pas encore vues ?

ALLAN.

Non.

JUDITH.

Ai-je l'air d'une femme ? *(Allan se détourne d'elle. Avec sérieux.)* Que fais-tu ici ?

ALLAN.

Je suis venu... prendre congé.

JUDITH.

Comment ? Tu pars... en voyage ?

ALLAN.

Je permute... et vais en Norrland.

JUDITH, *saisie.*

En Norrland ? Quand pars-tu ?

ALLAN.

Aujourd'hui.

JUDITH.

Qui a eu cette idée-là ?

ALLAN.

Ton père.

JUDITH.

Je m'en serais doutée. (*Elle marche de long en large dans la pièce et frappe du pied.*) Je désirais que tu sois ici aujourd'hui.

ALLAN.

Pour y rencontrer le colonel ?

JUDITH.

Qu'est-ce que tu sais du colonel ? Tu dois décidément partir ?

ALLAN.

Je n'ai pas le choix, et maintenant je le désire moi-même. (*Un silence.*)

JUDITH.

Pourquoi le désires-tu maintenant ?

ALLAN.

Je veux m'en aller loin d'ici... dans le monde.

JUDITH.

Ici on est par trop à l'étroit. Oui, je te comprends, Allan : ici c'est intolérable. On spéculé... sur le Soda, et sur les hommes. (*Un silence. Avec une émotion vraie.*) Allan, j'ai, comme tu le sais, une heureuse nature, incapable de souffrir, mais maintenant... je commence à m'en sentir capable.

ALLAN.

Toi ?

JUDITH.

Oui, maintenant, je commence. (Elle appuie ses deux mains sur sa poitrine.) Oh, comme je souffre ! Oh !

ALLAN.

Qu'as-tu ?

JUDITH.

Je ne sais pas. J'étouffe. Je crois que je meurs.

ALLAN.

Judith !

JUDITH, *criant.*

Oh ! Voilà ce que c'est, voilà ce que c'est. Mes pauvres garçons !

ALLAN.

Je rirais, si j'étais aussi cruel que toi.

JUDITH.

Je ne suis pas cruelle, mais je ne comprenais pas ! Il ne faut pas que tu partes.

ALLAN.

Il le faut.

JUDITH.

Alors, pars... mais donne-moi un souvenir.

ALLAN.

Qu'ai-je à te donner ?

JUDITH, *avec une profonde douleur.*

Oh, Allan !... Non, je ne le supporterai pas. (*Elle crie et se tient la poitrine.*) Oh, je souffre, je souffre ! Allan, qu'as-tu fait de moi ? Je ne veux plus vivre... Allan, ne t'en va pas ! pas seul ! Nous partirons ensemble... Nous prendrons la petite chaloupe, la blanche, et nous ferons voile vers le-large, en bordant l'écoute – il vente dur – et nous naviguerons... Là-bas, très loin là-bas, où il n'y a plus ni varech ni méduses – n'est-ce pas ? Dis ? – Mais nous aurions dû laver les voiles hier... il faut qu'elles soient toutes blanches... je veux à ce moment-là voir quelque chose de blanc... tu me prendras dans tes bras et tu nageras avec moi, jusqu'à ce que tu sois fatigué... et alors brusquement nous nous enfoncerons... Quel calme ce sera ! Au lieu de s'agiter-tristement ici et d'intriguer avec des lettres que papa ouvre pour se moquer

de nous. Allan, (*Elle le prend par les bras et le secoue.*) Entends-tu ?

ALLAN, *qui l'a considérée avec des yeux brillants.*

Judith ! Judith ! Pourquoi n'as-tu pas dit cela plus tôt ?

JUDITH.

Je ne savais pas... Comment aurais-je pu dire ce que je ne savais pas ?

ALLAN.

Et maintenant il faut que je te quitte !... Mais c'est encore le mieux, c'est la seule chose... Je ne peux pas lutter avec un homme qui...

JUDITH.

Ne parle pas du colonel...

ALLAN.

Ce n'est pas vrai ?

JUDITH.

C'est vrai... et ce n'est pas vrai.

ALLAN.

Cela peut-il devenir tout à fait faux ?

JUDITH.

Oui, cela va le devenir... dans une heure.

ALLAN.

Tiens ta parole ! Je peux attendre, je peux patienter... je peux travailler... Judith !

JUDITH.

Ne pars pas encore... Combien de temps devrai-je attendre.

ALLAN.

Un an.

JUDITH, *rayonnante*.

Un seul ! J'attendrai mille ans, et, si tu ne reviens pas, je ferai tourner la voûte céleste pour que le soleil se lève à l'Ouest. Silence, on vient ! – Allons, il faut nous séparer... silence ! Prends-moi dans tes bras. (*Ils s'étreignent*). Mais pas de baiser ! (*Elle détourne la tête.*) Là ! Maintenant va... va maintenant !

ALLAN va au fond et met son manteau sur ses épaules, puis ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, si bien que Judith disparaît dans le manteau et ils échangent un baiser, Allan sort vivement, Judith se jette sur le canapé et sanglote, Allan rentre et tombe à genoux devant elle.

Non, je ne peux pas m'en aller, je ne peux plus te quitter... plus maintenant.

JUDITH, *se relevant*.

Si tu savais comme tu es beau en ce moment ! Si tu pouvais te voir !

ALLAN.

Tais-toi ! Un homme ne peut pas être beau... Mais toi, Judith ! Toi... que tu es... je remarquais bien, quand tu étais gentille... c'était une autre Judith qui m'apparaissait... c'est la mienne... Mais si tu me trompes, je mourrai.

JUDITH.

Je crois que je mourrais moi aussi... oh ! si je pouvais mourir, en ce moment précisément où je suis heureuse.

ALLAN.

Quelqu'un vient...

JUDITH.

Qu'il vienne... Je ne crains plus rien au monde... mais prends moi dans ton manteau (*Elle s'enveloppe et se cache dans le manteau*) et fuis avec moi dans le Norrland... Qu'y ferons-nous ? Tu t'y feras chasseur... un chasseur avec une plume au chapeau... c'est charmant et cela t'ira bien. (*Elle joue avec ses cheveux, Allan baise le bout de ses doigts les uns après les autres puis il baise son soulier.*) Que fais-tu là, jeune fou ? Tu vas te mettre du noir aux lèvres (*Elle se lève vivement.*) et je ne pourrai plus te donner un baiser quand tu partiras. Viens, je pars avec toi.

ALLAN.

Non, on me mettrait aux arrêts.

JUDITH.

Je te suivrai en prison.

ALLAN.

Tu ne pourrais pas... Maintenant il faut nous séparer.

JUDITH.

Je suivrai le bateau à la nage, tu plongeras pour me sauver, on racontera cela dans les journaux et alors nous pourrions nous fiancer. Veux-tu que nous fassions cela ?

ALLAN.

Tu peux encore-plaisanter, toi ?

JUDITH.

On a toujours le temps de pleurer... Dis-moi adieu maintenant. (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, puis Allan sort par la porte du fond qui reste ouverte ; ils s'étreignent dehors, sous la pluie.*)

ALLAN.

Il pleut, Judith.

JUDITH.

Qu'est-ce que cela peut me faire ! (*Ils s'arrachent l'un à l'autre. Allan s'éloigne. Judith reste debout, dans la pluie et dans le vent qui agite ses cheveux et ses vêtements, à faire des signes d'adieu avec son mouchoir. Puis elle rentre précipitamment et se jette sur le canapé en se cachant le visage dans ses mains.*)

ALICE entre, et va à Judith.

Qu'y a-t-il ? Tu es malade ? Lève-toi, que je puisse te voir. (*Judith se lève. Alice l'examine attentivement.*) Tu n'es pas malade, mais je ne te consolerais pas. (*Elle sort à droite. Le lieutenant entre par le fond.*)

JUDITH, *debout, s'enveloppe dans sa mante.*

Accompagnez-moi au bureau du télégraphe, je vous prie.
Monsieur le lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Si je puis vous rendre service, Mademoiselle, mais je ne crois pas que ce soit convenable.

JUDITH.

Tant mieux ! C'est précisément mon intention que vous me compromettiez... mais ne vous faites pas d'illusions... Passez devant. (*Ils sortent par le fond. Le capitaine et Alice entrent par la droite ; le capitaine est en tenue de service.*)

LE CAPITAINE, *s'asseyant dans le fauteuil à bascule.*

Fais-le entrer. (*Alice va à la porte de gauche et l'ouvre, puis elle s'assied sur le canapé.*)

KURT, *de la gauche.*

Tu veux me parler ?

LE CAPITAINE, *d'un ton amical, mais avec condescendance.*

Oui, j'ai quelque chose d'important à te dire. Assieds-toi.

KURT *s'assied sur une chaise à gauche.*

Je t'écoute.

LE CAPITAINE.

Eh bien donc (*pérorant.*), tu sais que l'organisation des quarantaines est tombée chez nous en décadence, il y aura bientôt un siècle... hem...

ALICE, à Kurt.

C'est le candidat au Reichstag qui parle.

LE CAPITAINE.

Mais étant donné le développement inouï de notre époque au point de vue...

ALICE, à Kurt.

... des transports, bien entendu.

LE CAPITAINE.

À tous les points de vue possibles, le gouvernement a songé à lui donner de l'extension. Enfin, la direction des services médicaux a créé des inspecteurs...

ALICE, à Kurt.

Il dicte...

LE CAPITAINE.

Il faut bien que tu l'apprennes tôt ou tard : Je suis nommé inspecteur des lazarets. (*Un silence.*)

KURT.

Je te félicite et je te présente mes devoirs.

LE CAPITAINE.

Il n'y aura rien de changé à nos relations personnelles, en raison des liens de parenté qui nous unissent. En attendant, et pour parler d'autre chose ; ton fils Allan, est, sur ma demande, transféré dans un régiment d'infanterie en Norrland.

KURT.

Mais je ne veux pas.

LE CAPITAINE.

C'est là tout ce que tu éprouves au moment où tu dois te séparer de ton fils ? Tu n'as pas d'autres sentiments purement humains ?

KURT.

Tu veux dire que je devrais souffrir ?

LE CAPITAINE.

Oui.

KURT.

Cela te ferait plaisir que je souffre ? Tu le souhaites ?

LE CAPITAINE.

Es-tu capable de souffrir ? – Une fois je suis tombé à terre, malade, tu étais là, et je ne me souviens que d'une chose : c'est que ton visage exprimait une joie non déguisée.

ALICE.

Ce n'est pas vrai. Kurt a veillé toute la nuit près de ton lit et il te calmait quand les tortures de ta conscience devenaient trop cruelles... mais une fois guéri, tu n'as témoigné aucune reconnaissance...

LE CAPITAINE, *sans écouter Alice.*

Par conséquent, Allan va nous quitter.

KURT.

Qui lui en fournira les moyens ?

LE CAPITAINE.

J'y ai déjà pourvu, c'est-à-dire, nous, un consortium, qui s'intéresse à l'avenir du jeune homme.

KURT.

Un consortium ?

LE CAPITAINE.

Oui. Et pour que tu saches que la chose s'est faite dans les règles, tu peux voir ici la liste. (*Il lui tend un papier.*)

KURT.

La liste ? (*Il parcourt le papier.*) C'est une liste de charités !

LE CAPITAINE.

Appelle cela comme tu voudras.

KURT.

Tu as mendié pour mon fils ?

LE CAPITAINE.

Voilà que tu es encore ingrat. Un ingrat est le fardeau le plus lourd qu'ait à porter la terre.

KURT.

Alors je suis mort... civilement. Et il ne peut plus être question de ma candidature.

LE CAPITAINE.

Quelle candidature ?

KURT.

Aux élections du Reichstag.

LE CAPITAINE.

Tu n'y as jamais songé sérieusement... d'autant moins que tu aurais bien dû penser que moi, comme le plus ancien ici, je voulais me porter, moi, que tu ne parais pas avoir estimé à ma valeur.

KURT.

Allons, c'en est fait de cela aussi.

LE CAPITAINE.

Tu as l'air de donner de l'importance à peu de chose.

KURT.

Tu as tout pris. Veux-tu encore quelque chose ?

LE CAPITAINE.

Te reste-t-il encore quelque chose ? As-tu quoi que ce soit à me proposer ? Réfléchis bien si tu as quelque chose à me proposer ? (*Un silence.*)

KURT.

À strictement parler, rien. Tout s'est passé correctement et légalement, commit entre gens d'honneur, dans la vie ordinaire.

LE CAPITAINE.

Tu dis cela avec une résignation que je pourrais appeler cynique. Mais tu as une disposition naturelle au cynisme, mon cher Kurt, et il y a des moments où je serais tenté de partager l'opinion d'Alice à ton égard : tu es un hypocrite, un hypocrite de premier ordre.

KURT, *tranquillement.*

Est-ce là l'opinion d'Alice ?

ALICE, *à Kurt.*

Ç'a été mon opinion à une époque. Mais ça ne l'est plus, car supporter ce que tu as supporté, exige un courage vraiment héroïque, ou bien... quelque chose d'autre.

LE CAPITAINE.

Maintenant nous pouvons, je crois, clore cette discussion. Va, Kurt, prendre congé d'Allan : il s'embarque sur le prochain bateau.

KURT, *se levant.*

Déjà ? Allons, j'ai supporté pire.

LE CAPITAINE.

Oui, tu dis cela si souvent, que je commence à me demander ce qui a pu t'arriver en Amérique.

KURT.

Ce qui m'est arrivé ? Oui, j'ai connu le malheur et c'est le droit incontestable de tout homme d'être atteint par le malheur.

LE CAPITAINE, *d'un ton tranchant.*

Il y a des maux dont on est responsable. Était-ce cela ?

KURT.

C'est une question de conscience.

LE CAPITAINE, *sèchement.*

Tu as une conscience, toi ?

KURT.

Il y a des loups et il y a des moutons : ce n'est pas un honneur pour un homme d'être le mouton, mais j'aime pourtant mieux cela que d'être le loup.

LE CAPITAINE.

Tu ne connais pas cette vieille vérité que chacun est le forgeron de son propre bonheur ?

KURT.

Est-ce bien une vérité ?

LE CAPITAINE.

Et tu ne sais pas que l'énergie personnelle...

KURT.

Si, je le sais, depuis cette nuit où ton énergie personnelle t'a abandonné et où tu gisais sur le plancher.

LE CAPITAINE, *élevant la voix.*

Un homme de mérite comme le soussigné – oui, regarde-moi – j'ai lutté cinquante ans contre tout un monde, mais j'ai

finalement gagné la partie à force de persévérance, de fidélité au devoir, d'énergie et... d'honneur.

ALICE.

Tu devrais laisser à d'autres le soin de le dire.

LE CAPITAINE.

Les autres ne le disent pas, parce que ce sont des envieux. En attendant... on va recevoir ici une visite. Ma fille Judith va se rencontrer aujourd'hui avec son futur... Où est Judith ?

ALICE.

Elle est dehors.

LE CAPITAINE.

Sous la pluie ? Fais-la appeler.

KURT.

Peut-être puis-je maintenant me retirer ?

LE CAPITAINE.

Non, attends. Judith est-elle convenablement habillée ?

ALICE.

Oui, cela peut aller... As-tu la parole formelle du colonel qu'il vient ?

LE CAPITAINE *se levant.*

Oui, c'est-à-dire, il viendra nous surprendre, comme on dit. Et j'attends à toute minute son télégramme. (*Il va vers la droite.*) Je reviens immédiatement. (*Il sort.*)

ALICE.

Maintenant tu connais l'homme complet. Est-ce un être humain ?

KURT.

Quand tu m'as une première fois posé cette question, je t'ai répondu : non. Aujourd'hui je crois que c'est le type ordinaire de l'homme que porte la terre... Peut-être sommes-nous, nous aussi, un peu semblables à lui. Profiter des hommes et des circonstances favorables...

ALICE.

Il vous a dévorés vivants toi et les tiens... et tu le défends ?

KURT.

J'ai supporté pire que cela... cet ogre n'a pas atteint mon âme... il ne pouvait pas la dévorer.

ALICE.

Qu'as-tu supporté de pire ?

KURT.

Tu le demandes ?

ALICE.

Tu vas être grossier ?

KURT.

Non, je ne veux pas l'être... aussi ne m'interroge plus.

LE CAPITAINE, *entrant par la droite.*

Le télégramme était arrivé... Aie l'obligeance de le lire, Alice, j'y vois si mal. (*Il s'assied fièrement dans le fauteuil à bascule.*) Lis. Tu peux rester, Kurt. (*Alice le lit rapidement tout bas, et paraît bouleversée.*) Eh bien ? Tu n'es pas satisfaite ? (*Alice ne répond pas et regarde fixement le capitaine. – Avec ironie.*) De qui est-il ?

ALICE.

Du colonel.

LE CAPITAINE, *avec satisfaction.*

Je m'en doutais... et que dit le colonel ?

ALICE.

Il dit : « À la suite de l'impertinente communication téléphonique de mademoiselle Judith, je considère nos pourparlers comme rompus... définitivement ! » (*Elle regarde fixement le capitaine.*)

LE CAPITAINE, *pâlissant.*

C'est Judith !

ALICE.

Et voici Holopherne.

LE CAPITAINE.

Et toi qui es-tu donc ?

ALICE.

Tu le verras bientôt.

LE CAPITAINE.

C'est toi qui as fait cela !

ALICE.

Non.

LE CAPITAINE, *furieux.*

C'est toi.

ALICE.

Non. (*Le capitaine essaye de se lever et de tirer son sabre, mais retombe frappé par une attaque.*) Là, tu as ce que tu mérites.

LE CAPITAINE, *avec des larmes séniles dans la voix.*

Ne sois pas fâchée contre moi, je suis si malade.

ALICE.

Vraiment ! Je suis ravie de te l'entendre dire.

KURT.

Portons-le dans son lit.

ALICE.

Non, je ne veux pas le toucher. (*Elle sonne.*)

LE CAPITAINE, *même ton.*

Ne vous fâchez pas contre moi, (À Kurt.) Pense à mes enfants.

KURT.

C'est sublime ! Il faut que je veille sur ses enfants, et il m'a volé les miens !

ALICE.

Quel aveuglement !

LE CAPITAINE.

Pense à mes enfants... (*Il continue en balbutiant des blu... blu... blu inintelligibles.*)

ALICE.

Enfin cette langue s'est arrêtée... elle ne peut plus faire la vantarde, ni mentir, ni blesser ! Toi, Kurt, tu crois en Dieu... remercie-le en mon nom. Remercie-le de m'avoir fait sortir de cette tour et affranchie de ce loup, de ce vampire.

KURT.

Calme-toi, Alice.

ALICE se penche sur le capitaine, les yeux dans les yeux.

Où est-elle maintenant, ta force, hein, ton énergie ? (*Le capitaine, incapable de parler, lui crache à la figure.*) Si tu peux encore cracher, vipère, je t'arracherai la langue de la gorge. (*Elle lui donne un soufflet.*) Il n'a plus sa tête, mais il rougit encore. Ô Judith, noble fille, toi que j'ai, telle la vengeance, portée dans mon cœur, tu nous as tous délivrés ! Si tu as encore des têtes, Hydre ; nous te les trancherons aussi ! (*Elle lui tire la barbe.*) Vois, il y a une justice sur la terre. J'y avais rêvé quelquefois, mais je n'y ai jamais cru. Kurt, prie Dieu qu'il me pardonne de l'avoir méconnu. Oh ! Il y a une justice. Alors, moi aussi, je veux devenir un-agneau. Dis-le-lui, Kurt.

Un peu de bonheur nous rend meilleurs, seul le malheur fait de nous des loups. (*Le lieutenant paraît au fond*) Le capitaine vient d'être frappé d'une attaque, aidez-nous, je vous prie, à rouler ce siège dehors.

LE LIEUTENANT.

Madame...

ALICE.

Qu'y a-t-il ?

LE LIEUTENANT.

Mademoiselle Judith...

ALICE.

Aidez-nous d'abord. Après, vous nous parlerez de Judith. (*Le lieutenant roule le fauteuil et le sort par la droite.*) Hors d'ici ce cadavre, hors d'ici et qu'on ouvre toutes les portes. Il faut aérer ici. (*Elle ouvre à deux battants la porte du fond ; dehors le ciel s'est éclairci.*)

KURT.

Tu vas l'abandonner.

ALICE.

On abandonne un bâtiment qui s'est échoué, et l'équipage se sauve. Je n'ai pas à faire l'habilleuse des morts pour une bête qui tombe en pourriture. Les boueux et les garçons d'amphithéâtre se chargeront d'y toucher. Une plate-bande serait trop belle pour recevoir cette charretée d'immondices. Et maintenant je vais aller me laver de toute cette boue, me baigner, si je peux jamais redevenir propre !

(Judith paraît dehors, sur le parapet, nu-tête, faisant des signaux avec son mouchoir dans la direction de la mer.)

KURT, *sortant par le fond.*

Qui est là ? Judith ? (Il appelle.) Judith !

JUDITH *entre et crie.*

Il est parti !

KURT.

Qui ?

JUDITH.

Allan est parti.

KURT.

Sans dire adieu ?

JUDITH.

Nous avons pris congé l'un de l'autre, et il te fait ses adieux, mon oncle.

ALICE.

C'est bien vrai ?

JUDITH, *se jetant dans les bras de Kurt.*

Il est parti !

KURT.

Il reviendra, chère enfant.

ALICE.

Ou bien nous irons le retrouver.

KURT, *avec un geste vers la porte de droite.*

L'abandonner ?... Le monde...

ALICE.

Le monde ? Bah ! Judith, viens, prends-moi dans tes bras. (*Judith s'approche d'Alice qui lui met un baiser sur le front.*) Veux-tu aller le rejoindre ?

JUDITH.

Peux-tu le demander !

ALICE.

Mais ton père est malade.

JUDITH.

Qu'est-ce que cela peut me faire !

ALICE.

Voilà Judith ! Oh, je t'aime, Judith !

JUDITH.

D'ailleurs papa n'est pas mesquin, et il n'aime pas qu'on soit geignard. Il a du style, papa, malgré tout !

ALICE.

Oui, dans une certaine mesure.

JUDITH.

Et j'imagine qu'il n'a pas grand désir de me voir après l'histoire du téléphone... Mais aussi pourquoi voulait-il m'envoyer un vieux ? Non, Allan, Allan ! (*Elle se jette dans les bras de Kurt.*) Je veux aller retrouver Allan ! (*Elle se dégage et sort pour faire des signaux, Kurt la suit et fait également des signaux.*)

ALICE.

Dire que des fleurs peuvent pousser sur le fumier ! (*Le lieutenant rentre par la droite.*) Eh bien ?

LE LIEUTENANT.

Mademoiselle Judith...

ALICE.

Il est donc si doux de sentir les syllabes de son nom caresser vos lèvres, que vous en oubliez le mourant ?

LE LIEUTENANT.

Oui, mais elle m'a dit...

ALICE.

Elle ? Dites donc plutôt Judith. Mais avant tout : comment cela va-t-il par là ?

LE LIEUTENANT.

Par là... tout est fini.

ALICE.

Fini ! Ô Dieu, je te remercie en mon propre nom et en celui de l'humanité de nous avoir délivrés de ce méchant...

Donnez-moi votre bras, je veux sortir et respirer... respirer !
(*Le lieutenant lui offre son bras. Elle s'arrête.*) A-t-il dit quelque chose avant de mourir ?

LE LIEUTENANT.

Le père de mademoiselle Judith a prononcé quelques mots.

ALICE.

Qu'a-t-il dit ?

LE LIEUTENANT.

Il a dit : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

ALICE.

C'est inconcevable !

LE LIEUTENANT.

Oui, le père de mademoiselle Judith était un homme plein de bonté et de noblesse.

ALICE.

Kurt ! (*Il entre.*) Tout est fini.

KURT.

Oh !

ALICE.

Sais-tu quels ont été ses derniers mots ? Non, tu ne peux pas le savoir. « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

KURT.

Et tu peux interpréter ?

ALICE.

Il voulait sans doute dire qu'il avait toujours bien agi et qu'il mourait comme un homme que la vie a lésé.

KURT.

Il aura sans doute une belle oraison funèbre.

ALICE.

Et tant de couronnes... de ses sous-officiers.

KURT.

Oui.

ALICE.

Il y a un an, il disait à peu près ceci : Il semble que la vie soit une bouffonnerie colossale.

KURT.

Crois-tu qu'il ait bouffonné jusque dans sa mort ?

ALICE.

Non, mais maintenant qu'il est mort j'éprouve une envie extraordinaire de dire du bien de lui.

KURT.

Eh bien, faisons-le...

LE LIEUTENANT.

Le père de mademoiselle Judith était un homme plein de bonté et de noblesse.

ALICE, à Kurt.

Tu l'entends ?

KURT.

« Ils ne savent pas ce qu'ils font. » Combien de fois ne t'ai-je pas demandé s'il savait ce qu'il faisait. Et tu ne croyais pas qu'il le sût. Ainsi donc, pardonne-lui.

ALICE.

Énigme ! Énigme !... Mais vois, maintenant la paix règne dans la maison. La merveilleuse paix de la mort, merveilleuse comme la solennelle agitation qui s'éveille quand un enfant vient au monde. J'entends le silence... et je vois sur ce plancher les traces du fauteuil qui l'a emporté. Et je sens que maintenant ma vie est terminée et que je commence à marcher vers l'anéantissement. Sais-tu... comme c'est étrange... les mots si simples du lieutenant – et c'est un cœur simple – me poursuivent, mais maintenant je les prends au sérieux. Mon mari, l'amant de ma jeunesse, – oui, tu peux rire – c'était un homme plein de bonté et de noblesse... malgré tout.

KURT.

Malgré tout ! Et plein de courage... car il a lutté pour sa propre vie, et pour celle des siens.

ALICE.

Que de soucis, que d'humiliations !... qu'il oubliait, afin de pouvoir continuer.

KURT.

Il savait oublier, cela dit beaucoup. Alice, entre là.

ALICE.

Non, je ne peux pas. Car tandis que nous parlions ici, l'image de sa jeunesse s'est dressée devant moi... je l'ai vu, je le vois, aujourd'hui, comme jadis, quand il avait vingt ans... Il faut que j'aie aimé cet homme !

KURT.

Et que tu l'aies haï !

ALICE.

Et haï ! La Paix soit avec lui ! (*Elle va à la porte de droite, et se tient sur le seuil, les mains jointes.*)

RIDEAU

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le
groupe :

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2016

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, DanielB, PatriceC, Coolmicro

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLAS-
SIQUES LITTÉRAIRES.**